VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 4 AOUT 1937 — NUMERO 13

Adresser toute correspondance à ...
$2.00
$2.50
$3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

ANCIEN PRÉSIDENT DE L'A.C.J.F. QUI DEVIENT PRIMAT DES GAULES

S. E. Mgr Paul Gerlier, évêque de Tarbes et Lourdes, est nommé archevêque de Lyon. — Un ancien militant d'action sociale.

PARIS — C'est un ancien président de l'Association catholique de la Jeunesse française qui devient primat des Gaules.

Le Souverain Pontife a élevé au siége archiépiscopal de Lyon l'évêque de la cité mariale de Lourdes, Mgr Pierre-Paul-Marie Gerlier, qui, avant d'entrer dans les Ordres à l'âge de 33 ans, en 1913, s'était consacré comme jeune avocat à l'action catholique et avait succédé à la présidence de la grande association de la jeunesse catholique à Jean Lerolle. Etant séminariste, il vit ses études interrompues par la guerre. Nommé sergent, il fut blessé grièvement, cité à l'ordre du jour de son régiment.

Fait prisonnier le 16 septembre 1914, il passa le reste de la guerre en captivité. Reprenant les études théologiques en 1919, il recevait le sacerdoce en 1921 et était presque aussitôt nommé par le cardinal Dubois chanoine honoraire du diocèse de Paris et directeur des oeuvres diocésaines. C'est dans ce domaine qu'il connaissait si bien que l'ancien avocat du Barreau de Paris et l'ancien président de l'Association catholique de la Jeunesse française montra toutes ses qualités et l'esprit social éminent qui devaient le faire appeler à un des sièges les plus chers au Saint-Père: celui de Lourdes et de Tarbes.

Il est hors de doute qu'en le désignant quelques années plus tard au siége métropolite des Gaules, qui a jusqu'à présent toujours comporté pour son titulaire la promesse de la pourpre cardinalice, le Saint-Père a voulu marquer sa prédilection particulière à l'égard de l'ancien militant d'action populaire entré dans les Ordres.

C'est en qualité de président de l'Association catholique de la Jeunesse française que le prélat, qui n'était alors que Maitre Gerlier, avocat au Barreau de Paris, a fait à deux reprises avant la guerre un voyage au Canada où il représenta la jeunesse française catholique.

Né à Versailles en 1880, il appartient à une famille catholique qui s'est déjà illustrée dans la chrétienté, puisque le nouvel archevêque de Lyon se trouve être l'arrière-petit-neveu de sainte Catherine de Gênes. Ce fut sous son épiscopat de Lourdes que se sont déroulées les grandes fête mariales: la canonisation de Bernadette au Congrès marial de 1930, les fêtes jubilaires de 1933, le triduum solennel de 1935 et le pèlerinage des anciens combattants l'année dernière. Il devait ainsi illustrer magnifiquement sa devise épiscopale: Ad Jesum per Mariam.

Relique historique



MURRAY ROWE, fils d'un agent d'élévateur à Manitou, a trouvé une pierre portant une inscription qui peut être une relique du fameux découvreur La Vérendrye, le premier blanc à pénétrer dans la vallée de l'Assiniboine. On y lit très clairement: "Laveren... 1741". La pierre se trouve déposée au Museum de Winnipeg.

LA CAUSE DE BÉATIFICATION DE MGR GRANDIN

La Sacrée Congrégation des Rites étudie les pièces déposées au procès.

CITE DU VATICAN — La Sacrée Congrégation des Rites a étudié la valeur des pièces déposées aux audiences préliminaires de la cause de béatification de Mgr Grandin, premier évêque d'Edmonton, mort en 1902. L'instruction de la cause est commencée depuis le 23 février. Il faudra peut-être attendre plusieurs années avant l'annonce de la béatification, car il faut qu'il se produise au moins deux miracles par son intercession. Après la béatification, il faudra aussi qu'il se produise deux autres miracles pour obtenir la canonisation.

Mgr Grandin a été un pionnier dans le monde des missions du Nord-Ouest canadien. Il a joué un grand rôle dans la conversion des aborigènes de ces régions lointaines. Sa vie a été exemplaire.

La session en Alberta

EDMONTON — La session spéciale de la Législature albertaine s'est ouverte hier. M. A.-J. Hooke fut le proposeur de l'adresse en réponse au discours du trône, et M. E.-O. Duke sera le secondeur.

On n'a pas fait connaître les détails de la législation qui sera présentée à cette session par le gouvernement, mais on croit que le Parlement s'occupera à peu près exclusivement des bills relatifs à l'établissement du Crédit Social en Alberta.

Pèlerinage régional en l'honneur de Saint-Joseph d'Otterburne

Un violent orage accompagné d'une pluie torrentielle dans la nuit de samedi à dimanche a empêché notre pèlerinage d'avoir lieu.

Les autorités de la Maison St-Joseph ont décidé de le remettre à dimanche prochain, 8 août.

Nous prions les lecteurs de la LIBERTE de faire connaitre cette décision à leurs parents et amis.

Le Père DIRECTEUR

L'IRRIGATION DANS L'OUEST

MM. Gardiner et Norman Rogers suggèrent un projet pour la région de Moose Jaw.

MOOSE JAW, Sask. — Les honorables J.-G. Gardiner et Norman Rogers, ministres de l'agriculture et du travail à Ottawa, ont commencé de discuter des moyens à prendre pour rendre leur fertilité aux territoires aujourd'hui desséchés qui constituaient auparavant le grenier à blé des prairies. Ils viennent de suggérer un projet d'irrigation qui permettrait d'arroser normalement une région de 73 milles dans le voisinage de Moose Jaw. On détournerait à cette fin les eaux d'une rivière du sud de la Saskatchewan. Les ministres ont promis au maire Harris Johnstone de soumettre ce plan au cabinet dès leur retour dans la capitale fédérale. On pense qu'il faudrait $2,000,000 environ pour la réalisation d'un tel plan d'irrigation.

Avant de continuer la visite des régions desséchées des Prairies, MM. Gardiner et Rogers sont allés faire une courte visite à Malta, Montana.

Après avoir visité les champs où le blé a été littéralement desséché sur pied par le soleil, les honorables Gardiner et Rogers ont fait l'étude d'un système d'irrigation construit ici, à 55 milles au sud de la frontière canadienne.

Dans leur voyage à travers les prairies brûlées, les ministres de l'agriculture et du travail ont passé successivement par Moose Jaw, Assiniboia, Cadillac, Valmarie. C'est à Valmarie, à 350 milles de distance de Malta, qu'ils ont pu constater les bienfaits du système de canaux d'arrosage établi dans le sud-ouest de la Saskatchewan.

A Ponteix et Aneroid, ils ont pu voir les pires effets de la sécheresse. Les champs et les clôtures gisent sous un tapis de sable de plusieurs pieds d'épais. A la place des épis de froment croissent les plantes du désert, les cactus épineux.

Faveurs obtenues le 26 juillet à Sainte-Anne-de-Beaupré

Le jour de sa fête, la grande Thaumaturge guérit plusieurs personnes de maladies considérées comme incurables.

QUEBEC — Une foule comme on n'en a jamais vue a envahi, le 26 juillet, le petit village de Sainte-Anne-de-Beaupré, où jadis sainte Anne sauva de la mort un groupe de marins français qui imploraient son secours. On estime à plus de 35,000 le nombre des pèlerins venus de toutes les provinces du Canada et des Etats-Unis s'agenouiller au pied de la statue de la grande thaumaturge.

Le chemin de fer et plus de 1,800 automobiles avaient conduit ces pieux pèlerins au sanctuaire de la bonne sainte Anne, dont on célébrait la fête avec éclat. Les cérémonies religieuses organisées à cette occasion ont revêtu un caractère de très grande solennité à cause de la présence de Son Eminence le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec et primat de l'Eglise canadienne, de plusieurs autres membres distingués de l'épiscopat, de même qu'une foule de dignitaires ecclésiastiques et quantité de personnages laïques.

Dans l'immense basilique, plus de 25,000 croyants, pieusement recueillis ont reçu la Sainte Communion et 125 messes ont été célébrées au cours de la matinée.

Faveurs miraculeuses

Plusieurs faveurs miraculeuses furent rapportées au monastère des Père Rédemptoristes. La puissante Thaumaturge a guéri, au cours des journées de dimanche et de samedi, des malades qui l'avaient priée avec ferveur et qui étaient confiants d'être exaucés. C'est d'abord le jeune Guy Trépanier, âgé de 5 ans, fils de M. et Mme L.-P. Trépanier, de Québec, qui était resté gravement affecté de la diphtérie. Après une visite à Sainte-Anne dimanche, on constata tout à coup une grande amélioration dans l'état de santé du bambin. Mme Salomon Gloutnez, 45 ans, de Saint-Nazaire de Bagot, a obtenu la guérison d'une congestion pulmonaire, en promettant de faire un pèlerinage à Sainte-Anne. Dimanche, Mme Gloutnez accomplissait sa promesse.

M. Joseph Rivet, de Sainte-Sophie de l'Assomption, souffrait d'épilepsie depuis 17 ans, et les médecins n'avaient plus d'espoir de le sauver. Il est parfaitement rétabli depuis deux ans, après avoir promis $5 à Sainte Anne. M. Rivet accomplissait dimanche son pèlerinage à Sainte-Anne et remettait son offrande aux Père Rédemptoristes.

Mme John Sheridan, de Montréal, qui avait été guérie de paralysie complète à un bras, en 1935, affirme avoir été l'objet d'une deuxième guérison miraculeuse alors qu'elle était atteinte de cécité.

Une autre dame, qui n'a pas laissé son nom, accomplissait dimanche un pèleringae pour avoir été guérie d'une maladie déclarée incurable.

Deux autres guérisons

Au cours de la journée, la bonne sainte Anne a continué à répandre ses largesses et a accompli deux autres guérisons. M. Georges Langlois, de Shawinigan Falls, se présentait au cours de l'après-midi aux religieux, accompagné de ses deux filles, et, déclarait qu'il avait été guéri de cécité complète depuis cinq ans, grâce à l'intervention de sainte Anne.

Ses deux filles abandonnèrent aux gardiens du sanctuaire tous leurs bijoux, dont elles avaient promis de se dépouiller si la sainte guérissait leur père. Alors qu'il assistait à la messe, célébrée par Son Eminence le cardinal, il déclara tout à coup à ses deux jeunes filles qu'il distinguait de mieux en mieux la statue miraculeuse de sainte Anne. Quelle joie n'éprouva-t-il pas lorsqu'il constata que ses yeux s'ouvraient de nouveau à la lumière après une cécité de plusieurs années!

Enfin, Mlle Virginia Romano, une Italiene de Syracuse, N.-Y., souffrait depuis 5 ans de gangrène à la mâchoire et les médecins avaient déclaré son cas incurable; elle a obtenu sa guérison complète. Elle est venue rapporter aux Pères la guérison dont elle avait été l'objet.

L'état général des cultures

A la veille des moissons, il est à peu près le même qu'il y a quelques semaines.

OTTAWA — L'état général des cultures fermières, dans tout le Canada, à la veille des moissons, ne dévie que très peu de la tendance des quelques dernières semaines. Les perspectives restent belles dans tout l'est du pays et en Colombie canadienne, tandis que les prairies, éprouvées encore cette année par la sécheresse, restent en face d'une faillite presque complète.

Moisson commencée

La moisson est commencée dans les régions sèches du Manitoba. Les rendements du blé seront peu considérables et ceux des grains secondaires, de pauvres à nuls. Dans les régions du sud le blé ne sera pas mûr d'ici encore deux semaines. La rouille infecte de vastes étendues de cultures, et bien que les champs tôt ensemencés doivent apparemment s'en tirer indemnes, les cultures tardives en souffriront considérablement dans leurs rendements et dans la qualité. La grêle a fait des dommages considérables dans plusieurs districts importants.

En Saskatchewan

La situation de la Saskatchewan n'accuse aucun changement important. La moisson est générale. Les pluies récentes ont amélioré la situation de la provende dans les régions desséchées, mais les sauterelles viennent maintenant saccager les verdures. Les rendements seront peu considérables dans les régions où l'on compte encore un peu sur une récolte commerciale.

Les perspectives de l'Alberta se sont encore améliorées grâce aux dernières pluies. Le grain et les cultures fourragères et de provende s'en sont surtout bien trouvés dans le centre et le nord-est. La moisson du blé est commencée dans le sud. Les rendements seront peu élevés. Les régions de l'ouest central rapportent de bonnes perspectives de récolte. La moisson y commencera dans une semaine.

La Colombie-Britannique jouit d'une température favorable. Toutes les cultures en ont grandement bénéficié. La fenaison est presque terminée, et le rendement est bon.

M. Woodsworth reste chef

M. J.-S. Woodsworth, député de Winnipeg-Nord-Centre, a été de nouveau choisi comme chef de la Cooperative Commonwealth Federation par le congrès national du parti. M. Woodsworth est le chef de la C.C.F. depuis sa fondation en 1932. M. Woodsworth aura comme assistants à la direction du mouvement M. J. Coldwell, député de Rosetown-Biggar, et le professeur J.-King Gordon, de Montréal. C'est à M. Coldwell que sera confié le travail administratif. Les trois élections ont été unanimes.

La C.C.F. a décidé de préconiser la création d'une nouvelle commission d'organisation des marchés et la revision de la constitution afin de permettre au gouvernement fédéral de légiférer sur les questions sociales. La C.C.F. continue à en tenir pour la neutralité du Canada en cas de guerre impérialiste et elle réclame la pension de vieillesse à 60 ans.

Plus d'allocations aux chômeurs du Manitoba

Le ministre des Travaux publics, M. Clubb, a déclaré que tout chômeur âgé de plus de dix-huit ans et apte à travailler sera rayé des listes des assistés durant les mois d'août et de septembre. Ces chômeurs pourront se trouver de l'emploi aux moissons. Deux mille chômeurs ont commencé à travailler à des travaux de voirie.

Voyage de mission de 8,000 milles

EDMONTON — Son Excellence Mgr Gabriel Breynat, O.M.I., vicaire apostolique du Mackenzie, est parti samedi d'Edmonton en aéroplane pour la visite de son immense diocèse. Il se propose de parcourir près de 8,000 milles par air et par eau. Son aéroplane est conduit par le pilote Louis Bisson. Au cours du voyage, l'évêque missionnaire rencontrera le "Distributor," sur le fleuve Mackenzie, et présentera ses respects au Gouverneur général, en route pour la région arctique.

LONDON — 61 villes de l'Ontario ont demandé qu'on leur suggère un moyen pratique de se débarrasser des étourneaux qui y pullulent. Trente-deux suggestions ont été faites, mais elles ne seraient pas efficaces.

MONTRÉAL-VANCOUVER EN 17 HEURES

Parti de Saint-Hubert vendredi matin, à 5 h. 18, l'avion de l'hon. C.-D. Howe atterrit le soir à Vancouver à 10 h. 29. — Première envolée trans-Canada.

VANCOUVER—L'avion du ministère du transport qui vient d'accomplir la première envolée d'essai trans-Canada a atterri vendredi soir, à 10 h. 29, à l'aérodrome de Sea Island, portant à bord l'hon. C.-D. Howe, ministre fédéral du transport.

Parti de S.-Hubert à l'aube, le bimoteur est arrivé au crépuscule, 17 heures et 11 minutes après avoir quitté Montréal. C'est ainsi que s'est terminée sans encombre la dernière étape de cette traversée qui marque un pas de plus vers la réalisation d'un service aérien régulier entre l'Atlantique et le Pacifique.

L'avion, un Lockheed-Electra monoplan, était conduit par le chef d'escadrille J.-H. Tudhope, assisté d'un co-pilote, John Hunter, et d'un ingénieur, Lou Parmenter.

A son bord, en plus de l'hon. M. Howe, se trouvaient le "commander" C. P. Edwards et H. H. Symington, directeur des Lignes aériennes trans-Canada.

L'hon. C.-D. Howe fut accueilli à son arrivée par le maire G.-C. Miller, de Vancouver.

Les étapes

Forcé de rebrousser chemin à cause d'un violent orage qui paralysa son appareil de t.s.f., l'avion qui s'était tout d'abord élevé du champ de St-Hubert à 4 h. 01, vendredi matin, repartit à 5 h. 18.

A 7 h. 23, il atterrissait à Gillies, Ontario, et repartait, après s'être ravitaillé d'essence, en direction de Winnipeg. Volant à une vitesse moyenne de 205 milles à l'heure, on le signala à Sioux Lookout à 10 h. 30.

Rendu à Winnipeg à 1 h. 55, grâce à des vents qui hâtèrent sa course, l'avion repartit une demi-heure plus tard, après avoir encore fait son plein d'essence. La distance de Montréal à Winnipeg fut parcourue en 8 heures et 35 minutes.

A Régina, l'avion atterrit à 4 h. 33 de l'après-midi, pour en repartir 27 minutes plus tard. Le dernier arrêt avant Vancouver fut Lethbridge, qu'atteint l'avion à 7 h. 04.

Parti de Lethbridge à 7 h. 38, l'avion survola avec succès les pics altiers des Montagnes Rocheuses pour arriver à Vancouver à 10 h. 30.

GRANDE AVANCE DES NATIONAUX

Les troupes de Franco avancent sur plusieurs fronts et menacent la route de Valence.

Les nationaux espagnols annoncent des succès sur plusieurs fronts, à la suite de leurs efforts continus pour couper la ligne vitale de Madrid à Valence.

Les communiqués disent qu'ils ont avancé à travers 56 milles de territoire sur le front de Teruel, ce qui leur donne quatre villes et de grandes quantités de matériel de guerre. Les troupes du gouvernement ont fui en désordre.

Les nationaux assurent avoir tué 1,000 fantassins gouvernementaux à l'est d'Oveido, en Asturie, et avoir avancé à l'est de Madrid à Villaneuva de la Canada.

A Barcelone, une tentative pour assassiner Jose Andreu, président de la cour d'appel de la Catalogne, a échoué.

Centenaire décédé

M. Thomas Frazier McKay est décédé il y a quelques jours à Hardisty, en Alberta. Il était âgé de cent ans. Il était natif de Montréal.

S. E. Mgr Turquetil est de retour à Churchill

Son Excellence Mgr Turquetil, O.M.I., vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, est de retour dans sa ville episcopale de Churchill. On sait qu'il avait passé plusieurs mois en Europe afin de faire l'acquisition d'un nouveau bateau pour le service de ses missions.

De grandes fêtes auront lieu à Chesterfield Inlet au milieu de ce mois, à l'occasion du 25e anniversaire des missions de la Baie d'Hudson et du sacre de S. E. Mgr Clabaut, O.M.I., coadjuteur du vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. On tiendra en même temps le premier synode du clergé du vicariat.

Trois fois deux jumeaux en 4 ans

LONDON, Ont. — Pour la troisième fois, Mme Ivy Gonning, 28 ans, a donné naissance à deux jumeaux, en moins de quatre ans. Les nouveaunés, deux filles, pesaient à leur naissance, l'une cinq livres, et l'autre six livres. On croit que c'est un record au Canada.

Nouvelle église du diocèse de Saint-Boniface



La nouvelle église catholique de Ladywood, à huit milles au nord de Beauséjour. Construite en 1936, elle a été bénie le mois dernier. Au bas, groupe de ceux qui assistaient à la cérémonie, representant plusieurs nationalités. Le curé est le R. P. Zimmerman, M.S. En l'absence de Son Excellence Mgr l'Archevêque Coadjuteur de Saint-Boniface, la bénédiction a été faite par M. l'abbé A. d'Eschambault.

37ème Pèlerinage Annuel du Manitoba à la Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes

A SAINT-MALO, DIMANCHE 15 AOUT 1937

LE PIEUX SANCTUAIRE MANITOBAIN DE SAINT-MALO, OU DES FAVEURS SIGNALEES ONT ETE ACCORDEES PAR LA BONNE VIERGE DE LOURDES, RECEVRA AVEC PLAISIR LES PELERINS DE TOUTE LA PROVINCE.

6 h. a.m. à 10 h. a.m.—Confessions à l'église.
7 h. a.m., 8 h. a.m. et 9 h. a.m.—Messe basse à la Grotte (Communion).
10 h. a.m.—Grand'messe à la Grotte.
2 h. 30 p.m.—Heure Sainte à la Grotte.

A tous ces exercices il y aura prédication en anglais et en français.

Tous sont invités à venir saluer la bonne Vierge de Saint-Malo dans son vieux sanctuaire.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

Un complot pour répandre des maladies chez les nationaux?

HENDAYE — Deux Français ont été condamnés à mort à Pampelune, Espagne, sous l'accusation d'avoir conspiré en vue de répandre des maladies en territoire nationaliste.

Le général Franco prétend qu'ils ont figuré dans un complot international pour propager des épidémies; il soutient que ce complot a été machiné à Londres et qu'il implique des Anglais, des Français, des Espagnols, dont quelques-uns sont haut placés.

Les deux accusés, Louis Chabrat et Jean Boujennec, ont été arrêtés à Fontarabie; ils auraient apporté outre-frontière des germes de maladies.

Cependant, le général Franco a, dit-on, ordonné de ne pas exécuter la sentence avant qu'une Commission internationale puisse passer en revue les preuves qui ont été fournies d'un complot international en vue de répandre des germes de la fièvre typhoïde et de la maladie du sommeil derrière les lignes des insurgés.

Quatre partisans du colonel de la Rocque sont arrêtés

PARIS — La police secrète française a procédé à l'arrestation de quatre membres du Parti social français du colonel François de La Rocque. Elle les accuse de s'être brutalement attaqués samedi au colonel T.-K. Guillaume, éditeur de l'hebdomadaire nationaliste Choc, de Saint-Malo. Un autre homme est recherché. Les agents ont déclaré qu'André Périgot, présumé chef du groupe, a avoué qu'il s'était porté à des voies de fait sur le colonel Guillaume, parce que le journal de ce dernier avait "ridiculisé" le colonel de La Rocque. Avec une belle crânerie, Périgot a disculpé ses compagnons, n'accusant que lui-même du délit pour lequel ils ont été incarcérés.

C'est là le dernier développement du scandale politique qui a causé une scission grave dans les rangs du Paris social français, la plus importante des organisations françaises de droite.

Ce scandale se résume à peu près à ceci. Récemment le duc Pozzo di Borgo, ancien lieutenant de La Rocque, publiait dans Choc un article violent où il accusait son ancien chef d'avoir, en 1928 et en 1929, alors qu'il était directeur des célèbres Croix de Feu, reçu diverses sommes d'argent du gouvernement français. C'est à la suite de cette dénonciation que le colonel Guillaume fut battu par une bande dans le jardin de sa maison d'été. Le colonel Guillaume n'a été que légèrement blessé.

Le terrorisme en Irlande pendant la visite des souverains

BELFAST, Irlande du Nord — La visite du roi Georges VI et de la reine Elisabeth à Belfast, capitale de l'Irlande du Nord, a été marquée par l'explosion d'une conduite de gaz qui a ébranlé tout un quartier de la ville. Cette explosion a couronné en quelque sorte toute une série d'actes de terrorisme commis à la frontière de l'Irlande du Nord et de l'Etat libre d'Irlande.

A la frontière, près de Dundalk, un pont a sauté dix minutes seulement après le passage d'un train d'excursion qui amenait de l'Etat libre à Belfast de loyaux sujets de Sa Majesté. Un autre train d'excursion qui transportait à Belfast 400 anciens combattants et leurs femmes a été retardé de trois heures par cette explosion: les voyageurs sont arrivés trop tard pour assister au défilé du couronnement.

Des bandes armées ont parcouru les régions frontières toute la nuit, semant la terreur. Les terroristes se sont servis d'automobiles et de bicyclettes pour se transporter d'un lieu à l'autre. Ils se sont surtout attaqués aux postes de douaniers dont plusieurs ont été incendiés.

Pèlerins de Lisieux victimes d'un accident de chemin de fer

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. —L'express Paris-Saint-Etienne, qui ramenait chez eux des centaines de pèlerins accourus de tous les coins de la France aux fêtes grandioses qui se déroulèrent ces jours derniers à Lisieux, a déraillé près d'ici, jeudi soir. Au moins vingt-sept personnes ont perdu la vie dans l'accident et plus de cinquante ont été blessées. L'administration de la Cie P.-L. M. met le déraillement au compte d'une erreur d'aiguillage.

L'Angleterre veut se suffire à elle-même

LONDRES — La Grande-Bretagne est à prendre des mesures pour pouvoir se ravitailler plus facilement elle-même, au cas où elle aurait encore à participer à une nouvelle guerre. Un bill que la chambre des communes a adopté a pour but essentiel de faire produire à l'Angleterre la plus grande quantité possible de vivre en temps de guerre et de développer efficacement son agriculture en temps de paix.

Dénatalité en Europe

PARIS — Une étude scientifique de la population qui couvre onze nations du nord et du nord-ouest de l'Europe permet de prédire une dénatalité de 40,000,000 durant les deux prochaines générations, si l'on ne prend immédiatement les mesures pour favoriser et assurer un plus grand nombre de naissances. Cette étude a été présentée au Congrès International des Problèmes de Démographie.

Exercice de défense militaire

PARIS — Le plus important exercice de défense militaire des temps modernes a eu lieu, de bonne heure, mercredi soir. Le courant électrique a été interrompu sur une étendue de 62,000 milles carrés, comprenant les départements du Rhône, de l'Isère, de la Drôme, des Ardèches et des Hautes-Alpes. Ces départements sont habités par plus de 2 millions de personnes.

Un exercice analogue aura lieu bientôt pour les populations urbaines.

Il s'agissait de se défendre contre des avions ennemis.

Construction d'une église au centre cinématographique de France

PARIS — On connait "les chantiers du cardinal", qui désignent la ceinture de foi que le cardinal Verdier dressa tout autour de Paris par la construction de cent églises nouvelles, dont plusieurs sont achevées et dont de nombreuses autres vont être prochainement consacrées.

Ainsi Paris, que certains peignent sous de fausses couleurs, prouvera qu'il est bien, selon l'expression du Pape, la "capitale de la fille ainée de l'Eglise." Quelques églises restent encore à construire sur le plan initial et leurs noms ne sont pas encore choisis. Or le cardinal vient de faire savoir que l'une des premières à réaliser porterait l'original nom de Notre-Dame-du-Cinéma. La nouvelle maison de Dieu sera édifiée dans la banlieue de Paris à Joinville, presque un faubourg, mais qui compte de très importants studios cinématographiques. On sait la foi très vive parmi les artistes de théâtre et de cinéma qui sont exposés au revirement de la faveur des foules et offrent de nombreux exemples d'avoir recherché la consolation de la religion après des revers artistiques. Déjà le cardinal Dubois avait visité les mêmes studios et il y a quelques jours le cardinal Verdier, qui s'intéresse à toutes les formes de l'action sur l'esprit humain, visitait les studios de Joinville, bénissant au passage les jeunes artistes agenouillés sur son passage et les plus grands acteurs venant baiser l'anneau.

Or au cours de sa visite une jeune actrice en même temps bonne catholique fit observer que Joinville, qui mérite le nom de Hollywood français, chaque jour plus peuplé, n'avait pas de facilités de culte et le cardinal Verdier en souriant promit de faire édifier une église spécialement destinée aux artistes de cinéma. "Ce sera Notre-Dame-du-Cinéma," déclara-t-il.

Le nom n'est surprenant qu'en apparence, car de tous temps l'Eglise honora le travail, donna pour patrons aux églises des saints qui sur terre étaient les meilleurs ouvriers.

Désastre aérien en Belgique

BRUXELLES — Un avion commercial hollandais s'est écrasé à Hal, non loin de Bruxelles, causant la mort de ses quatorze occupants.

Au moment de la tragédie, l'avion faisait son service ordinaire Rotterdam-Paris via Bruxelles. Les dix passagers et les quatre membres d'équipage qui étaient à bord ont perdu la vie.

CHEFS ESPAGNOLS

A considérer de l'extérieur les événements d'Espagne, il est difficile de se rendre compte exactement du rôle joué par ceux qui, dans l'un et l'autre camp, font figure de chefs. L'histoire dira un jour la responsabilité de chacun. Mais, dès à présent, sans préjuger le verdict des historiens, est-il possible d'évoquer les visages d'hommes tels que le Président Aguirre, le Ministre Prieto, le généralissime Franco? La revue ETUDES (1) publie, à titre d'information, les portraits de ces hommes qui tiennent actuellement dans leurs mains "le sort des biens, des corps et des âmes, — en somme le présent et l'avenir de milliers et de millions d'autres hommes." Ces figures de chefs espagnols sont tracées d'une façon extrêmement vivante et colorée par l'écrivain basque M. Luis Vilallonga. Du chef des nationalistes basques M. Aguirre, après avoir retracé les étapes de sa carrière, M. Vilallonga écrit: "Ainsi nous est apparu l'homme avec ses qualités et ses faiblesses: étonnant conducteur de foules. A la fois tenace et trop souple, dur et généreux. Prêt à tout pour son parti; plus prompt à s'imposer qu'à se laisser convaincre. Catholique pratiquant et allié de la Russie. Chef incontesté, qui seul en définitive commande et que pourtant l'on suppose aux ordres d'une puissance occulte qui le tiraille. Un héros pour les uns. Un irresponsable et un fou pour les autres. Un homme duquel on ne sait que dire: s'il est venu en prédestiné pour accomplir un destin ou s'il est le propre artisan du destin qu'il a voulu vivre."

Quelle étrange figure que celle de M. Indalecio Prieto, chef réel du Gouvernement de Valence!, "Attendre, et agir dans l'attente, telle est la règle de ce politicien avisé. Véritable homme de la rue qui a osé tenter sa chance sans avoir fréquenté l'école: successivement vendeur de journaux, typographe, rédacteur, directeur, propriétaire enfin du journal le plus répandu de cette petite "grande ville" qu'est Bilbao." M. Vilallonga s'attache à déchiffrer le mystère du double visage de cet homme, politicien athée que travaille cependant l'inquiétude religieuse. Parvenu au faite de sa carrière, M. Prieto brûlera-t-il ce qu'il a adoré? "Malade et sérieusement malade de la vue, il est possible que M. Prieto, dans la pénombre physique où ses yeux le laisseront, voie soudain une autre lumière."

Du généralissime Franco, M. Vilallonga précise surtout le rôle dans le soulèvement militaire du 19 juillet 1936. On a tendance à croire que le Général Franco a toujours été partisan de la révolte. Or, par trois fois, il refusa de se mettre à la tête du mouvement. A plusieurs reprises l'occasion se présenta et, en particulier, lorsque Franco fut le chef de l'armée espagnole au moment où M. Gil Robles était ministre de la guerre. A la démission de celui-ci, beaucoup crurent que le ministre et le général n'abandonneraient pas le ministère et, jouant d'audace, s'empareraient du pouvoir. Or, pour la troisième fois, le général Franco se refusa à répandre le sang en Espagne. Huit mois passèrent qui mirent le comble à l'anarchie. "Alors seulement, un jour que l'histoire jugera comme elle le doit, une fois les passions passées au crible du temps, don Francisco Franco, chef du gouvernement militaire des Canaries, passa au Maroc et se mit à la tête des troupes soulevées."

Les précisions apportées par M. Vilallonga permettent de mieux connaitre les chefs espagnols et de mieux comprendre la genèse et le développement des événements d'Espagne.

J. B.

(1) ETUDES, 15, rue Monsieur, Paris (VIIe)—No du 20 juillet 1937.

ROME — Le parti fasciste a annoncé que toutes les femmes qui seraient mères de sept enfants ou plus deviendraient, à titre gracieux, membres honoraires du parti. Cette décision est considérée comme une importante récompense.

A PROPOS DU VOYAGE EN FRANCE DU CARDINAL PACELLI

Un article de "l'Osservatore Romano"

CITE DU VATICAN — Dans un long article de son directeur, le comte Dalla Tore, l'Osservatore Romano fait justice de toutes les interprétations tendancieuses qui ont été données à l'étranger au voyage en France du cardinal Pacelli.

"On a cherché la signification politique de l'inauguration d'un temple votif, dit-il. Au delà des homélies, on a insinué que des entretiens politiques avaient eu lieu. Les visites au lieu où vécut la Sainte, parmi ses soeurs et ses compagnes de couvent, sont devenues pour certains "l'exaltation d'un peuple" et une protestation contre un autre peuple.

On a même dit qu'une certaine rencontre politique valait bien une messe à Lisieux et à Paris; ce qui fait que, voyant le vaisseau fantôme du Foreign Office croiser sur les côtes de Bretagne, on pensa qu'au nombre des facultés propres au Légat a latere, il y avait celle de l'ubiquité.

Or, le cardinal ne quitta pas un instant ni la ville de sainte Geneviève ni celle de sainte Thérèse."

L'auteur ajoute que certains se sont étonnés que ce fût le cardinal secrétaire d'Etat, chef de la diplomatie vaticane lui-même, qu'on avait choisi pour cette mission "religieuse."

Il explique que, de même que les puissances envoient leurs représentants à Londres ou à Genève, de même le chef de l'Eglise catholique envoie les siens à Lisieux, à Buenos-Aires, à Lourdes, pour adorer le Saint Sacrement et exalter l'Immaculée. Si en des circonstances aussi solennelles, ajoute-t-il encore, le cardinal était resté à Rome, c'est alors qu'on aurait pu dire que quelque chose d'extraordinaire l'empêchait d'abandonner sa besogne habituelle.

"Exaltation d'un peuple? Mais si le peuple gentilhomme, le peuple français, a été, dans cette circonstance, à l'égard de l'Eglise, à la hauteur de ses traditions par la ferveur des masses et par les manières chevaleresques de ses gouvernants, de même que nous, Italiens, nés avec la foi, nous ne pouvons qu'être fiers de toute manifestation noble de la "fille ainée", de même toutes les nations ne peuvent que se réjouir d'enregistrer ces faits à côté de tout ce que l'on écrit sur les doctrines, les activités des fronts opposés."

L'auteur poursuit en disant que, si c'est un fait politique de constater qu'une manifestation religieuse a permis d'avoir "une connaissance et une appréciation plus équilibrées et plus consolantes d'un pays chrétien," ce serait un manque d'objectivité que d'avoir "répudié l'opportunité et la possibilité de faire ces constatations."

Le comte Dalla Torre ajoute, d'autre part, que si certains contrastes avec d'autres peuples "pourtant si illustres et si généreux" devaient se dégager, ce ne sera pas en passant sous silence les manifestations de la foi, mais en réduisant les activités antichrétiennes qu'on éliminera ces regrettables contrastes.

LA TERREUR SANGLANTE EN ESPAGNE

Le gouvernement nationaliste a publié déjà deux rapports sur les constatations faites dans les provinces libérées après avoir été occupées pendant de longs mois par les rouges.

Mais l'opinion publique ne se trouve pas être suffisamment renseignée sur les violences exercées par les communistes. Le gouvernement de Burgos publie actuellement un troisième rapport contenant les résultats de l'enquête approfondie à laquelle il fut procédé dans les provinces recouvrées. Nous y empruntons les renseignements intéressants que voici:

Dans les 37 localités visées par le rapport, les églises ont été profanées sans omettre la moindre chapelle: tous les ornements sacerdotaux, comptant des pièces de grande valeur, ont été détruits ou volés.

Dans 7 de ces localités seulement, on ne peut pas dire expressément que le prêtre, presque toujours curé, ait été assassiné. Dans dix autres, on a de longs détails sur le martyre du clergé séculier ou régulier, curés ou prêtres. D'odieux traitements précédèrent généralement l'assassinat.

A Baraleda, le curé Paulino Izquierdo Roman, un vieillard de 62 ans, fut abattu de plus de quarante coups de fusil après avoir subi les pires outrages.

A Valdelacasa, le curé Justo Lazuyo fut torturé d'une façon sadique et mis à mort ensuite. On lui permit de faire ses adieux à sa mère avant l'exécution. Au moment où la mère et le fils s'embrassaient une dernière fois avant la séparation suprême, un feu de salve retentit, couchant dans la mort glorieuse la mère et le fils. La vieille maman avait 76 ans.

A Monbeltran, dans la province d'Avila, se passa une scène terrible. Le curé Damiano Gomez fut arraché de sa demeure et chargé sur un char. Le convoi se dirigea vers les collines Puerto del Pico, aux premières lignes du Front rouge. Arrivé là, le prêtre fut brutalement jeté à bas du camion avec une brutalité telle qu'il se cassa une jambe. Et tandis que le malheureux prêtre se tordait de douleur, les bourreaux se livraient à leurs beuveries. Lorsque les gémissements du martyr commencèrent à les agacer, ils poussèrent le corps du prêtre près d'un précipice où il le firent rouler. La victime pantelante et toute sanglante de la chute servit alors de cible aux tireurs. Ils laissèrent le cadavre déchiqueté sans l'inhumer.

Mais la localité d'Oropesa, dans la province de Tolède, vit une scène encore plus tragique et plus abominable; le recteur des Franciscains, le R. P. Niceforo Perzle, fut déféré à un Conseil de guerre où les railleries et les traitements cruels ne lui furent point épargnés. On lui coupa une oreille et on le mutila d'une façon innommable. Couvert de sang, le recteur fut transporté sur la place du village, où les bourreaux firent avec leur victime le simulacre d'une course de taureaux, lui piquant dans le dos deux "banderillos." Ils l'achevèrent enfin à coups de fusil.

Le curé de la même localité, D. Restitulo, qui n'était pas encore rétabli d'une récente opération, fut arraché de son lit et traîné à travers les rues de la ville. Il fut ensuite foulé aux pieds par cette meute déchaînée. On attacha enfin le corps sanguinolent à un poteau et la fusillade mit fin à son martyre.

Le rapport fait également mention de certains détails sur la destruction systématique des églises. A Calera y Choza (Tolède) se trouvait réunie une collection considérable de vases et d'objets sacrés. Ils furent détruits méthodiquement par les rouges.

Ainsi, une peinture représentant saint Louis, que l'on attribue au Greco, fut tailladée à coups de couteau. Des statues de valeur de la Vierge du Rosaire et de saint Joseph furent détruites de la même façon. On réunit dans l'église complètement ravagée tous les enfants de 10 à 12 ans pour leur donner un enseignement délibérément antireligieux. Les statues des saints furent profanées et peintes d'une façon scandaleuse pour corrompre complètement le coeur de ces simples.

A Escalono, on détruisit, sur la place publique, une croix séculaire et on installa un parquet pour la danse.

A Valdelacasa, on organisa des parties de beuveries dans les églises en y invitant des filles publiques de Madrid. On vit ce monde de brutes revêtir des ornements ecclésiastiques et se livrer à une parodie sacrilège.

A Oropesa, on avait réussi à sauver les Soeurs Franciscaines. Les rouges en furent si vexés qu'ils pillèrent la chapelle du couvent et profanèrent le corps de la fondatrice de l'Ordre, Françoise-Inès de la Conception, dont les restes précieux avaient été respectés au cours des guerres napoléoniennes.

Les fouilles d'une Française

En 410 après Jésus-Christ, Alaric, roi des Goths, au lendemain du sac de Rome, fut tué sur le champ de bataille. Le cours du Busentus, une petite rivière près de Cosentios, en Calabre, fut détourné et le corps du souverain enterré dans le lit mis à sec, avec les dépouilles et les trophées de Rome. Les eaux de la rivière furent ensuite rendues à leur cours naturel et, afin que le secret soit bien gardé, les esclaves qui avaient été employés à ce travail furent mis à mort.

Une Française, Mme Crévolin, affirme avoir repéré l'emplacement de la tombe du roi goth. Elle a reçu l'autorisation de continuer ses fouilles.

Le budget de la France

PARIS — Le conseil des ministres, mettant à exécution le programme de M. Georges Bonnet, a annoncé que le budget extraordinaire pour 1938 sera défrayé en partie par des emprunts s'élevant au montant de 17,000,000,000 de francs (environ $637,000,000).

Des décrets qui paraissent à l'Officiel fixent comme suit la liste des dépenses extraordinaires:

1o. — Dépenses militaires, $415,-900,000.

2o. — Travaux publics, $134,500,-000.

3o. — Pensions, $86,100,000.

Bonnet a assuré que le budget ordinaire de 1938 serait équilibré.

Le major Douglas ne verra pas l'Alberta

LONDRES—Le major C.-H. Douglas annonce qu'il n'a aucunement l'intention de visiter l'Alberta. Il se contentera de se faire tenir au courant de la situation dans cette province canadienne par ses deux émissaires, MM. L.-D. Byrne et G.-F. Powell. Le major Douglas est l'auteur du système de Crédit social que l'on tente actuellement d'implanter en Alberta.

La France, fille ainée de l'Eglise

Il n'est point trop tard pour méditer un instant sur les grandioses cérémonies religieuses qui viennent de se dérouler en France, à l'occasion de la Basilique élevée à Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. On sait que le Souverain Pontife, n'ayant pu venir lui-même, y avait délégué son collaborateur direct, son alter ego, le Cardinal Pacelli, Secrétaire d'Etat, et ce qui est de première importance, Cardinal Camerlingue, c'est-à-dire chargé de l'intérim du Pontificat Suprême si le Pape mourait.

Le Président de la République Française, les membres du Gouvernement, les plus hautes autorités civiles et militaires reçurent le Cardinal Légat avec les honneurs réservés d'ordinaire aux rois. Des milliers de Français, sans distinction d'opinion politique, l'accueillirent à la gare aux cris de "Vive le Pape," "Vive le Légat", tandis qu'un régiment de la Garde Républicaine avec colonel, musique et drapeau, rendait les honneurs dûs aux Souverains.

A Lisieux le même protocole grandiose l'attendait, tandis que 400,000 pèlerins venus de tous les points de France, criaient leur foi en acclamant la personne du Cardinal Romain. Ce furent des journées d'apothéose qu'aucun incident, même le plus minime, ne vint troubler.

Tour à tour, le Président de la République à l'Elysée, le Chef du Gouvernement au Ministère des Affaires étrangères, le Président du Conseil Municipal à l'Hôtel de Ville reçurent S. E. le Cardinal Pacelli qui ne cessa d'exprimer son émotion et sa réconfortante joie de trouver dans toute la France une âme chrétienne si fervente, si vivante.

Sans doute certains "informateurs" qui, depuis des semaines, assurent dans les journaux dont ils sont correspondants, que la France est en proie aux troubles les plus graves, qu'elle glisse vers l'abime, qu'elle a renoncé à sa mission traditionnelle, ont dû avoir quelque embarras pour concilier leurs prophéties avec l'éblouissante réalité des faits. Les lecteurs de certains de ces journaux ont dû être quelque peu surpris du démenti éclatant, définitif que cette Auguste visite apporta à de telles rumeurs. Si la France était bolchevisée, voire bolchevisable, si la rue n'était pas sûre, si l'ordre public était réellement troublé, le Cardinal Légat ne serait pas venu; et s'il avait eu cette témérité, des incidents se seraient multipliés sur son passage, qui eussent exprimé ce désaccord français qu'on ne cesse de dénoncer. Or, rien qu'une unanime ferveur, un total enthousiasme.

Tous les hommes de bonne volonté seront heureux de trouver dans la relation de ces journées historiques la preuve que la France, loin de renoncer, est plus digne que jamais de sa mission traditionnelle et surnaturelle qui, depuis Saint-Louis, a fait d'elle la "Fille ainée de l'Eglise."

Le serment d'un peuple

La cloture du Congrès Jociste qui s'acheva, à Paris, dans l'immense Parc des Princes, fut une solennité d'une magnifique ampleur et dont certaines minutes atteignirent vraiment au sublime.

Les étendards des 2,500 sections claquent dans le vent, entourant 50 robes violettes et 4 robes rouges; l'Episcopat de France. Les choeurs alternent, se répondent d'un bout à l'autre de l'immense stade, les défilés se succèdent dans un ordre impressionnant. Tout cela rend un son viril, puissant, indestructible. Et c'est le serment solennel des Jocistes. 75,000 jeunes bras qui se lèvent et qui promettent "de poursuivre et d'achever l'effort héroïque commencé il y a 10 ans par 4 jeunes camarades et 10 jeunes compagnes de Clichy, de rendre toute la classe ouvrière au Christ." Et les cris reprennent, 2,000 voix appellent "pour des temps nouveaux, une jeunesse nouvelle." Et dans l'air tout vibrant, plein d'un printemps immortel, les mots voltigent et se croisent: espoir, courage, victoire, en avant!

Des mots de force, des mots de flamme. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est tout l'avenir de France, et, parce que la France demeure fille ainée de l'Eglise, c'est tout l'avenir de la civilisation qui s'est exprimé là, calme et résolu dans la claire douceur d'un matin de Paris.

Les femmes aux examens

Au cours de la récente période d'examens, les jeunes filles de France se sont montrées plus que jamais de redoutables concurrentes pour leur condisciples du "sexe fort."

Deux jeunes filles ont enlevé, au concours général, les premiers prix de version grecque et latine.

C'est encore une jeune fille de 20 ans, Mlle France Weiss, qui se classe première, sur quatre-vingt-cinq concurrents, dans la section financière de l'Ecole des sciences politiques, Mlle France Weiss pratique les sports avec un égal bonheur: elle a remporté, l'hiver dernier, la coupe féminine de ski. Elle est la soeur de la féministe connue: Mlle Louise Weiss.

Une autre jeune fille, âgée de 25 ans, vient d'enlever le premier second grand prix de Rome de peinture. Et le palmarès n'est pas clos!

Mme de Michaegen revient au Canada

MONTREAL — Mme Guyot de Mishaegen, hardie exploratrice belge et grande amie du Canada, nous visitera encore cette année, mande un message reçu aux bureaux chefs du Canadien National.

Madame de Mischaegen, qui écrivit à la suite de ses voyages en canot à la baie d'Hudson et dans le nord du Manitoba Mush et Trappeurs blancs, se rendra cette année dans la région de Stuart Lake, sise au nord de la ligne de Prince-Rupert, du Canadien National.

Au cours de son voyage Mme de Mischaegen désire faire connaissance avec l'ours grizzly, l'ours noir des Rocheuses et les chèvres de Montagne. A son retour de l'Ouest, Mme de Mischaegen visitera Montréal.

Une session historique

LONDRES — Le Parlement a suspendu ses travaux jusqu'au 21 octobre. On n'a certes pas oublié le fait retentissant qui a marqué la session maintenant ajournée: l'abdication d'Edouard VIII. L'accession de Georges VI et son couronnement caractériseront aussi cette session à certains égards. Pour ce qui est de l'oeuvre législative, il convient de rappeler l'adoption de la loi facilitant le divorce et la mise à exécution du programme de réarmement entrainant une dépense de 7 milliards 500 millions de dollars. Au point de vue ministériel, il y a eu notamment la démission de M. Baldwin et la formation du cabinet Chamberlain.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 4 AOUT 1937 — NUMERO 13

LA LIBERTÉ

Notre grand défaut

L'entente entre les Canadiens français n'a jamais existé, déclarait à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe M. Antonio Perrault, C.R., professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Montréal.

En effet, continuait-il, "que de guerres intestines, que de querelles entre ces frères du même sang, que de rivalités, quelle envie, quelle jalousie! Si encore les principes avaient été en péril. Ces antipathies meurtrières portaient la plupart du temps sur des niaiseries, des questions de second plan; aujourd'hui elles nous feraient sourire si leurs conséquences ne nous forçaient à en pleurer. L'histoire nous enseigne que ces 177 dernières années furent marquées par les luttes fratricides que se livrèrent les Canadiens français. Là se trouve une importante cause de leur faiblesse.

"Et ce jeu meurtrier continue. Aucune idée commune sur l'essence même de notre nationalité. Dans les discours d'apparat, ronflement sur le passé, le présent, l'avenir. Pénétrez dans les consciences, écoutez battre les coeurs, prêtez l'oreille aux conversations intimes, celles qui se poursuivent entre amis, portes closes. Quelles divergences sur les points essentiels de notre survivance! Comment est aujourd'hui jugé le choix prononcé en 1760 par nos ancêtres? Devaient-ils devenir Anglo-Saxons et protestants, ou persister à demeurer catholiques et français? Si la dernière alternative était unanimement acceptée, par les Canadiens français, y aurait-il tant de discussions sur des sujets liés étroitement au problème essentiel de notre survie comme collectivité distincte, ou à notre fusion à la majorité anglo-saxonne? Si l'accord existait sur l'appréciation des faits imposés en 1867 aux Canadiens français par la Confédération canadienne, sur l'avenir qu'elle leur prépare, les moyens à prendre pour qu'elle tourne à leur avantage, y aurait-il tant d'attaques contre certains hommes de chez nous, quelques compatriotes qui nous font le plus grand honneur, y aurait-il de si grandes variétés d'opinions concernant notre attitude envers les autres races qui peuplent le Canada? Ecartons ces nuages. Efforçons-nous du moins, de constituer un noyau central, je veux dire un groupe de Canadiens français qui, fidèles aux meilleures de nos traditions, conscients des périls de l'heure, rechercheront, en pleine liberté et sincérité d'esprit, à pousser les nôtres dans la seule voie où il leur sera possible de continuer leur oeuvre au nord de l'Amérique et ne pas faillir à leur mission.

"Pour maintenir entre eux l'harmonie, et une nécessaire coopération, les Canadiens français doivent pratiquer la règle reconnue par les casuistes: "In necessariis unitas, in dubiis, libertas, in omnibus caritas." En ce domaine de la survivance des Canadiens français, il y a des choses essentielles et d'autres secondaires. Qui nous le fera découvrir et discerner? Le sens national, la conscience de nos origines et de notre destin, l'aptitude à saisir ce qui favorise ou contrarie la vocation de notre race. Ce que l'on réclame ici, c'est l'unité dans la race, l'entente sur certaines formules essentielles, leur défense, — par la parole et la plume, — contenue entre les bornes d'une critique marquée par la loyauté et la justice. Ce que l'on demande aux Canadiens français, c'est de s'entendre sur quelques principes essentiels, mettre un terme à leurs dissensions, à leurs désunions affichées quotidiennement sous les yeux de gens qui trouvent dans ces discordes une raison nouvelle de faire échec à nos aspirations.

"Pour atteindre à cette dignité, sachons enfin nous élever au-dessus des personnes, jusqu'à la région des idées. Quelle force accrue aux Canadiens français le jour où ils seront devenus capables de se préoccuper moins des individus et davantage de leurs idées, de leurs actions, considérées sous l'unique point de vue de l'intérêt public et du bien commun! Malheur! Dans les discussions publiques, dans les articles de revues et de journaux, ce que les Canadiens français recherchent, ce n'est jamais le programme, l'initiative, la pensée neuve et féconde, mais l'adversaire que l'on veut darder, l'ennemi au front duquel l'on veut attacher l'un des sept péchés capitaux. C'est l'individu seul que l'on considère. Est-il du camp adverse? C'est un être nuisible, ses idées ne valent rien.

"Souhaitons que les Canadiens français trouvent enfin l'intelligence et la générosité qui portent à songer moins aux individus qu'aux idées qu'ils émettent. Que dans les discussions publiques, — au prétoire, dans les conseils d'administration, au parlement, — ils s'arrêtent non à la personnalité de l'adversaire, mais à ses pensées. Qu'ils se préoccupent moins de l'amoindrir qu'à tirer parti de ses doctrines, moins de porter au pinacle un ami ou de jeter aux enfers un adversaire, que de rechercher la parole, la phrase, l'action, le sentiment, la pensée, la doctrine qui aideront les Canadiens français à vivre, conserver, au nord de l'Amérique, une note originale, infuser à la vie canadienne et américaine, parfois si lourde de préoccupations matérielles, une valeur d'ordre et de spiritualité."

Le climat des régions arctiques

Le voyage que fait actuellement Son Excellence le gouverneur général du Canada dans la région arctique attire de nouveau l'attention de la population vers cette partie éloignée de notre pays, mais non plus ignorée grâce à l'aviation, à la radio et aux communications diverses devenues faciles.

Le climat est, en somme, celui auquel on pourrait s'attendre dans les régions arctiques et subarctiques, à cette exception près que les températures dans le district du Mackenzie sont moins rigoureuses que sa latitude le suggérerait, surtout en été. Les parties basses du district formant la vallée du Mackenzie proprement dite semblent être favorisées d'un climat exceptionnellement agréable, lequel est sans aucun doute influencé par la présence de grandes nappes d'eau, par le manteau forestier recouvrant les étendues de terre et la basse altitude générale de la vallée. D'après les renseignements compilés par l'administration des Territoires du Nord-Ouest, les étés sont remarquables par de longs jours ensoleillés; on jouit d'une période de trois mois de jour dans toutes les parties du district de Mackenzie, le crépuscule se continuant pendant le peu de temps que le soleil disparait sous l'horizon. Au nord du cercle arctique le soleil de minuit est un trait caractéristique remarquable. A Simpson, endroit que visitera Lord Tweedsmuir au cours de son voyage, qui pourrait être considéré comme l'extrémité septentrionale d'une zone régionale de culture, le nombre moyen d'heures de soleil possible par jour au cours de la saison d'été se rapproche de dix-huit. A cause de ces conditions favorables plusieurs petites fermes et des jardins sont cultivés dans le district pour les missions, les agences indiennes et les postes de traite. Il y a des jardins à presque tous les postes le long du Mackenzie jusqu'à Good-Hope au nord.

Comme on pourrait s'y attendre, pendant les saisons d'hiver, le froid extrême et les blizzards sont fréquents sur les plaines septentrionales et les îles de l'Arctique. La chute de neige dans la majeure partie des Territoires du Nord-Ouest n'est pas excessive.

Le retour à la terre dans le Québec

QUEBEC — Continuant l'application d'une intensive politique de retour à la terre, le ministère de la Colonisation, de concert avec les sociétés diocésaines de colonisation, vient de prendre une louable initiative, celle d'organiser des groupes de 30 à 50 jeunes gens, âgés de 20 à 30 ans, et de les établir sur des terres colonisables.

C'est M. Henry L. Auger, ministre de la colonisation, qui a conçu ce projet. Celui-ci ouvre de nouveaux horizons aux jeunes gens de nos campagnes et de nos villes, désireux de s'établir dans nos régions de colonisation.

M. J.-E. Laforce, sous-ministre du même département, appuie de toutes ses forces cette initiative.

UNE LETTRE DU PRIMAT D'ESPAGNE A S. E. LE CARDINAL VILLENEUVE

La véritable situation des catholiques espagnols. — Destruction méthodique et pillage complet. — Appel au monde catholique.

La "Semaine Religieuse de Québec," publie le communiqué suivant de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Québec:

Le Cardinal Archevêque de Québec croit devoir communiquer à son Clergé et à son peuple le texte d'une lettre reçue ces jours derniers de l'Eminentissime Cardinal Goma y Tomas, Archevêque de Tolède et Primat d'Espagne.

Tous y saisiront le cri d'angoisse et d'alarme du Pasteur d'âmes prêt à donner sa vie pour son troupeau.

Nous redoublerons Nos prières pour l'Espagne et conjurerons le Ciel de faire enfin briller sur elle l'aurore de la paix dans l'ordre, la justice et la charité du Christ.

Québec, le 29 juillet 1937.

...Le 14 juin 1937

A Son Eminence Révérendissime
le Cardinale VILLENEUVE,
Archevêque de Québec.

Eminence,

Le terrible fléau de la guerre — suivant les desseins de Dieu — ravage l'Espagne, depuis le mois de juillet dernier, causant une très profonde douleur dans les coeurs de tous les bons Espagnols; car au grand nombre de ceux qui succombent aux champs de bataille, il faut ajouter les milliers de victimes innocentes, assassinées par la seule raison de leurs idées religieuses, ou d'avoir été fidèles aux principes d'ordre fondés sur les lois immuables de Dieu.

La Hiérarchie espagnole souffre au plus intime de son coeur du drame sanglant qui se déroule sous ses yeux, et pleure des larmes de sang à la vue des innombrables conséquences de cette lutte fratricide entre les fils de l'Espagne.

Tous mes Vénérables Frères dans l'épiscopat ont à plusieurs reprises demandé à leurs fidèles la pratique de l'oraison et de la pénitence pour obtenir de la miséricorde infinie de Jésus-Christ la cessation de la guerre. Soit particulièrement, soit en collectivité, ils ont reçu du Vénérable Episcopat et des catholiques du monde entier, de bien nombreuses preuves de charité, et leur consolation à tous en est immense.

En Vous exprimant au nom de la Hiérarchie et du peuple espagnol en qualité de Primat d'Espagne, toute la reconnaissance pour ces marques de charité, permettez-moi que je Vous ouvre mon coeur. Ce sont des ruines de toutes sortes qu'emmène avec soi une guerre si longue et à la fois si rude que celle que nous souffrons en Espagne; mais il faut ajouter à tout cela la destruction méthodique et le pillage le plus complet des contrées qui ont connu le passage des marxistes ou qui sont encore sous leur domination. Les temples, les maisons et les églises des religieux, les paroisses, les palais des évêques, les oratoires particuliers, les asiles et les maisons de charité: rien n'échappe à la fureur des marxistes; tout a été complètement détruit. Depuis les véritables chefs-d'oeuvre de l'art chrétien que la foi et la piété de nos ancêtres nous avaient laissés, jusqu'au plus modeste ameublement liturgique, tout a disparu, victime de la haine satanique des bolchévistes; pas une seule Maison de Dieu n'a été respectée.

Votre Eminence Révérendissime, en sa qualité de Père et de Pasteur de ses fidèles, comprendra bien la peine des Evêques espagnols à la vue de cette destruction méthodique de tout ce qui pourrait avoir quelque signification religieuse. Nous sommes pleins de tristesse, voyant nos temples démolis, pillés et outragés; mais ce qui nous fait plus de peine encore, ce sont les offenses sans nombre contre Dieu, et l'impossibilité matérielle où nous allons nous trouver, le jour où la paix régnera en Espagne, de bâtir ou de restaurer les maisons de Dieu démolies par la malice des hommes ignorants, poussés par ceux qui sont les plus responsables.

Devant le grand problème qui s'approche j'ai demandé, au nom de la Hiérarchie espagnole, à Notre Saint-Père la permission de nous adresser à la charité de l'Episcopat et des fidèles du monde entier, demandant leur secours matériel sous forme d'argent ou de vêtements et d'objets liturgiques; c'est la seule manière dont nous pourrons réparer tant de pillages et de désolations. Les travaux de deux générations ne suffiront pas à reconstruire les ruines causées par la diabolique préméditation de ceux qui font ou qui veulent faire disparaître toute idée de Dieu: voilà la situation du peuple fidèle espagnol en ce qui concerne la religion catholique.

Le Saint-Père, guidé par Son amour pour cette pauvre Espagne, nous a béni avec des paroles de paternelle affection, et nous a permis de nous adresser au monde catholique, demandant sa protection pour pouvoir travailler de nouveau à ramener les âmes égarées ou éloignées de Dieu.

Mais nous voyons, autour de notre guerre, la lutte des intérêts des nations, des passions et des convoitises, qui obscurcit les intelligences et empêche la compréhension de la vérité sur l'Espagne, et voilà pourquoi nous ne croyons pas le moment venu d'agir à ce sujet; la prudence nous conseille d'attendre l'époque de la paix. En conséquence, je prie Votre Eminence Révérendissime, ainsi que tous les Vénérables Frères de cette noble Nation, de ne consentir, pour le moment, aucune collecte que l'on voudrait lancer, jusqu'à ce que, d'accord avec Votre Eminence Révérendissime et la Hiérarchie espagnole, nous voyions le jour le plus à propos pour faire une collecte générale, en faveur de toute l'Eglise espagnole.

Avec les sentiments de ma plus profonde gratitude, veuillez, Eminence Révérendissime, agréer les hommages de vénération de votre humble serviteur en Jésus-Christ.

(Signé)
Isidore Card. GOMA Y TOMAS,
Archevêque de Tolède.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Les victoires de M. Jardine

Le Journal (Québec):

Après avoir présidé au mariage du Duc et de la Duchesse de Windsor, si le révérend Anderson Jardine était retourné dans son petit village en Angleterre et avait continué d'exercer son ministère, ce "clergyman" aurait fait moins de bruit, moins de mal et peut-être un peu de bien. Il était surnommé le "pasteur des pauvres gens," dit-on. Mais après avoir sablé le champagne au château de Candé, la soif de l'argent l'a gagné et il semble bien qu'elle l'ait perdu. Il a voulu battre monnaie, faire fortune, et cela lui attire des histoires.

Il est évident qu'en revenant chez lui en Angleterre, M. Jardine a reçu l'offre d'un impressario américain pour venir faire des conférences aux Etats-Unis et même au Canada, pays britannique, où il aura une triste réception s'il traverse la frontière. Toujours est-il qu'un bon jour il a annoncé qu'il démissionnait comme pasteur à Darlington et s'embarquait sur le "Queen Mary" en route pour New-York.

En arrivant devant la statue de la Liberté, les reporters l'ont interviewé, mais il a été assez discret. Ses premiers discours ont passé inaperçus. La presse l'ignorait, non sans raison, on l'admettra.

C'est à Baltimore que les histoires ont commencé. Baltimore est la ville natale de la Duchesse de Windsor. Les citoyens sont honorés de son mariage avec l'ex-souverain britannique et ils seraient enchantés si le Duc et la Duchesse de Windsor décidaient d'aller vivre parmi eux ou tout au moins faisaient un assez long séjour dans cette inéressante ville du Maryland.

Mais à Baltimore on a des principes et la visite du révérend Jardine a été fort mal accueillie, surtout quand on a su qu'il venait discourir sur le roman d'Edouard. Les journaux ont attaqué assez vertement le pasteur devenu conférencier burlesque.

L'attaque a mis M. Jardine en colère ou il a feint l'indignation pour faire une sortie qui forcerait les journaux à parler de lui et donnerait de la publicité à ses prochaines conférences. Dès sa première apparition en public à Baltimore, il est tombé à bras raccourcis sur l'archevêque de Canterbury, qui s'était opposé à la cérémonie religieuse au mariage des Windsor. Il a traité le vénérable prélat anglican d'histrion et d'autres noms semblables.

L'affaire a eu son écho jusqu'à Rome et l'"Osservatoire Romano," organe semi-officiel du Vatican, a commenté l'incident en disant que le langage de M. Jardine était tout simplement dégoûtant. Alors, nouvelle fureur du pasteur, qui essaie maintenant de soulever les protestants contre l'archevêque de Canterbury en disant que ce dernier a toujours trop admiré le Vatican.

Le haut clergé protestant d'Angleterre, informé par les dépêches, interrogé par les correspondants américains, n'a pas même protesté. Il a complètement ignoré les propos de l'ancien "pasteur des pauvres gens", tout comme si en traitant son chef hiérarchique d'histrion, M. Jardine l'avait jugé par lui-même.

A Toronto, où il doit faire des conférences, on a annoncé que tous les théâtres loués lui refusaient maintenant leurs portes et son impresario a annoncé qu'il serait peut-être nécessaire de dresser une tente afin de réunir des auditeurs pour le pasteur maladroit. Ça devient un cirque.

S'il nous était permis de donner un conseil à M. Jardine, nous lui dirions de prendre le premier bateau pour l'Angleterre et d'aller faire amende honorable. Il devrait même s'embarquer sur un paquebot moins rapide que le "Queen Mary" pour avoir le temps de réfléchir pendant la traversée.

Charles-Edward Saunders

Le Devoir (Omer Héroux):

Pendant que, grâce à sa patience, à son ingéniosité, l'or ruisselait ainsi dans l'Ouest canadien et américain, Charles-Edward Saunders poursuivait tranquillement d'autres recherches, faisait de la musique et des vers français. Très doux, sympathique à toutes les souffrances, il prodiguait à des enfants malades les témoignages d'efficace amitié.

Un jour vint où la santé lui manqua. L'homme qui avait fourni tant cultivateurs le moyen de faire tant de millions dut prendre sa retraite, quitter même la ville d'Ottawa, dont le climat devenait maintenant pour lui trop rude. Il n'avait touché qu'un assez médiocre traitement: sa retraite s'en ressentait.

Heureusement, il se trouva quelqu'un pour se souvenir. A l'heure où le Roi faisait de Saunders un chevalier, le gouvernement et le parlement du Canada prenaient les moyens d'assurer la sécurité matérielle de ses vieux jours.

Peu de récompenses auront été aussi complètement méritées.

Il fallait apporter à ce grand homme un hommage particulier. Il fallait dire les services qu'il a rendus au Canada.

Ce sera prolonger cet hommage et faire acte qui eût plu à Charles-Edward Saunders que de rappeler qu'il fut simplement l'un des exemplaires supérieurs de ces fonctionnaires trop peu connus, de ces chercheurs à peu près ignorés, à qui la nation doit pourtant beaucoup.

Ce sera lui faire hommage encore que de marquer une fois de plus, à l'occasion de sa mort, l'extrême importance de la recherche scientifique.

On le rappelait ces jours derniers, au lendemain de la brusque disparition de Marconi: la vie de l'univers est bouleversée, transformée, acheminée vers le mieux-être, par les travaux de savants que le monde ignore trop souvent.

Souhaitons que de plus nombreux jeunes gens chez nous se laissent emporter par le goût de la recherche; souhaitons que les corps publics leur permettent de satisfaire cette noble passion.

Le centenaire de Sherbrooke

Le Nouvelliste (Trois-Rivières):

Sherbrooke n'a pas que le mérite d'être une cité industrieuse dans un site enchanteur; elle possède aussi un passé, une tradition, une histoire.

Reportons-nous pour quelques instants à cent ans en arrière. Le Saint-François roulait ses eaux dans la forêt vierge où n'avaient encore pénétré que quelques hardis pionniers à la suite des coureurs des bois et des Indiens. Mais déjà se dessinait un mouvement important de colonisation de ces terres et se précisait, chez des hommes entreprenants, le dessein d'exploiter les richesses forestières de cette région. Un peu partout, dans la forêt, surgissaient les établissements nouveaux, où la colonisation se mariait aux premiers commencements industriels. L'un de ces centres devait inévitablement dominer, s'imposer par son site, par ses avantages géographiques, par l'esprit d'entreprise, la tenacité, de ses habitants. Ce fut Sherbrooke.

Ce choix des premières heures, l'histoire l'a ratifié. Les pionniers de Sherbrooke eurent une claire vision de l'avenir quand ils jetèrent les fondements de cette ville.

Depuis un siècle elle n'a cessé de grandir, de prospérer, de s'imposer et de devenir en fait la capitale des Cantons de l'Est.

Cela n'alla pas sans effort. Il fallut aux pionniers et à leurs fils besogner dur, lutter énergiquement. Mais ils croyaient en leur destin. Ils allèrent de l'avant indomptablement, sans jamais se relâcher. Issus des deux grandes races qui ont fait notre pays, ils allièrent l'allant français à la tenacité anglaise.

S'ils revenaient aujourd'hui, ils pourraient être fiers de leur oeuvre.

Aussi n'est-il que juste pour leurs descendants d'évoquer leurs luttes, leurs travaux, leur esprit colonisateur et industrieux; et logique de rendre hommage aux ancêtres dont l'âpre labeur a été la pierre d'assise de leur cité.

GANANAQUE, Ont.—Cinq vaches appartenant à M. W. Turner, fermier du district de Gananoque, ont été tuées par la foudre. Ces animaux dormaient sous un arbre lorsqu'elles furent frappées.

Portraits politiques

M. CHARLES DUNNING

M. Charles Dunning est peut-être l'homme le plus aimable que l'on puisse rencontrer. Il a une personnalité engageante, un visage ouvert, un large sourire, une voix légèrement voilée. Sa façon de vous accueillir, de vous tendre la main, vous met tout à fait à l'aise, de telle sorte qu'il vous inspire confiance et vous place dans la situation de celui qui va recevoir une faveur... Sans rien vous donner, il vous inspire de la gratitude. Précieuse qualité chez le politicien qui, s'il est porté à promettre beaucoup, est rarement capable de remplir ses engagements. M. Dunning n'est pas obligé de multiplier les promesses, car il s'arrange pour que chacun de ses sourires soit déjà un bienfait. Il est l'homme politique qui sait le mieux refuser une faveur, parce qu'il donne toujours l'impression de vous en faire une...

Encore jeune, il dépasse à peine le cap de la cinquantaine; pas très grand, il a cependant une belle carrure, avec une tête bien plantée. Sa mise est simple, bourgeoise. S'il y apporte des soins, cela ne parait pas, excepté le jour du discours du budget, où le ministre des Finances, en grande tenue, récite des statistiques d'une voix qu'il veut ferme et nette, et annonce déficits et lourds impôts. Quel sourire il a en parlant de la crise économique, des secours aux chômeurs, des dettes provinciales! Son sourire le blinde d'un optimisme résistant. A le regarder et à l'entendre, on se surprend à avoir confiance en dépit de la réalité. Quand le grand Argentier porte pareil sourire, on ne croit pas possible que la situation soit aussi mauvaise qu'il le dit. Pour un peu on s'empresserait de vider ses poches afin de combler la caisse vide, tant il montre les sacrifices à accepter sous un jour favorable. Pourquoi ne pas imprimer la vignette de M. Dunning sur les formules de l'impôt sur le revenu? Cela aurait un effet magique sur l'humeur du contribuable...

✦ ✦ ✦

A la Chambre, M. Dunning, qui s'asseoit à la droite de M. King, se tient d'habitude droit, bras croisés, tête haute, moustache débonnaire. Une calvitie naissante lui donne un air sérieux. Par contre, le rose des joues et l'illumination des yeux trahissent une joie enfantine. Le spectacle de la Chambre l'amuse. Il a bien, lui aussi et à ses heures, des moments d'impatience. Mais il a la dangereuse et puissante faculté de sourire au moment où il s'emporte. Ce sourire, mi-sarcastique, mi-indifférent, avait le don d'exaspérer M. Arthur Meighen. Il ne comprenait pas que l'on pût prendre ses propres emportements à la légère. M. Bennett était moins sensible à cette sorte de provocation. En ces derniers temps, M. Bennett avait même des égards nuancés d'admiration pour le ministre des Finances, qui, comme lui-même, avait goûté les fruits juteux des conseils de grandes sociétés financières. M. Bennett est naturellement porté à rendre hommage à qui lui ressemble...

M. Dunning a eu une carrière météorique, remplie d'enseignements. Né dans le Leicestershire, Angleterre, en 1885, il vint au Canada à l'âge de 17 ans, petit immigrant pauvre, peu instruit, n'ayant pour toute fortune qu'un courage indomptable et la louable ambition d'atteindre le succès. Il s'embaucha chez un cultivateur, près de Yorkton, Saskatchewan. On lui payait le maigre salaire de 10 dollars par mois. Même à ce prix, le cultivateur trouvait qu'il le payait trop cher, car il le congédia sans plus de façons. Le jeune Dunning ne se découragea pas. Il s'en alla à Beaverdale, s'installa sur une terre de colonisation, acheta une paire de boeufs, se construisit une hutte des plus primitives, y passa l'hiver. Il raconte encore avec fierté qu'il ne dépensa que 17 dollars pendant son premier hiver. Lorsque l'Association des producteurs de blé de la Saskatchewan tint son premier congrès à Régina, les gens de Beaverdale choisirent Charles Dunning comme leur représentant. Il y prononça un discours remarquable.

Deux ans plus tard, on lui confiait la tâche d'organiser la Saskatchewan Co-operative Elevator Company. Il avait alors 26 ans. Avant qu'il n'en eût 30, il avait réussi à établir solidement cette société. En fait, elle était devenue la plus grande entreprise du genre du monde entier. En 1916, il était invité à faire partie du cabinet Martin à titre de trésorier provincial. Il fut successivement ministre des Chemins de fer, ministre des Téléphones, ministre de l'Agriculture. Lors de la démission du premier ministre, il fut chargé de le remplacer à la direction de son parti. Entre temps, il avait acquis la connaissance pratique de la politique. Il avait monté une formidable machine électorale, machine si puissante qu'on la croyait invincible. Aussi fut-ce déception d'apprendre la défaite de son successeur, M. J.-G. Gardiner, ministre fédéral actuel de l'Agriculture, aux mains du chef conservateur, M. J.-T.-M. Anderson, persécuteur des Canadiens français.

Invité par M. Mackenzie King à faire partie du cabinet fédéral, M. Dunning devint ministre des Chemins de fer en 1926 et le demeura jusqu'à la mort de M. J.-A. Robb, auquel il succéda à l'Echiquier. Jusqu'en 1926, M. Dunning n'avait connu aucun échec. Il arriva donc à Ottawa précédé d'une réputation tapageuse. On lui prêtait les qualités les plus variées, on le désignait déjà à la succession éventuelle de M. King. Il faut dire qu'à ce moment il dominait la Saskatchewan et exerçait une très grande influence dans les deux autres provinces de l'Ouest. Il fut bon ministre des Chemins de fer, mais il ne s'imposa pas à l'attention des députés par des coups de maitre. Dans les débats il fut inférieur à M. Ernest Lapointe, à M. Lucien Cannon, à M. King.

Ministre des Finances, M. Dunning fit à la fois mieux et pire. Il se montra plus novateur que M. Robb, homme intègre, compétent et routinier. M. Dunning déposa en 1930 le budget auquel il attacha son nom, qui se distinguait surtout des budgets Robb en ce qu'il décrétait une réduction sensible des droits de préférence britannique. Les libéraux acclamèrent ce budget comme un gage de victoire. Il fut, en réalité, cause de défaite. Les conservateurs avaient à leur tête un chef nouveau, agressif, habile à exploiter la crise naissante. M. Charles Dunning, pour la première fois de sa vie, connut l'insuccès. Il fut personnellement battu dans son comté. Ce lui fut très dur, car il n'avait pas prévu l'échéance. Il résolut de faire fortune et il accepta les offres des directeurs d'entreprises avec lesquels il avait été en relation alors qu'il était ministre des Finances.

Erreur irréparable à un double point de vue. Pendant cinq ans il se tint en dehors de la politique active. Ses anciens amis de la Saskatchewan travaillèrent pour d'autres, notamment pour M. Gardiner, qui réussit à vaincre M. Anderson en 1934 et à restaurer un régime libéral dans sa province. M. Dunning n'est plus l'homme de l'Ouest, le free trader de jadis, car, quoi qu'il dise maintenant, il fut longtemps un libre-échangiste avoué. Pour avoir abandonné son ancienne organisation politique aux mains d'un homme au moins aussi actif que lui, il a, en même temps, baissé dans l'estime des gens de l'Ouest. On l'y considère aujourd'hui, à tort ou à raison, comme l'homme de la haute finance de l'Est, le protecteur des banquiers et des industriels au conseil des ministres.

M. Dunning se plaisait dans la vie privée, délivré des soucis de la publicité et du patronage, et pourvu d'émoluments à faire rêver même un ancien ministre des Finances. Il regardait d'un oeil sympathisant ses pauvres successeurs dans la politique fédérale et provinciale, il se réjouissait en secret de ce que la Providence lui eût épargné la continuation de ses peines anciennes. Il ne fut pas candidat à l'élection de 1935. Mais, repris par le démon de la politique et du pouvoir, il ne sut résister aux avances de M. King lui offrant de nouveau le portefeuille des Finances. Cette fois, M. Dunning n'eut pas que des amis pour l'accueillir. M. Mitchell Hepburn et les partisans de la réforme financière et monétaire virent dans son retour à l'Echiquier la preuve que le parti libéral ne changerait rien au régime économique. A tout moment, même aujourd'hui, M. Dunning se heurte à des antagonismes tenaces et froids.

✦ ✦ ✦

Futur premier ministre? Peut-être bien. Mais il faudra pour cela que M. King disparaisse tôt de la scène politique, sous un coup fatal et brusque du mauvais sort. Encore que, en pareille éventualité, M. Ernest Lapointe ait beaucoup plus de chance que M. Dunning de devenir premier ministre et chef intérimaire du parti. Le ministre des Finances compte ses pires adversaires dans le parti, jusque dans le cabinet présent. Il y a là des gens qui se ligueront contre lui et lui rendront la victoire impossible. M. Dunning a un beau talent. Quant il s'en donne la peine, il est encore capable de prononcer un bon discours. Il a la répartie facile, le geste varié, une fermeté secrète qu'il laisse bien plus deviner qu'il n'en fait parade.

Malheureusement pour lui, les temps ont changé. Pendant qu'il dirigeait de grandes maisons, des hommes nouveaux ont pris la place qu'il avait quittée. Les idées ont évolué. La haute finance est mal vue. Bref, à moins d'un coup extraordinaire du sort, le souriant et fort affable M. Dunning restera ministre des Finances longtemps encore ou retournera à ses conseils d'administration.

Léopold RICHER.
—(Le Devoir).

Saint-Boniface

A la Cathédrale

Tiers-Ordre

Les tertiaires auront leur réunion cette semaine, mercredi soir. Dimanche prochain aura lieu une cérémonie à la grotte de Lourdes, rue Plinguet. Le tout sera en l'honneur et mémoire de la Portioncule.

A l'Archevêché

Son Excellence Mgr Yelle a fait la visite pastorale de la paroisse de Ste-Anne-des-Chênes et y a administré le sacrement de confirmation dimanche soir et lundi matin. Samedi soir et dimanche, Son Excellence a visité La Broquerie et y a également administré la confirmation.

Changements au Collège de Saint-Boniface

R. P. Louis Telmosse, S.J., professeur de Rhétorique.

R. P. René Jacob, S.J., professeur de Versification.

R. P. Jean Raymond,S.J., professeur de Méthode.

Départs: R. P. Lucien Hardy, S.J., Maison Saint-Ignace, Chicoutimi, P.Q.

R. P. P.-E. Beaudoin, S.J., l'Immaculée-Conception, Montréal.

R. P. F.-X. Grondin, S.J., Collège Sainte-Marie, Montréal.

Un descendant de Lagimodière âgé de 93 ans

La semaine dernière, à l'occasion du pique-nique de la Lignée Lagimodière-Gaboury à Saint-Malo, nous avons mentionné Mme Louis Larivière, de Saint-Pierre, 89 ans, comme étant le membre le plus âgé vivant de la famille Lagimodière et le seul qui connut personnellement Marie-Anne Gaboury. Or, un ami de Saint-Laurent nous signale que M. Louis Lagimodière, fils de Romain Lagimodière et de Marie Vaudry, né le 16 novembre 1844, est toujours bien vivant dans la paroisse d'Abbéville et que lui aussi a bien connu sa grand'mère.

Nous sommes heureux de remettre les choses au point, tout en offrant nos meilleurs voeux aux deux vénérables doyens de la Lignée Lagimodière-Gaboury.

Retraite fermée à Saint-Charles

Les jeunes filles qui auraient désiré faire une retraite fermée cet été et qui en auraient été empêchées, apprendront avec plaisir qu'une seconde retraite sera prêchée par le R. P. Péalapra, O.M.I., au Couvent de Saint-Charles, du 20 août au soir au 24 au matin.

Les retraitantes de juillet sont revenues heureuses et contentes. Que les jeunes filles qui n'ont encore pu se résoudre à suivre ces saints exercices viennent donc à leur tour profiter des bienfaits spirituels que le bon Dieu accorde toujours à qui le cherche dans le recueillement et la prière.

Mariage Le Goff-de Montigny

Lundi dernier le 2 août, à 7 h. et quart du matin, dans la cathédrale de Saint-Boniface, a été béni le mariage de Mlle Agathe de Montigny, fille ainée de M. et Mme Joseph de Montigny, de Norwood, avec M. Marcel Le Goff, fils de Mme Louise Le Goff, de Saint-Boniface. M. l'abbé Brunet officiait. La mariée était accompagnée de son père et M. Antoine Le Goff servait de témoin au marié. Durant la cérémonie Mlle Denise Guyot exécuta à l'orgue plusieurs morceaux appropriés.

Après, au déjeuner, réception au domicile des parents de la mariée, M. et Mme Marcel Le Goff ont pris le train pour Minneapolis où ils resteront quelques jours. A leur retour ils résideront à Norwood.

L'Indicateur-Bottin

On a dit que le bien ne fait pas de bruit et que le bruit ne fait pas de bien. L'expérience prouve la vérité de cet aphorisme: telle entreprise que l'on déclenche au son de la fusillade ne vit que quelques semaines; telle oeuvre qui s'élabore dans le silence et la tranquillité et qui se développe graduellement, brave toutes les tempêtes.

Il y a plus d'un an, un groupe de Canadiens français des deux villes se réunissait pour constater une fois de plus l'insignifiante place que nous tenons dans le domaine des affaires ici au Manitoba. Cette fois, il ne s'agissait plus de doléances On voulait savoir exactement ce qu'il en était et on voulait se demander si on ne pouvait faire mieux . . . La constatation semblait chose facile: et pourtant, même là, on fut surpris. Notre part sans doute était minime, surtout si on la comparait à celle de groupes plus agressifs, mais cependant l'on constata que nous avions des nôtres dans plus de domaines qu'on ne l'avait soupçonné tout d'abord.

Une seconde constatation, qui suscita de belles espérances, fut que tous sentaient la nécessité de s'organiser. Aux diverses réunions convoquées par le Comité temporaire, l'on vit se grouper une foule de gens venus des deux villes et même des environs. Tous constataient le besoin d'une organisation de ce genre et se déclaraient prêts à coopérer. L'on choisit avec beaucoup d'intelligence un comité d'hommes en vue, pour s'occuper des questions qui se posaient. Le tout était sous les auspices des sociétés St-Jean-Baptiste des deux villes. Il y eut ainsi plusieurs réunions au cours de l'hiver, toutes marquées au coin de la plus franche gaieté, toutes instructives et intéressantes.

Le premier résultat tangible de ces entretiens vient de se montrer au grand jour. Il s'agit de 'l'Indicateur' (genre Bottin) que le Comité vient de publier. Nous imaginons que la plupart de nos compatriotes ont actuellement l'Indicateur entre les mains. Ils y trouveront la nomenclature des professionnels, hommes d'affaires, marchands, artisans et employés de langue française de Winnipeg et Saint-Boniface. Sous une série de rubriques (assurances, avocats, barbiers, ébénistes, fourrures, peintres, photographes, etc., etc.), on a classé ceux des nôtres qui font leur vie de tel ou tel métier, de telle ou telle profession. De cette façon on a là, au bénéfice de ceux qui veulent s'en servir, la nomenclature à peu près complète de tous nos professionnels et hommes d'affaires des deux villes. Nous voulons revenir sur ce sujet la semaine prochaine, et dire le bien qu'on peut tirer de l'entreprise en général et de l'Indicateur-Bottin en particulier et expliquer en même temps la raison d'être du tout.

Au Camp Morton

M. l'abbé Lévêque a conduit un groupe de ses scouts au Camp Morton. La joyeuse bande a quitté Saint-Boniface samedi dernier. M. l'abbé Lavoie, curé de Fannystelle, a aussi conduit un groupe de jeunes scouts qui se joindront au groupe de l'abbé Lévêque.

PETITES NOTES

A l'occasion de son départ pour Saint-Louis, Miss., où il doit étudier pour entrer dans la congrégation des Frères de Marie, les amis de Lucien Turenne lui ont offert une soirée d'adieu.

Tiers-Ordre de Saint-François

N.B. 1 — C'est aujourd'hui, 4 août, qu'a lieu la réunion mensuelle avec bénédiction papale. On s'attend à une salle remplie. Que les Tertiaires mettent de côté tous les motifs de simple convenance et amènent plutôt les personnes qui seraient en visite chez eux. Il faut être Tertiaire convaincu et propagandiste pour faire plaisir à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. — Dimanche prochain, 8 août, jour de la Portioncule transférée, aura lieu le **pèlerinage du Tiers-Ordre à la Grotte**, comme il a été dit. C'est alors qu'aura lieu la bénédiction des statues qui forment le groupe du Calvaire derrière la Grotte. Après le salut et le chant de l'Ave Maria de Lourdes, nous irons tous ensemble à l'église pour y gagner l'Indulgence de la Portioncule, autrement dit: **Le Grand Pardon.**

* * *

De quelques autres dévotions

Ainsi que le bienheureux Père et tous les disciples de la triple famille séraphique, le Tertiaire aura pour le **nom de Jésus** une vénération spéciale. En l'invoquant souvent, il y trouvera sa force, sa consolation et son amour. — Après Jésus et Marie, qu'il ait envers le glorieux et puissant **saint Joseph** un amour profond; il est le protecteur de l'Eglise universelle, le modèle de la vie intérieure. Aimons donc à l'invoquer et à le prier souvent, surtout durant le mois qui lui est consacré, et mettons-nous sous sa protection pour obtenir la grâce d'une bonne mort. —Enfin à l'exemple de saint François, le Tertiaire aura pour les apôtres **Pierre et Paul** un culte de foi et de confiance, et il professera pour l'archange saint Michel un amour semblable à celui de son bienheureux Père.

Nouvelles de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Boniface

La semaine dernière on a placé sur la butte derrière la Grotte le **splendide groupe du Calvaire** (Christ en croix, la Vierge et saint Jean de part et d'autre, Madeleine au pied de la croix). Le groupe, grandeur naturelle, impressionne déjà très favorablement à distance; mais quand on voit de près l'expression douloureuse et compatissante de la Vierge et de saint Jean, on se mettrait à pleurer soi-même. On se demande comment l'artiste a pu donner tant de sentiment à une pierre froide. Les statues sont en béton et ont un poids énorme; elles seront solennellement bénies **dimanche prochain, 8 août,** avant le salut de 7 h. 30 du soir, avec sermon anglais par le R. P. William McCullough, C.SS.R.

En semaine il y a eu bon nombre de visiteurs surtout vers le soir et à la tombée de la nuit.

Samedi 31 juillet, à la messe de 8 h. pour les bienfaiteurs de la Grotte il y avait 35 assistants dont 27 ont communié. Dimanche soir, 1er août, au salut de 7 h. 30 il y avait une soixantaine de personnes. Le temps était pluvieux et lourd et à cause de cela les maringouins ont ennuyé passablement bien les gens pendant la prière.

HISTOIRE DES APPARITIONS

(Suite)

XIX — A 7 h. du matin, visite sans apparition. A 9 h. du matin, quatorzième apparition (mercredi 3 mars). 13e jour de la quinzaine demandée.

1.—Pas d'apparition à 7 h. du matin. — La quinzaine va s'achever. "Quatre mille personnes sont présentes à la Grotte, au matin du 3 mars. Que sera-ce donc le lendemain, jeudi, jour de marché et quinzième jour?" écrit le commissaire.

L'enfant arrive à la Grotte avec sa mère à 7 heures du matin. Ce troisième jour de mars, une tristesse visible bientôt l'envahit. Elle regagne en larmes le "Cachot" pour y cacher sa peine. Elle n'a pas vu la Dame.

Voilà bien la preuve d'une enfant loyale et luicide! La faveur populaire semble l'entourer plus que jamais. M. le Curé hier s'est radouci et l'a laissée partir calme et rassérénée. Un désir de plus en plus radieux l'attirait à la Grotte... où la prière d'une foule l'accompagnait. Comme tout devait la porter à la joie d'une heureuse rencontre... Mais non, ni désir mensonger, ni hantise de suggestionnée ne sont capables de l'influencer. Elle n'a pas vu la Dame, elle l'avoue. Une réalité extérieure et non pas un rêve intérieur dicte ses affirmations.

Jean-Marie Cazenave conclut ce matin-là comme M. Clarens: "Si la petite inventait l'Apparition, qui l'empêcherait de la voir aujourd'hui comme hier?"

2.—Apparition à 9 h. du matin et quatrième entrevue avec le Curé. — André Sajous, oncle de Bernadette, qui désormais loge sa nièce dans une chambre un peu plus confortable au premier étage du "Cachot," l'a ramenée pour déjeuner mais lui propose de la reconduire ensuite à la Grotte vers 9 heures du matin, ce même jour. Elle accepte, et à la joie d'y retrouver la Dame en a un ravissement.

"La céleste vision, nous raconte Jeanne Védère, cousine et sûre confidente de Bernadette, lui a dit: Vous ne m'avez pas vue ce matin, parce qu'il y avait des personnes venues ici pour voir la contenance que vous auriez en ma présence et qui n'en étaient pas dignes, car ayant passé la nuit à la Grotte, elles l'ont déshonorée."

De ces sottises à la Grotte, plusieurs témoins avaient souffert.

Jeanne Védère, arrivée de Momères ce jour-là, n'a pas trouvé immédiatement Bernadette, en ce moment revenue au presbytère. Jeanne raconte encore:

"Monsieur le Curé lui demanda: "Que viens-tu me dire, aujourd'hui?"

L'enfant répondit: "La Dame a souri, quand je lui ai dit que vous demandiez qu'elle fit un miracle. Quand je lui ai dit de faire fleurir un rosier, elle a souri de nouveau; mais elle veut la chapelle."

M. le Curé dit à Bernadette: "Tu as de l'argent, toi, pour la faire bâtir?" — "Non, Monsieur le Curé" —"Ni moi non plus: dis à la Dame qu'elle t'en donne!"

Tel fut le jour de la quatorzième apparition.

3.—Le baron Massy, préfet de Tarbes intervient.—M. le baron Massy, préfet de Tarbes depuis 1849, n'a rien d'un anticlérical. Il a auprès de lui une sainte mère, providence des pauvres de la cité. Il pratique lui-même sa religion, est commandeur de Saint-Grégoire le Grand. Il fréquente l'évêque, dans la chapelle particulière duquel sa fille fait sa première communion le dimanche des Rameaux de cette année 1858,

Informé par les rapports du commissaire, à cent lieues de croire à un miracle en la Grotte de Massabielle, n'y voyant, comme tant d'autres, qu'illusion ou fanatisme, il envoie au maire de Lourdes, M. Lacadé, une première lettre le 3 mars:

"La visite de demain, 4, jour de marché, ayant été indiquée par la visionnaire comme devant être marquée par un dénouement extraordinaire, on croit que l'affluence sera considérable autour de la Grotte; il importe que des dispositions soient prises pour garantir l'ordre.

Afin de désabuser la partie de la population qui a pris au sérieux les hallucinations de la jeune fille en question, il conviendrait que la Grotte fût surveillée spécialement cette nuit et qu'un membre de l'administration municipale et le commissaire de police se trouvassent demain sur les lieux, de manière à ne pas perdre de vue la jeune fille, à conserver à ses faits et gestes leur véritable signification et à en dresser procès verbal au besoin."

(A suivre)

Nouvelle émission de monnaies

OTTAWA — L'hôtel des Monnaies vient de mettre en circulation les nouvelles pièces d'argent d'un dollar et de cinquante sous. Le dollar est semblable à la pièce spéciale émise en 1935 pour commémorer le jubilé d'argent de Goerge V, sauf qu'il porte l'effigie de George VI. La pièce de cinquante sous porte sur la face l'effigie du roi et au revers les armoiries du Canada.

La semaine sociale de Saint-Hyacinthe

La XVe semaine sociale du Canada a eu un caractère éminemment pratique. Ce fut là sa note principale. Elle marque la tendance actuelle de cette institution qui tout en continuant, comme elle l'a fait dans ses sessions précédentes, à exposer les principes de la doctrine sociale catholique, accorde une part de plus en plus large à ses applications pratiques. Le sujet à l'étude cette année: la coopération, se prêtait d'ailleurs à cette orientation.

Les semainiers exprimèrent le voeu avant de se séparer, que des cours publics sur la coopération soient établis le plus tôt possible afin de continuer l'oeuvre de la Semaine et de permettre aux citoyens des villes et des campagnes de bénéficier plus largement de cette entr'aide sociale.

Il faut signaler la présence à cette Semaine de S. Em. le cardinal archevêque de Québec, du chargé d'affaires de la Délégation apostolique et de neuf evêques. L'Eglise ne pouvait manifester plus clairement l'intérêt qu'elle porte à cette oeuvre et la confiance dont elle l'honore.

Femme élue dans l'Inde anglaise

BOMBAY — La soeur du pandit Jawaharal Nehru, président du parti congressiste, a été nommée membre du cabinet ministériel. C'est la première fois qu'une femme a l'honneur d'être choisie dans le cabinet. La nouvelle élue, Mme Vijai Pakshm est candidate du pandit Govindballabh, premier ministre des provinces unies.

Expériences qui serviront à devenir bonne mairesse

East Ham, Angleterre — Mme Annie Taylor, 52 ans, première mairesse élue à East Ham, a déclaré que ses connaissances et expériences de ménagère lui seraient d'une grande utilité dnas ses nouvelles fonctions.

"J'ai la certitude que les excellentes leçons que m'ont apprises mes parents me serviront grandement à devenir une hôtesse digne et distinguée", a déclaré Mme Taylor.

Un mari à le droit de battre sa femme

HAMILTON, Ont. — Le magistrat H.-A. Burbidge, siégeant en Cour des relations domestiques, a réservé son jugement dans la cause d'un mari poursuivi pour avoir battu sa femme, coupable aux yeux du mari d'avoir négligé les trois enfants qu'il a d'un premier mariage.

Le magistrat a déclaré cependant que, d'après la coutume anglaise de 1870, toujours en vigueur au Canada, le mari a le droit de châtier sa femme, de la frapper et même de l'enfermer dans le but de lui faire accomplir son devoir d'épouse ou de mère.

L'Industrie minière puissant facteur du redressement économique du Canada

La statistique du commerce mondial pour les quatre premiers mois de 1937 atteste d'une façon frappante la reprise des affaires à travers le monde, de même que la disparition progressive des restrictions qui ont entravé jusqu'ici le libre cours des échanges internationaux. La statistique dressée par la Société des Nations révèle que la valeur globale des échanges de 74 nations pour les quatre premiers mois de 1937 s'est chiffrée à $9,420,000,000, dont $4,609,000,000 pour les exportations et $4,811,000,000 pour les importations. Comparativement à la même période de 1936, d'après un récent communiqué du ministère des Mines et des Ressources, le commerce extérieur accuse un gain de $887,000,000 et le commerce d'importation de $821,000,000. Fait hautement significatif aussi, le commerce mondial, au cours des quatre premiers mois de 1937, s'est élevé à plus de 92 p. c. de celui de la même période de 1929.

Le Canada, grâce à ses vastes surplus exportables de produits agricoles, miniers, forestiers et autres, a pu tirer pleinement profit de l'amélioration des affaires. Notre pays a repris la cinquième place pour le volume du commerce mondial et la quatrième pour le commerce extérieur. Nos exportations pour les cinq premiers mois de 1937 ont totalisé $416,950,000, un gain de 21% sur la période correspondante de 1936 et nos importations $305,147,000, un accroissement de 20%. Le Canada possède donc une balance favorable de $111,803,100.

En ce qui touche le commerce extérieur canadien, les exportations de produits miniers, dont la valeur n'a cessé de croître depuis plusieurs années, occupent une place très importante. Ainsi, en 1936, elles se sont chiffrées à $235,791,400, soit plus de 23% de toutes les exportations de l'année. La valeur des exportations de produits miniers pour les cinq premiers mois de 1937 est estimée à $125,362,700, une augmentation de 39% sur la période correspondante de 1936.

De même, l'industrie minière a contribué dans une très large mesure à l'économie domestique. Le chiffre de la production annuelle est passé de $191,228,225 en 1932 au chiffre-record de $361,394,062 en 1936, et les rapides progrès de cette industrie au cours de cette période critique ont eu pour effet d'assurer de l'emploi à un très grand nombre de travailleurs, tout en maintenant le crédit national à l'étranger.

En 1936, les entreprises minières ont versé en salaires à leurs 90,000 employés environ $120,000,000. Elles ont dépensé au pays pour l'achat d'outillages et de fournitures plus de $100,000,000, et elles ont versé en dividendes plus de $82,000,000. L'indice du développement minier au premier juin 1937 était de 151.0 (1926-100), contre 132.1 à la même date en 1936. L'exploitation des mines métalliques a marqué un taux d'accroissement plus considérable que celui de toute autre industrie, l'indice en étant de 308.4 au premier juin 1937, contre 252.6 au premier juin 1936.

Les chiffres de la production pour les cinq premiers mois de 1937 indiquent que l'industrie minière dépassera considérablement cette année le chiffre-record atteint en 1936. Comparativement à la même période de 1936, l'or accuse une augmentation de 14.2%, le nickel, 38.1%, le cuivre, 13.7%, le plomb, 9% et le zinc, 7%. Parmi les minéraux non-métalliques, l'amiante révèle un gain de 67%, le pétrole brut, 50% et le gypse, 93%, pendant que la houille et le gaz naturel restent à peu près stationnaires. Les exportations de nickel, de cuivre, de plomb, de zinc et d'aluminium pour les cinq mois envisagés ont totalisé $80,453,300, contre $51,825,500 au cours de la même période de 1936. Les plus forts gains enregistrés étant ceux du nickel et du cuivre.

Les prix des bas métaux se sont de nouveaux affermis après un certain fléchissement du maximum atteint vers la fin de mars. D'autre part, l'équilibre entre la consommation mondiale et la production laisse présager que les producteurs canadiens connaitront une demande croissante à des prix fermes. Cette assurance et l'augmentation de la consommation de minéraux non-métalliques dans le bâtiment, qui parait enfin lancé, sont une garantie que l'industrie minière continuera d'être un puissant apport à la prospérité nationale.

CONGRES DE LA LANGUE FRANCAISE

Voici quelques voeux du deuxième Congrès de la Langue française qui n'ont pas encore été publiés:

Considérant l'importance de plus en plus grande que prennent de nos jours les associations de tout genre;

Considérant l'encouragement que ne cesse de prodiguer le Souverain Pontife aux sociétés qui s'appliquent à défendre et soutenir la religion, l'individu, la famille et la société;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

Que se forme une association féminine canadienne d'abord, américaine ensuite, des femmes de langue française, qui leur permette de se connaître, de se développer, de s'entr'aider, d'exercer une saine influence autour d'elles et de se protéger contre toute doctrine subversive.

Considérant le rôle primordial que joue la femme dans la famille et dans la société;

Considérant que c'est surtout de l'éducation des femmes qu'il faut s'occuper, car toute mère est une école;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

A) Que l'on donne aux jeunes filles et aux femmes une éducation appropriée aux conditions modernes d'existence, sans, pour celà, rompre avec les principes religieux, familiaux, sociaux, etc., qui furent nos grandes forces de survivance;

B) Que les femmes très au fait de nos questions d'éducation, de vie familiale et sociale, siègent dans les Conseils de la santé et de l'hygiène, des sociétés et des Congrès nationaux afin d'y exercer, dans un esprit catholique moderne de bon aloi, une action sociale bienfaisante et véritablement nationale.

Considérant les dangers que court la langue française dans les milieux mixtes;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

A) Que le français soit la seule langue de conversation dans nos foyers;

B) Que les enfants de langue française fréquentent les écoles françaises ou bilingues;

C) Que le journal, le livre français et la chanson française reprennent leur place dans nos foyers;

D) Que les prêtres, les instituteurs et les institutrices s'efforcent de développer chez nos enfants le culte et la fierté de l'esprit français.

Considérant que la femme exerce une influence profonde sur la vie sociale et nationale;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

Que, dans toutes les écoles féminines, on donne une plus grande importance à l'éducation civique et qu'on permette ainsi à la femme de mieux remplir ses devoirs sociaux et nationaux et d'être en particulier un rempart solide contre le communisme.

Considérant que l'institutrice a besoin d'une grande culture générale;

Considérant qu'elle use ses forces au profit des enfants;

Considérant que son salaire est d'ordinaire très bas;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

A) Que le gouvernement de la province de Québec encourage dans la plus large mesure possible nos recrues pédagogiques et les aide à atteindre un plus haut degré de perfection;

B) Qu'il rétablisse les primes de mérite et les pensions de long service qui existaient il y a quelques années.

Considérant que la radio nous fait bien ou mal juger et exerce une bonne ou une mauvaise influence selon la valeur de ses programmes;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

Que l'on ne tolère plus à la radio les émissions de mauvais goût où des gens parlent un français trivial et vulgaire.

Considérant que notre littérature enfantine est encore très pauvre;

Le deuxième Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu:

Que l'on demande au gouvernement de cette province de faire entrer dans les catégories de travaux qu'il couronne, les contes, les historiettes, les légendes, les ouvrages de caricatures, d'historiettes illustrées.

Que toutes les femmes canadiennes-françaises et acadiennes du Canada et des Etats-Unis donnent leur adhésion à la grande société féminine de la Fédération Nationale Saint-Jean Baptiste, fondée en 1907 à Montréal, où elles pourront se connaître, travailler à leur développement, s'entr'aider et exercer une saine influence autour d'elles et aider à protéger les nôtres contre toutes les doctrines subversives.

LA VENTE DES BESTIAUX DE LA SASKATCHEWAN

Le gouvernement créera un organe coopératif pour disposer de ces animaux.

REGINA — Le ministre fédéral de l'agriculture, M. J.-G. Gardiner, a révélé que le gouvernement fédéral se propose de créer un organisme coopératif, sous la direction de son ministère, pour disposer des bestiaux que les éleveurs de la Saskatchewan ne peuvent plus nourrir. Le gouvernement paierait aux cultivateurs un prix initial pour leurs animaux et il leur verserait plus tard un supplément proportionné au prix de vente qu'il en obtiendrait. Animaux de boucherie et reproducteurs seraient réunis dans des parcs et vendus à l'encan aux acheteurs de l'est.

M. Gardiner a fait cette déclaration à l'issue d'une conférence avec de hauts fonctionnaires de la Saskatchewan et de l'Alberta.

On sait que le gouvernement fédéral consent à défrayer depuis quelque temps la moitié du coût de transport des bestiaux achetés dans les régions où sévit la sécheresse et qu'il paie même la moitié des frais de voyage des gens qui habitent à l'est du Manitoba et qui veulent se rendre dans les régions éprouvées pour acheter des bestiaux.

M. J.-G. Gardiner, a annoncé que le projet de vente coopérative des bestiaux des régions éprouvées par la sécheresse commencera à fonctionner dès cette semaine. C'est M. O. Freer, directeur-gérant de l'United Stockmen Limited, qui en aura la direction, et le gouvernement fédéral qui avancera l'argent nécessaire. La coopérative de vente établirait ses quartiers généraux au Manitoba, près de Carberry, à 95 milles à l'ouest de Winnipeg.

La vérité sur la rouille au Manitoba

On a beaucoup parlé de la rouille au Manitoba depuis quelque temps. Voici ce que dit à ce propos le dernier communiqué du ministère de l'agriculture:

Dès le début de la saison, un certain degré d'infection s'est produit sur une large superficie. Cependant, on a semé beaucoup de blé Durham cette année et le Durham n'est pas facilement endommagé par la rouille. Ensuite, beaucoup de cultivateurs ont des champs de Thatcher, blé qui a été introduit spécialement à cause de sa résistance à la rouille; de sorte que la moitié environ du blé ou davantage est relativement inattaquable. La plus grande partie du reste semble ne devoir être que peu atteinte, mais quelques champs seront fortement rouillés. Entre Manitou et Winnipeg, par exemple, il y a beaucoup de récoltes fortes en paille avec un grand nombre de champs au blé couché ou entortillé, et avez assez de rouille pour en endommager sérieusement quelques-uns. Certains champs d'orge sont aussi rouillés d'une façon décisive, bien que le sud et le centre du Manitoba aient de nombreux champs d'orge excellents.

LA CAPITALE DES ETATS-UNIS

Unique en son genre à bien des points de vue, le District de Columbia, inférieur au plus petit Etat quant à la superficie, occupe dans l'Union une place de premier rang et il est considéré comme le "moyeu" du gouvernement américain, depuis l'époque où il a été choisi comme tel par George Washington. On a dit souvent que la politique est l'industrie de la ville de Washington, qui constitue le district de Columbia. Le Capitole donne la note dominante à tous les services gouvernementaux, aux partis politiques et à tous les mouvements sociaux et politiques qui s'efforcent d'étendre leurs ramifications à la nation toute entière.

Lorsque les treize Colonies se séparèrent de l'Angleterre et proclamèrent leur indépendance, plusieurs d'entre elles exprimèrent le voeu que le Capitole de la jeune nation fût érigé sur leur territoire. Pour éviter toute jalousie, le Congrès de 1790 créa le District indépendant de Columbia, grâce à la générosité des Etats du Maryland et de Virginie, qui offrirent à cette fin le territoire nécessaire. A l'heure actuelle, le District de Columbia occupe une superficie de 70 milles carrés. Il a été le lieu de résidence du Congrès et de tous les présidents du pays, depuis l'année 1800.

La plus intéressante caractéristique physique du District de Columbia est la superbe ville de Washington, dont le plan fut établi, à la demande de George Washington, par un ingénieur français, le commandant Pierre Lenfant. Se basant principalement sur des conceptions françaises, Lenfant dressa le plan de la capitale fédérale avec ses larges avenues diagonales partant de ronds-points aux intersections principales.

C'est à un autre Français, Etienne Hallette, que fut confiée la construction du Capitole et de la Maison Blanche, qui furent terminés par un Irlandais, James Hoban. Des architectes américains et d'origines étrangères ont rivalisé d'ingéniosité et de goût pour faire de Washington une ville telle qu'elle est aujourd'hui, et pour la doter d'un Capitole unique au monde.

Pour le visiteur qui parcourt le District de Columbia, le resplendissant dôme blanc du Capitole est visible de tous les points de la ville. C'est là que se trouvent le Sénat et la Chambre des députés. Le parc le plus grand de la ville, que l'on appelle le "Mall," s'étend sur une longueur approximative d'un mille et demi, et va jusqu'au monument de Washington, célèbre dans le monde entier, et jusqu'aux rives du Potomac. Vis-à-vis le monument Washington et dans le même alignement, derrière des étangs dans lesquels il se reflète, se dresse dans toute sa majesté de marbre blanc, le Mausolée de Lincoln, bâti il a quelques années seulement. A quelque deux milles du Capitole se trouve le pont d'Arlington, d'où part la grande route qui mène à Mt-Vernon.

Dans le triangle formé par l'Avenue de la Constitution, on peut voir la plupart des bâtiments du gouvernement qui sont distribués un peu partout sur toute l'étendue du District. Le plus récent de ces bâtiments, inauguré en octobre 1935, est celui de la Cour Suprême, qui a toute la majestueuse apparence d'un temple antique. A l'ouest de la Maison Blanche, demeure personnelle du président des Etats-Unis, se trouve le bâtiment du Ministère de l'Intérieur, qui a coûté onze millions de dollars.

Un des édifices les plus grandioses, qui est visité chaque jour par un grand nombre de personnes venues de toutes les parties du monde, est la Bibliothèque du Congrès, située immédiatement à côté et à l'est du Capitole. Elle occupe une superficie de trois acres et demi. C'est une des plus grandes bibliothèques du monde. Si l'on pouvait mettre ses rayons de livres bout à bout, ils s'étendraient sur une longueur totale de 165 milles. Il y a encore et près de là, la Bibliothèque Folger Shakespeare Memorial.

Une des principales curiosités de la ville de Washington est la large Avenue Massachusetts où se trouvent les ambassades étrangères; on peut dire que c'est la rue des nations. Les représentants des puissances étrangères n'habitent pas tous dans cette Avenue, mais la majeure partie des grandes ambassades y ont leur immeuble. C'est une chose assez captivante de voir là, se côtoyant, les ambassades de différentes nations, depuis les plus petites jusqu'aux plus grands, depuis la Belgique jusqu'à la Grande Bretagne, en passant par l'Egypte, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, le Japon, etc.

De l'autre côté de la rivière Potamac que franchit le Memorial Bridge, se trouve le cimetière national Arlington, dernière demeure des héros de la patrie. Il y a là, près d'une chapelle et d'un amphithéâtre en marbre, à ciel ouvert, la tombe du soldat inconnu.

La ville de Washington compte environ 490,000 habitants. En 1930, 65.6 pour 100 de sa population était d'origine américaine et les nègres se chiffraient à 132,000, soit 25 pour 100. Les industries sont peu importantes et elles se limitent aux besoins de la consommation locale. La principale est l'imprimerie. Il existe à Washington plus de 105,000 employés du gouvernement et fonctionnaires.

Une des caractéristiques particulières du District de Columbia est son mode de gouvernement. En réalité, ce sont les aborigènes, pardon, les citoyens des Etats-Unis qui gouvernent la capitale fédérale, et les autochtones du District ne participent pas à son gouvernement. Le président, "avec l'avis et le consentement du Sénat" nomme trois commissaires, deux d'entre eux appartenant à chacun des deux grands partis politiques, le troisième étant un officier du génie de l'armée américaine. Ces commissaires sont chargés d'administrer les affaires du District et leur mandat est de trois ans.

Les habitants du District de Columbia ne jouissent pas du droit de vote. Ils ne peuvent voter, ni aux élections municipales, ni aux élections fédérales. C'est la seule région des Etats-Unis qui ne soit pas autorisée à voter aux élections municipales, pardon encore une fois, aux élections fédérales. Cependant, les personnes qui sont nommées à des positions dans l'administration gouvernementale ne perdent pas le droit de voter dans le lieu de leur résidence, dans les différents Etats de l'Union. De ce fait, les lois des Etats les autorisent à participer aux élections en qualité d'habitants de ces Etats.

LE PLUS GRAND LIVRE DU MONDE

Commencé en 1630, c'est l'histoire complète de tous les saints chrétiens.

Six hommes travaillent à Bruxelles à un livre qui sera le plus grand du monde et qui aura été écrit en cinq siècles. Il a été commencé en 1630. C'est l'histoire complète de tous les saints chrétiens.

Ce livre est écrit par les jésuites bollandistes de Belgique. Ils se lèvent à 4 h. 30 du matin et se couchent à 9 h. 30 du soir, après avoir écrit pendant toute la journée. Quand un moine meurt, il lègue son travail à un novice. Cet ouvrage, "Acta sanctorum," compte pour le moment 63 volumes de texte latin.

Les saints du mois de janvier, occupent deux volumes publiés dès le XVIIe siècle. Les moines de février ont été casés dans trois volumes. Mais depuis quelque temps, on n'arrive pas à faire tenir plus de deux saints en un seul volume.

Un volume est publié tous les huit ans.

On n'apprécie pas toujours assez dans notre pays l'honneur qui rejaillit sur la Belgique de cette oeuvre scientifique, mais on se rend peut-être moins compte des difficultés au prix desquelles elle a été maintenue en activité depuis trois siècles.

On connait l'origine des Bollandistes. Au commencement du XVIIIe siècle le P. Bollandus, des Jésuites d'Anvers, entreprit d'écrire, sous le titre: "Acta sanctorum," un récit critique de la vie des saints en suivant l'ordre du calendrier. L'oeuvre prit bientôt des proportions qu'il n'avait pas prévues. Chaque "vie de saint" est une étude fouillée des sources, des faits et du milieu et demande parfois des années de travail à l'équipe de spécialistes consacrés tout entiers à la publication des "Acta sanctorum."

Plus d'une fois, cette oeuvre épuisante parut condamnée à demeurer inachevée.

L'institution bollandienne fut notamment frappée à mort par l'abolition de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas en 1773. Le P. Ghesquière tâcha de sauver l'oeuvre en lui donnant un cadre nouveau et un but national. De 1783 à 1794, il publia six volumes des "Acta Sanctorum Belgii" mais cette activité ne put sauver les Bollandistes. On en voulait moins à leurs personnes qu'à leurs dépouilles convoitées par le fisc et par les intérêts privés et ceux-ci arrivèrent à leurs fins en 1788. Un arrêté supprima d'un trait de plume ce qui restait de l'oeuvre de Bollandus.

Des étrangers songèrent alors à s'emparer de son héritage. Il y eut notamment une tentative qui fut poussée très loin pour obtenir que l'oeuvre des jésuites belges fût transférée aux Bénédictins de Saint-Maur, mais l'opinion belge s'émut et, au lieu de partir pour la France, les survivants de l'équipe trouvèrent, avec les épaves qu'ils avaient pu sauver, un asile à l'abbaye de Tongerloo.

Mais, quelques années plus tard, l'invasion des armées françaises de la Convention les obligeait à quitter leur refuge et les réduisait à sauver les restes déjà si diminués de leur bibliothèque.

Il fallut arriver jusqu'à 1837, pour voir renaître la Société des Bollandistes. Elle dut sa résurrection à une nouvelle tentative étrangère d'accaparement.

Alors, commença le travail de la nouvelle équipe qui comprenait les PP. J.-B. Boone, Jos. Van der Moere et Prosper Coppens auxquels allait être adjoint le P. Jos. Van Hecke, (tous jésuites).

Leur tâche fut particulièrement ingrate, car il s'agissait de recréer une tradition et de refaire un outillage.

Et depuis cent ans, en dépit de vicissitudes variées, l'oeuvre des Bollandistes a été continuée, suivant les méthodes rigoureuses qui en font la valeur.

Les hommes se sont succédé. Les ateliers ne sont plus les mêmes. Depuis une trentaine d'année, les Bollandistes ont émigré du vieux collège de la rue des Ursulines vers les hauteurs du Cinquantenaire et leur bibliothèque est maintenant installée, conformément aux exigences de la technique moderne, au dernier étage du nouveau collège Saint-Michel, de la Compagnie de Jésus.

Les Jésuites comptent avoir terminé leur oeuvre vers 2140...

"Le Populaire" Bruxelles.

L'Académie française remercie Mgr Camille Roy et tous ceux qui ont collaboré au Congrès

QUEBEC — Mgr Camille Roy, P.-A., recteur de l'Université Laval et président général du 2e Congrès de la Langue française, a reçu de M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, la lettre suivante:

Académie française,
Le secrétaire perpétuel,
le 23 juillet 1937

Monseigneur,

A la séance d'hier, 22 juillet, M. Louis Bertrand a rendu compte à l'Académie de la mission dont elle l'avait chargé auprès du Congrès organisé par Votre Excellence à Québec. C'est avec une émotion profonde que nous l'avons entendu nous parler de l'accueil qui lui a été fait et des marques sans nombre qu'il a reçues de l'indéfectible attachement du Canada au vieux pays.

Il a remis officiellement à l'Académie la belle médaille qui porte une si noble devise, et qui prendra place dans nos archives pour y perpétuer le souvenir de ces journées dont nous sommes fiers et qui resteront à jamais chères aux coeurs français.

L'Académie me charge d'exprimer ses remerciements à Votre Excellence et à tous ceux qui ont collaboré avec elle à cette fête magnifique de l'amitié franco-canadienne. Je prie Votre Excellence de trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance avec celle de notre fidélité à nos communs souvenirs.

René DOUMIC.

La France abaisse ses droits sur des articles canadiens

OTTAWA — Des notes complétant les accords commerciaux franco-canadiens de 1933 et 1935 ont été échangés lundi entre l'hon. Philippe Roy, ministre du Canada à Paris, et M. Yvon Delbos, ministre des affaires étrangères.

Les articles canadiens suivants bénéficieront désormais du tarif minimum français: lait condensé sucré, carbonate de magnésie artificiel, oxide uranien, tellurium, manteaux incandescents, cervelles de veau, poêles à gaz et à alcool, becs de lampe et de gaz. De nouveaux tarifs sont appliqués aux articles suivants: fromage canadien, jus de tomate, faucheuses, appareils électriques, objets en aluminium, tissus élastiques, asbestos, cuivre et zinq.

En retour, le gouvernement canadien diminue les droits sur les automobiles françaises, les appareils à chauffage électrique et à nettoyage par le vide.

"Présidente de la République?"

Bien des gens, aux Etats-Unis, sont convaincus qu'un jour ou l'autre on verra une présidente à la Maison-Blanche. C'est tout au moins l'opinion bien arrêtée de Mrs. Roosevelt, femme du président, qui, dans une de ses causeries régulières devant le micro, a déclaré que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les destinées du peuple américain seraient confiées à une personne du "sexe faible."

La présidente a toutefois reconnu que cette "révolution" s'accomplirait par échelons, et qu'auparavant on verrait un grand nombre de sièges législatifs, des postes de gouverneurs et même des postes de juges à la Cour suprême confiés à des femmes.

Comme pour appuyer la thèse de Mrs. Roosevelt, une sous-Commission de la Chambre des représentants vient d'adopter à l'unanimité un amendement à la Constitution, accordant aux citoyennes américaines des droits égaux à ceux des citoyens.

Le féminisme est à la veille de nouvelles conquêtes.

Livres à Lire

Vient de paraître

La naissance d'une nation

Tome 1—Géographie et institution par Gérard FILTEAU

L'ouvrage de M. Filteau, que viennent de lancer les Editions de L'A. C.-F., La naissance d'une nation, (Tableau du Canada en 1755), devrait rencontrer la faveur du public parce qu'il résume merveilleusement tout ce qui s'est écrit sur les origines du Canada.

Dans le tome 1er, il est question de la géographie de la Nouvelle-France à la veille de la conquête et des institutions politiques, civiles, sociales et religieuses. L'aperçu géographique remplit toute la première partie. Il occupe le quart du volume. L'auteur montre "le sol de la patrie" parce qu'il "est un peu la figure des ancêtres." Après une vue générale, il décrit les gouvernements de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal, puis il s'attarde à nous faire voir la capitale et les dépendances du Canada. Il finit par conclure "que sur les bords du Saint-Laurent une civilisation nouvelle est née, fille de la vieille France." Le Canada, terre riche de tradition et d'esprit nouveau, devint désormais pour le Canadien, l'unique patrie. Une carte géographique du Canada en 1760 vient appuyer le texte et l'illustrer splendidement.

La deuxième partie se divise en trois chapitres qui eux-mêmes se subdivisent. Nous y voyons l'administration et ses officiers à l'oeuvre. Nous vivons avec les soldats et les fonctionnaires. Nous assistons aux séances des cours de justice. Faisant la revue des institutions civiles et sociales, nous pénétrons dans les manoires des seigneurs et les demeures des censitaires, nous constatons l'ordre social formé par le régime seigneurial. Enfin, notre attention est retenue par l'Eglise et son rôle. Nous voyons les évêques, les religieux, les curés à l'oeuvre. La vie paroissiale nous est montrée dans son rôle social. L'auteur termine par la famille et prouve la valeur morale de famille canadienne faisant bonne justice des denigreurs comme La Hontan et autres auteurs à crédibilité mince. Chaque partie est accompagnée d'un index bibliographique des sources et de notes abondantes. Ceux qui auront lu La naissance d'une nation lui sauront gré de les dispenser de lire toute cette bibliothèque. Les curieux, d'autre part, pourront recourir aux sources et satisfaire leur passion. Dorénavant, il faudra lire Filteau, La naissance d'une nation, comme base à sa science historique canadienne.

Cet ouvrage, sorti des presses de l'Imprimerie Modèle, se distingue par la correction typographique à laquelle nous sommes habitués.

La naissance d'une nation (Tome 1—Géographie et institutions), de même que le tome II (Vie culturelle et vie économique), se trouve en vente aux Editions de L'A. C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties, au prix de $1.00 pour chaque tôme.

L'aviation canadienne tient le 1er rang pour le transport de fret

OTTAWA — L'aviation canadienne tient le premier rang dans le monde pour le transport du fret. En 1936, annonce l'Office fédéral de la Statistique, les services d'aviation commerciale et provinciale ont transporté 25,387,719 livres de fret. C'est beaucoup plus que le volume de fret transporté par air dans tous les autres pays et même aux Etats-Unis, où il atteint seulement 6,058,777 livres pour 1936.

A travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Jean-Baptiste

Funérailles

Récemment eurent lieu les funérailles de Mme Louis Fillion (née Octavie Peloquin), décédée à l'âge de 69 ans. La défunte était originaire de Sorel, P.Q., et habitait le Manitoba depuis bientôt cinquante-six ans. C'était une des pionnières de la paroisse et elle s'est toujours montrée dévouée et charitable envers tous.

Le cortège funèbre partit de sa demeure où avait eu lieu la levée du corps. Marchaient en tête les Dames de Sainte-Anne précédées de leur bannière que portait M. Albert Valcourt. Tenaient les rubans Mmes A. Valcourt et L. Bruneau. Le service fut chanté par M. le Curé, assisté de MM. les abbés Joseph Robert, de Letellier et Marcel Dugal, comme diacre et sous-diacre. Assistaient au choeur MM. les abbés A Sabourin, curé de Saint-Pierre-Jolys, et Alphonse Laurin, Curé de Letellier.

La chorale de la paroisse et celle des Dames de Sainte-Anne firent les frais du chant. A l'offertoire, Mlles Berthe Champagne et Patricia Beaubien exécutèrent en duo le "De profondis." Avant l'absoute, Mme F. Fréchette chanta le "Misereremei." Les accompagnatrices étaient Mlles E. Carroll et B. Champagne. Portait la croix, M. Mathias Fillion.

Les porteurs étaient ses petits-fils: MM. A. Péloquin, Art. Péloquin, Arm. Dumontier, Adonias, Emilien et Adélard Fillion. Mmes Emile Fillion et Adélard Fillion firent la quête.

Survivent à la défunte, son époux M. Louis Fillion, ses enfants: Télesphore, Mme N. Bruneau (Candide), de la Rivière à la Paix, Alberta; Arthur, Louis-Paul, Hector, Ernest, Mme Paul Marion (Antoinette), de Sainte-Elisabeth; Mme F. Dupuis (Fabiola), Saint-Malo; Mme H. Bertrand (Amanda), Sainte-Elisabeth; Antoine et Mme Ernest Touzin (Anna), de Saint-Jean-Baptiste, Man.; ses soeurs, RR. SS. Jean-Marie, du couvent de Saint-Charles, et Saint-Paul, de Cross Lake, Mme Saint-Godard (Adèle), Mme Charbonneau Montréal, P.Q.; son frère D. Péloquin, Abbéville, Man., et plusieurs petits-enfants.

Nous réitérons à la famille éprouvée nos plus sincères sympathies.

Remerciements

La famille Louis Fillion remercie bien sincèrement tous ceux qui lui ont donné des marques de sympathie à l'occasion de son deuil récent.

* * *

M. et Mme Georges Guertin nous sont revenus vendredi dernier de leur voyage dans la province de Québec. Ils sont enchantés de leur voyage qui leur a permis de visiter leurs parents et amis de l'Est. Ils étaient également heureux d'être de retour dans leur belle paroisse de Saint-Jean-Baptiste.

Dunrea

Nous avons le plaisir d'avoir au milieu de nous M. l'abbé Antoine Deschênes, de la paroisse de Saint-Rock de Québec, frère de M. Jules Deschênes et de Mme Philippe Boulet. Nous lui souhaitons un bon repos, bien mérité, au milieu des siens.

* * *

Mme Normandin et Mlle Royal, de Winnipeg, en visite chez Mlle Virginie Boulet, sont retournés à Winnipeg samedi dernier.

* * *

Le 18 juillet, recevait le baptême Joseph-Roland Côté, né le 13 du même mois, fils de Joseph Côté et de Cyrilly Lacroix. Les parrain et marraine étaient M. et Mme Joseph Bouthilier, de Victoria Beach.

* * *

Les récoltes, assez abondantes cette année, commencent à être coupées et cette semaine la moisson sera faite presque partout autour d'ici. Quelques-uns ont déjà fait les battages de l'orge; les rendements sont assez bons.

Otterburne

Baptêmes

Le 22 juin, à l'hôpital de Saint-Boniface, a été baptisé Joseph-Alphonse-Lucien, fils de Louis Joubert et de Marguerite Sabourin. Parrain, M. Alphonse Sabourin; marraine, Blanche Sabourin, oncle et tante de l'enfant.

Le 4 juillet, a été baptisée Marie-Alice-Anita, fille de Joseph-Horace Desrosiers, marchand, et de Dorothée Gobeil. Parrain et marraine: M. et Mme Joseph Gobeil, de Saint-Boniface.

Mariage

Le 28 juillet, a été célébré le mariage de François-Xavier Proulx, cultivateur de cette paroisse, fils majeur de Thomas Proulx et de Célina Saint-Laurent d'une part, et de Marie-Thérèse Vermette, fille majeure de feu Henri Vermette et de Marguerite Gladu, aussi de cette paroisse, d'autre part. Le R. P. Lauzon, C.S.V., curé, a béni ce mariage. Témoins: M. Thomas Proulx, père du marié; M. Joseph-M. Vermette, oncle de la mariée.

Mme veuve Vermette a reçu à dîner en l'honneur du nouveau couple. Le soir, un succulent souper leur fut servi par la famille Proulx.

Nos voeux de bonheur aux nouveaux époux.

Saint-Norbert

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Mme Modeste Gaudry, née Aldéa Lamontagne, décédée à Saint-Norbert le 19 juillet. Elle a succombé à un cancer, après deux mois de maladie chrétiennement supportée.

La défunte était âgée de 41 ans. Née à Saint-Eustache, Man., elle habitait Saint-Norbert depuis deux ans. Elle laisse dans le deuil, outre son époux, neuf enfants dont le plus jeune a trois ans: Adélard, Ernest, Marcel, Réo, Marie-Ange, Alice, Flore, Lucie et Roland.

Lui survivent également: son père, Ernest Lamontagne, de Lisieux, Sask.; quatre frères, Wilfrid, Alfred, Emile et Edmond, de Lisieux; trois soeurs, Marie-Anna (Mme Fraser) et Cécile (Mme Jos. Esherwood), de la Colombie-Anglaise, et Anna (Mme Adélard Lavoie), de Flin Flon, Man.

Les funérailles ont eu lieu le jeudi 22 juillet, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le service a été chanté par M. l'abbé Vinet, de Saint-Georges. On remarquait parmi les assistants Mme Lalonde, de Saint-Victor, Sask., et Mme Gustave Lagassé, de Lebret, Sask., soeurs de M. Gaudry, ainsi que son frère, Louis Gaudry, de Berensford Lake, Man.

La famille éprouvée tient à exprimer sa sincère gratitude à toutes les personnes qui lui ont témoigné de la sympathie, en particulier à M. le curé Paillé et à Mmes Guertin, Ulysse Campeau et Edouard Charette.

Cayer

Mardi 20 juillet, s'éteignait dans sa 67e année, M. David Beaulieu, pionnier du Nord.

Né à Trois-Pistoles, P.Q., le 10 février 1871, il vint au Manitoba avec son épouse Bernadette Vermette et s'établit à Cayer, Man.

Le ciel bénit son union et lui donna cinq enfants qu'il éleva dans la crainte de Dieu et l'amour du devoir. Travailleur économe, il réussit à s'installer confortablement; sa maison devint le pied-à-terre des missionnaires, même des Religieuses pendant le cours de catéchisme. Que d'actes de charité, de respectueuse délicatesse n'auraient-ils pas à citer ici; mais Dieu les a inscrits dans le livre de vie, et si un verre d'eau donné en son nom aura sa récompense, que dire d'une vie si bien employée?

Il y a dix-huit ans, la santé de M. Beaulieu commença à décliner, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer encore à quelques petits travaux autour de la maison. Miné par une maladie qui ne pardonne pas, il dut dernièrement se résoudre à un repos absolu.

Le 19 juillet, il reçut les derniers sacrements avec une grande foi et une grande piété. Entouré de sa famille, encouragé par deux Révérends Pères et les Religieuses, il rendit sa belle âme, calme et confiant, aux premières heures du 20 juillet et alla recevoir la récompense que Dieu donne à ses bons serviteurs.

M. David Beaulieu laisse pour le pleurer sa femme, Mme D. Beaulieu, et leur cinq enfants: Laura (Mme Poulin, Big-River, Sask.; Corine (Mme J. Vinnell), Birch-Hills, Sask.; Thérèse, Charlemagne et Léodore, Cayer, Man.

Les funérailles eurent lieu jeudi matin 22 juillet, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

A la famille si douloureusement éprouvée, nous offrons notre profonde et vive sympathie.

Congrès de la Langue française

L'AGRICULTURE FORCE ECONOMIQUE ET SOCIALE DE NOTRE NATIONALITE

Discours de M. Albert Rioux, sous-ministre de l'Agriculture de la province de Québec.

De toutes les professions, l'agriculture est celle qui développe au plus haut chef les vertus individuelles, familiales et sociales.

Tels sont les trois points qu'on me confère le grand honneur d'exposer brièvement.

Lié à la classe agricole par toutes les fibres de mon coeur, je ne puis m'empêcher de joindre ma voix à celles qui ont déjà remercié les ordonnateurs de ces fêtes de mettre en haute et vive lumière le rôle des agriculteurs de notre province. Ils furent indiscutablement: les sauveurs de la langue française en ce pays. Parlerait-on encore français chez nous si ceux qu'on appelait les "habitants" sous le régime français n'étaient pas restés cramponnés au sol après la conquête?

Aucune profession, Mesdames et Messieurs, n'aguerrit, c'est-à-dire ne développe et ne trempe plus merveilleusement l'individu que la profession agricole.

Pourquoi cela? Parce que vivant en contact intime avec la nature — et la nature est en quelque sorte le reflet de Dieu — l'agriculteur livre une lutte incessante et opiniâtre à des éléments que seule sa vaillance finit par vaincre et discipliner. Eléments qui apparaissent aveugles, quelquesfois hostiles, j'en conviens. Excès ou absence d'eau, excès de froid ou excès de chaleur, grêle ou vent, bref la température, — cette légitime obsession de nos gens, — invasions d'insectes ou de mauvaises herbes, maladies du bétail, fléaux et aléas divers, on dirait quelquefois que tout se ligue contre le frêle effort de l'homme isolé. Mais c'est là un tableau poussé au noir car, au fond, la nature est maternelle et bonne à qui l'aime et la féconde de ses sueurs. Elle laisse capter ses mystérieuses énergies, dompter ses forces obscures, ravir ses trésors. On entend quelquefois l'expression SOL INGRAT. Est-il ingrat le sol qui, convenablement travaillé, rend au centuple ce qu'on lui a confié? Même s'il est épuisé par incurie ou infertile par état, il y a plusieurs moyens connus aujourd'hui pour lui restituer ses principes nourriciers et au besoin l'améliorer foncièrement. La technique moderne permet presque de commander au sol. Pour n'en citer qu'un point et tout à fait incidemment, je dirai que la fertilisation chimique des pâturages, idée nouvelle en agronomie, est en train de révolutionner de fond en comble certaines pratiques séculaires.

Mais comment s'effectue cette maîtrise du sol, je dirai cette victoire sur le sol?

Comment se livre cette lutte contre des puissances aveugles et démesurées?

Vous le devinez: à l'aide d'efforts acharnés et incessants, à l'aide d'un labeur opiniâtre et, en certaines saisons, quasi surhumain.

Si du sol nous passons au bétail, l'appel à la valeur individuelle de l'exploitant est identique. De sa naissance à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à son utilisation ultime, l'animal domestique — et il ne se domestique pas tout seul! — requiert les soins inlassables et expérimentés. Pour un peu je dirais des soins jaloux, car il est lui aussi sous la menace d'une foule d'éventualités. Un bel animal est une réussite qui ne s'improvise pas, loin de là. L'éleveur doit être patient, clairvoyant, laborieux et ponctuel. Toute cette gamme de travaux rustiques, tout cet enchainement de tâches, petites dans le détail mais grandes et nobles dans l'ensemble, tout ce cycle de labeur diligent entrainant merveilleusement l'agriculteur à la pratique de vertus individuelles que je ne vous énumérerai pas parce que vous les connaissez déjà toutes. Ces tâches qui vont de l'aube au couchant... je me trompe, Mesdames et Messieurs, ...ces tâches qui souvent précèdent l'aube et plus souvent se prolongent après le crépuscule, ces tâches, dis-je, élèvent le laboureur, nourricier de l'humanité, à la dignité de collaborateur du bon Dieu.

Et cet homme est son propre maître. Maître de s'arrêter quand il le veut, maître du temps, alors, et pourquoi n'ajouterais-je pas: maître de l'espace car il a pour lui les grands horizons et leur tonifiante atmosphère. Mais ce sont là des choses qui trop souvent ne s'apprécient que par comparaison. Tel qui se plaint d'une dure semaine aux champs gagnerait — c'est une façon de dire — à être placé à heures fixes dans les quelques pieds cubes d'une usine pas toujours embaumée, et forcé de répéter le même geste du matin au soir sous le regard pas toujours sympathique de quelque contremaitre étranger.

Gardons-nous ici encore de charger le décor. Ce serait une tâche trop facile. Mais admettons que l'extrême variété des besognes terriennes en bannit au moins la monotonie. Variété dans un décor sans cesse changeant. De cette plus grande liberté, l'agriculteur doit d'ailleurs tirer parti pour cultiver davantage son intelligence et sa volonté: je parlais tantôt de ses sueurs. La science agronomique moderne ne prétend pas supprimer les sueurs — ce serait ridicule — mais permettez-moi d'affirmer qu'elle vise constamment à faire diminuer ce que j'appellerai peut-être improprement la part sueur dans la mesure où l'on fait prédominer le travail du cerveau sur le travail du muscle. On demande de plus en plus à l'agriculteur moderne de ne pas compter rien que sur le travail physique. Qu'il se cultive lui-même sans répit. Qu'il fasse en sorte que son coeur et son esprit s'enrichissent constamment. Parce qu'il est faible devant la nature et isolé contre la concurrence, qu'il apprenne à joindre son effort à l'effort de son voisin. Que la force d'une petit groupe se coalise avec celle d'un plus grand groupe. Si les énergies sont coordonnées, si elles sont froidement disciplinées, surtout si elles sont persévérantes, elles feront choc et briseront n'importe quel obstacle.

Et ceci m'amène à mon second point.

Si l'agriculture est ethniquement apte à développer les vertus individuelles, il n'est pas surprenant qu'elle soit, entre toutes les carrières, idéalement apte à développer les vertus familiales.

De l'individu à la famille il y a d'ailleurs ici progression logique.

Si les travaux de la terre confèrent une dignité à l'individu, ces mêmes travaux à plus forte raison deviennent le moule idéal dans lequel se forme la famille.

La première cellule sociale, c'est la famille. Inutile, n'est-ce pas, de développer ici cette vérité élémentaire. Aucune stabilité, aucune pérennité sans elle. Or, Mesdames et Messieurs, la famille de l'agriculteur est reconnue depuis toujours comme la plus cohésive parce qu'elle puise sa force dans la Terre: première et unique génératrice de toute énergie. Elle n'est ni vagabonde ni anonyme parce qu'à la campagne, on prend racine, on s'identifie à un terroir, on se relie à un passé, on fait partie d'un décor moral qui ne change pas ou change si peu.

Il est facile de constater qu'entre la terre et la famille il y a un rapport harmonieux. L'une appelle l'autre. On a souvent noté qu'il est bien difficile à l'homme seul, c'est-à-dire au célibataire de faire progresser longtemps et pleinement une exploitation agricole. C'est que la diversité des tâches requiert la diversité des concours. L'épouse y joue un rôle de premier plan. Rôle visible ou caché, dans les deux cas rôle déterminant. C'est elle qui fixe le foyer rural, le relie au passé et l'oriente vers l'avenir. Sans elle, sans son concours matériel et spirituel, rien de durable, rien de réellement profitable ne s'édifie. A l'origine de toute fortune terrienne il y a une volonté et un coeur de femme. La colonisation est par état la première étape sur le chemin du progrès agricole. Or peut-on imaginer un instant ce que serait la colonisation sans le concours de la femme? Ici encore le foyer est la pierre angulaire de toute construction appelée à se maintenir. Autour du père et de la mère s'élève ce petit édifice social parfait qu'est la famille. Nulle part mieux qu'aux champs il ne lui est permis de se développer plus rationnellement, plus sainement au double point de vue moral et physique. Là se réunissent, à l'état idéal, les conditions qui favorisent le plein épanouissement de ce que je suis tenté d'appeler ici la plante humaine. La famille y croit en vigueur et en liberté. Les travaux de la terre la disciplinent et la fortifient. Il y a une tâche pour chacun mais la tâche de tous devient harmonieusement la tâche de chacun. La comparaison de la ruche vient instinctivement à l'esprit. Et maintenant comment évoquer les joies sans égales qui gravitent autour du foyer rustique? Comment oublier le flot d'images heureuses qui s'imposent à l'esprit en traitant un pareil sujet? Les joies de la famille, y a-t-il, tout compte fait, mieux que cela? Ne sont-elles pas les plus pures et les plus inoubliables? Et où les goûte-t-on pleinement sinon aux champs, sinon à la campagne? Certes on les savoure aussi à la ville, mais vous le savez, pas de la même manière, ni avec la même intensité. Ce n'est pas avec la même simplicité et précisément c'est dans cette simplicité qu'est le bonheur. A la campagne les liens qui unissent frères et soeurs, neveux et oncles, nièces et tantes, cousins et cousines ont encore une touchante signification. On se visite, on se cousine mieux qu'à la ville. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point parce que chacun est à même de compléter ma pensée, je me bornerai à dire ceci: gardons donc comme un bien précieux nos savoureuses traditions de famille: elles sont génératrices de vertus et aussi génératrices de joies.

De la famille je passe maintenant à la paroisse.

Cette dernière recrée en plus grand ce bienfait qu'est la famille. Ici encore identité et solidarité d'aspirations. La paroisse est une grande famille. Et les vertus qui s'exercent dans la première trouvent occasion de se manifester avec plus d'intensité encore dans la seconde.

La paroisse, du moins telle que la connurent nos pères, est un petit monde complet répondant à toutes les aspirations temporelles et spirituelles. Un petit monde où tout est mis en commun, joies et peines. Les individus qui composent la famille, les familles qui composent la paroisse forment si l'on peut dire une communauté que lient les mêmes intérêts et qu'un sort commun invite à la solidarité et à l'union. Bien mieux qu'ailleurs le sens social s'y développe heureusement. Tous se connaissent, et tous ont intérêt à donner le bon exemple et à s'aider. On ne saurait autant en dire de la ville où l'absence de lien entre les familles engendre l'indifférence, quelquefois l'hostilité. Séparées par les races, les religions, les traditions, les intérêts, elles ont en somme peu de biens communs et leurs points de contact sont beaucoup plus rares en tout cas et bien plus fragiles. Elles ne se connaissent pas: c'est une première raison pour s'ignorer, c'est quefois une raison pour se méconnaître. Bien des citadins se vantent de ne pas connaître le nom de leurs voisins, qui d'ailleurs changent quelquefois tous les ans. Les grandes conciergeries — en anglais "apartment houses" — qui pullulent maintenant un peu partout ne favorisent qu'apparemment la promiscuité, car l'on y vit comme à l'hôtel ou comme dans une gare. Tout y favorise l'anonymat; l'isolement du groupe communautaire. Tout y marque le désir de s'individualiser à l'extrême, j'allais presque dire, dans certains cas, de cacher sa vie. On peut très bien donner un bal à six pouces de la chambre où l'on veille un mort. Veiller un mort à la ville? Est-ce que je me trompe, mais on m'affirme que c'est une coutume qui s'en va elle aussi. On se décharge de plus en plus de ce devoir sacré en le confiant maintenant à des religieuses... Et l'on va se coucher... L'homme de la campagne, lui, du moins, a plus de décence devant la mort.

Se connaissant peu ou pas, les citadins ne sont guère en mesure de pouvoir s'aider mutuellement. A la ville le spectacle de la misère laisse indifférent. Le grand luxe croise les plus profondes misères. L'ambiance étouffe presque toute sensibilité. Rien de tel à la campagne. L'entr'aide y fut toujours à l'honneur. Qu'elle porte, selon les régions, le nom de corvée ou de bi, elle est toujours la même touchante manifestation de fraternité. Fraternité devant le malheur surtout et c'est là qu'elle donne le spectacle de la plus émouvante charité. Je ne m'arrêterai pas à en citer des exemples. Ils viennent à l'esprit et peuplent notre mémoire de souvenirs heureux. Notre race se retrouve bien là: serviable, hospitalière et bien née.

Partout l'agriculture est un rempart, une digue contre les tentatives sociales qui s'éloignent dangereusement des vieilles lois divines et humaines.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres que je n'ai pas le temps de développer ici, la pratique de la terre est éminemment moralisatrice. Elle élève constamment l'âme et dès qu'on y appelle le concours de la science elle élève également l'esprit.

C'est elle qui fait les individus racés, les familles heureuses, les peuples forts.

Education des enfants

Malgré les immenses sommes dépensées pour l'éducation des enfants et des jeunes gens, il ne semble pas que l'élite intellectuelle soit devenue plus nombreuse. La moyenne est, sans nul doute, plus instruite, plus policée. Le goût de la lecture est plus grand. On achète beaucoup plus de revues et de livres qu'autrefois. Le nombre de gens qui s'intéressent à la science, à la littérature, à l'art, a augmenté. Mais ce sont les formes les plus basses de la littérature et les contrefaçons de la science et de l'art qui, en général, attirent le public. Il ne parait pas que les excellentes conditions hygiéniques dans lesquelles on élève les enfants, et les soins dont ils sont l'objet dans les écoles, aient réussi à élever leur niveau intellectuel et moral. On peut même se demander s'il n'y a pas souvent une sorte d'antagonisme entre leur développement mental. Après tout, nous ne savons pas si l'augmentation de la stature dans une race donnée n'est pas une dégénérescence, au lieu d'un progrès, ainsi que nous le croyons aujourd'hui.

"L'homme, cet inconnu."
Dr Alexis CARREL.

Un déclaration de grève originale

NEW-YORK — Les personnes qui ont assisté, vendredi soir, à une représentation cinématographique dans un petit théâtre de Greenwich Village ont cru qu'il s'agissait d'une blague, quand soudainement l'appareil cessa de fonctionner. Mais elles en furent quittes pour leur étonnement quand elles entendirent la voix de l'opérateur leur parler ainsi:

"Mesdames et messieurs, je tiens à me servir de cet appareil pour vous déclarer que les conditions dans lesquelles je me vois forcé de travailler sont inhumaines et intolérables. Je suis en fonctions sept jours par semaine, 11 heures et demie par jour, et je n'ai jamais de vacances. Mes occupations me retiennent dans une cage où la chaleur devient intolérable et j'y dois prendre mes repas. Malgré mes protestations, la direction continue de faire la sourde oreille. Je vous demande donc de cesser d'accorder votre patronage à ce théâtre à moins qu'on ne fasse droit à mes demandes."

Après sa courte harangue, l'opérateur, qui s'était servi d'un disque pour adresser la parole aux assistants, refusa de continuer son travail, de sorte que quatre cents personnes quittèrent la salle, sans protestation aucune.

On n'est jamais trop prudent

Une jeune femme, son mari et leur bébé reviennent de la campagne. Par raison d'économie, ils raportent quelques provisions. La dame a le bébé sur les bras et le monsieur le paquet de victuailles. Tout d'un coup, comme son mari manque de faire un faux-pas, la dame lui tend le bébé et se saisit du sac.

—Tiens! prends le bébé, lui dit-elle, et donne-moi les oeufs, tu es tellement maladroit que tu les laisserais tomber.

* * *

Le raisonnement de Suzette

Suzette est très méchante.

—Sais-tu où vont les méchants enfants après leur mort? lui dit sa tante; eh bien, ils vont en enfer.

—Ah! fait Suzette, c'est vrai?

—Parfaitement vrai. Alors, que faut-il faire pour ne pas y aller?

—Il faut tâcher de se bien porter pour ne pas mourir, ma tante.

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

3 août

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.75—$7.75
Moyens	$5.00—$6.25
Ordinaires	$3.00—$4.50
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.50—$7.75
Moyens	$5.00—$6.25
Ordinaires	$3.50—$4.50
Génisses—	
De choix	$6.00—$7.00
Bonnes	$5.00—$5.75
Moyennes	$4.00—$4.75
Ordinaires	$2.75—$3.50
Veaux engraissés—	
De choix	$9.00—$10.00
Bons	$7.00—$8.50
Moyens	$5.50—$7.00
Vaches—	
Bonnes	$4.00—$4.50
Moyennes	$3.00—$3.75
Ordinaires	$2.50—$2.75
Taureaux—	
Bons	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.25—$2.75
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$4.00—$5.25
Ordinaires	$2.50—$3.50
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.00—$2.50
Vaches laitières	$20.00—$45.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$5.00—$6.00
Ordinaires et moyens	$2.50—$4.50
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$9.75
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$9.25
Très pesants	$7.50
Légers et maigres	$6.00—$9.00
Truies No 1	$6.50—$6.50
Truies No 2	$6.50—$6.50
Inférieurs	$6.00—$6.50
Verrats	$4.00—$5.00
Agneaux—	
Bons de printemps	$7.75—$8.00
Ordinaires	$4.50—$6.00
Béliers	$5.50—$6.50
Moutons—	
Bons pesants	$2.00—$2.50
Bons moyens	$2.50—$3.00
Ordinaires	$1.50—$1.50

PRODUITS

Beurre de Crèmerie frais no 1	
F.O.B. Winnipeg. Gros	.24½—.24¾
Oeufs— D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grade A, gros, la douz.	.21
Grade A, moyens, la douz.	.19
Grade B, la douz.	.15
Grades C.	.12
Farine— Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.20
Alimentation— Prix de détail	
Son. La tonne	$28.00
Moulée. La tonne	$32.00
Pommes de terre F.O.B. Winnipeg—	
C.-A. sac de 100 liv.	$2.40
Nouvelles, du Man., Sac de 90 liv.	$1.35
Gruau— (Prix de détail)	
Sac de 80 livres	$3.85

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

8 août — Les saints Cyriaque, Large et Smaragde, martyrs (303)
9 août — Saint Cassien, évêque (355).

10—août Saint Laurent, martyr (258)

Saint Sixte fit à l'université de Saragosse la connaissance de saint Laurent et se l'attacha dès lors comme un ami inséparable. Ils quittèrent ensemble l'Espagne pour Rome et lorsque Sixte monta sur la chaire de saint Pierre, il confia à son bien-aimé disciple la direction des diacres qui présidaient aux différents quartiers de la ville éternelle. Mais Sixte fut bientôt condamné par Valérien au dernier supplice et Laurent l'interroge anxieusement: "Où allez-vous, mon père, sans votre enfant, éprouvez-moi de grâce, ne me refusez pas l'honneur de mêler mon sang au vôtre? — Consolez-vous, mon fils, lui répond-il, Jésus-Christ vous appelle à de plus grands combats, vous me suivrez dans trois jours." Et comme saint Sixte marchait au martyre, Laurent s'écrie à sa vue: "Saint Père, ne m'abandonnez pas, j'ai fait tout ce que vous m'aviez prescrit, j'ai partagé vos trésors entre les malheureux." A ce mot de trésor des soldats se saisissent de Laurent et le conduisent à l'empereur qui lui ordonne de livrer aussitôt toutes ses richesses. Le diacre demande trois jours pour les assembler et se présente alors devant Valérien escorté de tous les pauvres et infirmes qu'il a pu réunir. "Voilà, lui dit-il, les seuls vrais trésors de l'Eglise." L'empereur hors de lui condamne le jeune saint aux plus cruels supplices. Après une sanglante flagellation on le déchire avec des ongles de fer, puis on l'étend sur un gril, en forme de lit, au-dessous duquel on allume un petit feu de charbon pour le consumer lentement. Le généreux martyr, assisté par un ange, resplendit de bonheur au milieu de ces tortures, il prie pour ses bourreaux et pour la conversion de Rome jusqu'à son dernier soupir. Sa prière fut exaucée, car le paganisme commença dès lors à diminuer sensiblement.

11 août—Sainte Suzanne martyre (IIIe siècle)

Suzanne était nièce du pape saint Caïus et proche parente de l'empereur Dioclétien qui la demanda en mariage pour son fils adoptif, Maximien-Galère. Mais la vierge affirme qu'elle ne consentira jamais à une alliance terrestre parce qu'elle s'est consacrée au service du Roi des rois. L'empereur donne alors plein pouvoir à Maximien pour se saisir d'elle et le prince veut pénétrer dans les appartements de Suzanne, mais à peine en eût-il franchi le seuil, qu'il aperçoit auprès d'elle un ange éclatant de lumière. Saisi d'effroi il s'en retourne sans avoir proféré une parole. Dioclétien fit alors décapiter la jeune martyre, après qu'elle eut glorieusement confessé le nom de Jésus-Christ en l'an 295. La belle église de Rome qui porte son nom est placée sous son vocable depuis le Ve siècle.

Saint Tiburce, martyr (IIIe siècle).

12 août—Sainte Claire, vierge, fondatrice des Pauvres-Dames (1193-1253)

Un jour que la bienheureuse Hortulana, noble dame de la cité d'Assie, était en oraison devant son crucifix elle entendit intérieurement ces paroles: "Vous mettrez au monde une lumière qui éclairera l'univers." Peu de temps après naissait notre sainte qui reçut au baptême le nom de Claire. La pieuse enfant trouvait ses plus chères délices dans la pratique du jeûne et de l'oraison, tandis que sa charité s'étendait à toutes les détresses. Les entretiens qu'elle eût avec saint François d'Assise la confirmèrent dans son dessein de se consacrer à Dieu et le jour des Rameaux de l'an 1212, ornée de ses plus belles parures, elle se rend auprès de saint François dans la chapelle de la Portioncule. Là se dépouillant avec bonheur de ses vains ornements elle revêt la robe de bure et se laisse couper les cheveux. Quelques semaines plus tard sa jeune soeur Agnès la rejoignait chez les bénédictines de Saint-Paul. Le courroux du père de la sainte ne connut alors plus de bornes. Agnès fut arrachée à sa retraite, accablée de coups et d'injures, puis trainée par les cheveux hors du monastère. La douce victime implore Claire au milieu de ses larmes et la prière de Claire obtient un miracle: Agnès devint tout à coup si pesante et immobile que les douze hommes qui l'entourent ne peuvent la soulever de terre. Claire arrive sur ces entrefaites et ramène Agnès dans le pieux asile où son autre soeur Béatrix et sa mère Hortulana la suivront bientôt.

Claire fonde peu après, sous la direction de saint François, l'ordre des Pauvres-Dames qui pratiquent la plus stricte pauvreté et observent une abstinence perpétuelle avec un silence continuel. L'Eucharistie fut pendant les vingt-huit années que dura sa maladie, l'unique consolation de la sainte abbesse qui ne travaillait que pour les autels et les ministres du Seigneur. Honorée de l'estime des grands qui recouraient à ses conseils, Claire du fond de sa retraite semblait porter partout la grâce et la lumière. Par deux fois elle préserva la ville d'Assise de l'invasion des armées ennemies et opéra plusieurs grands prodiges. Elle fut assistée par le pape Innocent IV à ses derniers moments et introduite en paradis par la reine des anges qui vint au-devant d'elle.

13 août — Sainte Radegonde, reine (587).

14 août—Sainte Philomène, vierge et martyre (IIIe siècle)

Dans un des palais de la Grèce vivaient au IIIe siècle un prince et une princesse qui offraient nuit et jour des sacrifices à leurs dieux païens pour en obtenir un enfant. Publius, médecin chrétien du palais, conjura un jour ses maîtres d'implorer du Dieu unique et tout puissant la faveur qu'ils demandaient en vain à leurs idoles, leur promettant de la part du ciel la réalisation de leur souhait s'ils embrassaient le christianisme. Touchés de la grâce, le prince et son épouse reçurent le baptême et la sincérité de leur foi leur mérita la grâce désirée. L'enfant fut appelée Philomène ou fille de lumière. Ayant été toute jeune présentée à Dioclétien, le charme de sa beauté séduisit l'empereur qui la désira pour épouse, mais la vierge déclare qu'elle a donné sa foi à Dieu et n'appartiendra qu'à lui seul. Ni les caresses, ni les menaces ne peuvent ébranler la résolution de la sainte enfant qui est jetée dans un sombre cachot et n'en est tirée que pour être cruellement flagellée. Guérie par un ange, elle est précipitée dans le Tibre; le même ange la ramène sur le rivage. Percée de flèches elle est rendue à la vie au milieu des acclamations du peuple, enfin décapitée. Les précieuses reliques de sainte Philomène demeuraient depuis quinze siècles ignorées du monde entier lorsque des fouilles opérées dans les catacombes de Rome en l'an 1802 amenèrent leur découverte qui fut sanctionnée par d'éclatants prodiges.

Je ne crois que ce que je vois

Quelle sottise! Alors vous ne croyez pas à l'histoire, puisque tout le passé est séparé de vous par le temps, et que vous n'avez point été témoin oculaire des événements de l'histoire! Alors vous ne croyez pas à la géographie, puisque vous n'avez pas fait le tour du monde comme le capitaine Cook! Alors vous ne croyez pas à la science, puisqu'elle repose sur des principes abstraits qu'on ne voit pas, sur des expériences et des découvertes faites avant vous!

Alors vous ne croyez pas à la patrie, puisque la patrie ce sont les gloires du passé, les héros, les saints, les génies qui ont illustré la vieille France; ce sont les gloires de l'avenir, les résurrections et les prospérités qui illustreront la France de demain! Vous n'avez rien vu de tout cela. Alors vous ne croyez pas à votre âme, puisqu'elle n'a ni couleur, ni dimension, ni visage! Alors vous n'êtes qu'un animal!

Je ne crois ce que je vois. — Bah! c'est un prétexte pour faire tout ce que vous voulez et rien que ce que vous voulez; pour vous débarrasser de l'invisible qui vous gêne: oui, Dieu, l'âme, l'autre vie sont des réalités gênantes, et, pour couper court, vous dites: Je ne crois que ce que je vois.

J'avoue que c'est commode, mais combien périlleux pour la société! Malheur à un peuple qui ne croit que ce qu'il voit! On ne voit ni la conscience, ni le devoir, ni la justice, ni les réalités qui sont au-delà de l'horizon terrestre. Et alors?... Alors, il ne reste plus qu'à chercher dans le temps présent toute la somme de bonheur que la terre peut donner. En avant donc toutes les convoitises! A l'assaut de toutes les jouissances et du bien-être immédiat!... La conclusion est fatale: essayez de vous y soustraire!

Le pavillon pontifical à l'Exposition

On sait que le Cardinal Pacelli profita de son séjour à Paris pour inaugurer le pavillon pontifical de l'Exposition. Il est intéressant de signaler que c'est la France qui, la première de toutes les nations, éleva au coeur d'une Exposition une église où des offices sont célébrés, mêlant ainsi, avec respect, le sacré au profane. C'est le Maréchal Lyautey qui, le premier, eut cette idée et la réalisa à l'Exposition Coloniale de 1931.

Le pavillon pontifical de l'Exposition actuelle est digne de l'Eglise et digne de la France. Il sera le Haut-Lieu, le paratonnerre spirituel de cette grande manifestation internationale.

LA SEMAINE SOCIALE DE SAINT-HYACINTHE

Tout le monde traite d'organisation sociale. La plupart ne savent ce qu'ils disent

A la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe, Son Eminence le cardinal Villeneuve, O.M.I., après avoir fait l'éloge du R. P. Archambault, S.J., initiateur du mouvement des Semaines sociales au Canada, a montré tout le chemin qu'il nous reste à parcourir encore dans le domaine de l'organisation sociale.

Plût au ciel que depuis trente ans ceux qui furent préposés à la gouverne de la chose publique eussent prêté une oreille plus attentive aux leçons de nos semaines sociales. Tant d'excellentes dispositions chez un bon nombre et les divers essais de plusieurs d'entre nos gouvernants pour mettre la main aux réformes nécessaires, n'eussent pas été rendus inefficaces et caducs, par des idées trop confuses, un idéal trop étroit, des efforts sans coordination, sans esprit de suite, voire même destructif les uns des autres. A quoi il faut ajouter les exigences d'une société elle-même peu éclairée, individualiste et sans esprit public, subordonnant son suffrage et sa fidélité aux gouvernements selon la facilité de ceux-ci à servir les intérêts privés et à distribuer les dragées politiques.

Néanmoins, je suis persuadé que, plus que toutes les passions électorales, toujours si vives, l'ignorance de la doctrine sociale est la cause du retard chez nous, dans un milieu d'ailleurs si peu disposé à l'établissement d'un ordre social plus chrétien, des embarras même qu'on s'est plu, pour ainsi dire, à jeter sur la voie de ses plus essentielles réalisations.

Messieurs, c'est sans amertume et sans la moindre visée personnelle que je parle de cette sorte. Mais il faut bien qu'une voix s'élève pour le dire. Et de même que rien n'arrête celle qui parle au Vatican, rien non plus ne doit ni ne peut faire taire celle des évêques en ce pays.

Les pires énormités

Je le répète donc, tout le monde traite d'organisation sociale, les ouvriers, les organisations électoraux, les candidats, les porte-voix du capitalisme et au premier rang la presse stipendiée, voire même des organes excellents en eux-mêmes qui se font les échos inconscients des pires énormités. Mais la plupart ne savent pas ce qu'ils disent.

Est-il quelqu'un, par exemple, pour soutenir qu'il faudra accorder la liberté aux malfaiteurs de voler et de tuer le monde, d'empoisonner les sources; et aux contagieux la liberté de répandre leur microbe pernicieux et de créer des épidémies? Cependant, on continue de préconiser la liberté absolue de la presse, ce qui veut dire le droit pour les journalistes d'empoisonner aussi bien que de fausser l'opinion, la liberté, sans frein non plus, de la parole, ce qui veut dire la licence d'enseigner toutes les erreurs, de colporter toutes les calomnies, le congé donné aux révolutionnaires de chanter les bienfaits de la révolution, aux apôtres du communisme de venir nous apprendre leur héroïsme en Espagne; la liberté sociale, enfin, en vertu de laquelle tout venant peut sans être molesté mettre de la dynamite sous les assises de notre édifice social et faire sauter nos institutions d'ordre et nos traditions propres.

Ce qui est le plus grave, c'est que non seulement tels principes soient ceux d'un monde étranger au catholicisme, mais que, inconsciemment, je le veux bien, par irréflexion et sous le mirage des formules à la mode, les nôtres aussi, nos catholiques eux-mêmes, ceux-là que leur rôle ou leur prestige devraient rendre circonspects, se hâtent d'emboucher la trompette et de jeter à tous les échos les assertions les plus risquées, porteuses des pires confusions.

Saturés de libéralisme économique

Il en est ainsi en particulier, pour ce qui concerne le libéralisme économique. Nous en sommes encore saturés, alors que des nations peu catholiques en ont déjà discerné les vices et les illogismes. On feint de croire et on dit à haute voix que la liberté est nécessaire au capital, à l'entreprise, à l'organisation ouvrière, comme s'il se trouvait quelqu'un à sérieusement en douter parmi vous. Mais on ne distingue point liberté et licence, exercice des droits et des activités dans l'ordre et leur exercice au détriment du bien commun de toutes les classes de la société.

Loin de moi de mépriser les biens temporels, la richesse. Elle vient du Créateur et doit aider au perfectionnement de l'humanité. Loin de moi de m'élever contre le capital, essentiel à la mise en train de l'industrie puissante à laquelle la science économique a amené le monde. Loin de moi, encore, d'oublier que les autorités soient tenues parfois à des tolérances provisoires que justifie le bien lui-même à récupérer. Mais ces tolérances ne sauraient être traduites en maxime de gouvernement. Mais la nécessité et la légitimité du capital n'excuse point l'injustice ou la cruauté, l'égoïsme du puissant et le seul jeu de la force dans les relations économiques des hommes.

Capital et travail

On ne réfléchit pas, en particulier, que pour maintenir l'équilibre économico-social, il faut que la puissance s'exerce à un degré analogue dans tous les éléments qui en constituent le système. Puisque c'est une vérité élémentaire que le capital et le travail sont à la base de toute la production des richesses, et conséquemment de l'accroissement du stock économique d'un pays mis à l'usage de ses habitants, il faut donc qu'à mesure que le capital devient un facteur colossal et irréductible entre les mains des uns il y ait pour les autres aussi un bouclier de protection efficace contre l'écrasement.

Voilà ce à quoi peu d'hommes, de ceux qui détiennent le pouvoir ou qui peuvent exercer une influence publique, réfléchissent. Ils ne saisissent pas que, si le machinisme a augmenté dans une mesure inimaginable la production du capital c'est au prix de la liberté, de la dignité, des forces et des droits des travailleurs. Et que celui-ci a lieu d'être délivré de cet avilissement. Et que le devoir des gouvernants, c'est de lui en assurer les moyens.

Rançon du machinisme

Voilà bien ce qui rend plus nécessaires que jamais les institutions propres à favoriser l'exercice de la charité et de la justice dans toutes les classes de la société. Au fond, la coopération, — de production, de vente, d'achat, de protection, de crédit, — et même de corporatisme professionnel, — avec les formes accentuées qu'ils auront à prendre dans la société nouvelle,—sont l'impérieuse rançon du machinisme mis au service du capital.

Comment les pouvoirs publics le devront-ils permettre et provoquer, avec quelle sollicitude et néanmoins quel désintéressement, avec quelle énergie et tout ensemble quelle délicatesse, on l'a souligné plusieurs fois cette semaine. En tout cas, il s'impose, le rétablissement avec les adaptations nouvelles de ces institutions sociales qui ont fait leurs preuves dans le temps passé et maints pays dans le temps présent. C'est en ces cadres tuteurs qu'on devra organiser le libre et facile exercice de la justice et de la charité entre les hommes, dans leurs efforts économico-sociaux.

Les hommes d'affaires

J'entrevois ici des hommes d'affaires et peut-être des hommes publics qui sourient, qui ne savent pas et ne veulent pas savoir ce que contiennent les Encycliques à propos d'économie sociale. C'est la théologie! s'exclament-ils. Qu'est-ce que le Pape peut bien connaitre à nos affaires?

Nos affaires, messieurs, sont des affaires humaines, et elles ressemblent fort aux affaires du reste de l'humanité. Les Souverains Pontifes sont placés à un point de vue d'observation singulier. Au reste, quand on lit **Rerum Novarum, Quadragesimo Anno, Divini Redemptoris**, on s'aperçoit que le Pape connait si bien nos affaires qu'il devient gênant d'en lire toutes les pages, et que d'aucuns se croient visés, tant on y a la peinture exacte d'un monde qui nous est pas étranger.

Alors, on s'écrie, comme le politique ennuyé d'autrefois: "A demain les choses sérieuses!" Ou bien, on se bouche les oreilles et on s'éloigne de ces discours trop durs à entendre.

Continuez!

Eh bien, continuez, Messieurs les Semainiers, continuez néanmoins. Criez, criez partout vos leçons d'ordre et d'équité. D'abord, on soutenait que vous étiez dans les nuages et les abstractions, que vos études ne visaient à rien de pratique. Maintenant, vous êtes dans le concret, et on ne vient pas beaucoup plus vous entendre. Mais vous aboutirez quand même. Peu à peu, le peuple est pénétré d'un sentiment plus social. Des groupes se forment qui exigeront des réformes urgentes. Des chefs paraissent qui seront saisis de la fulgurance de vos enseignements, de leur bon sens manifeste, de leur côté pratique. En tout cas, le jour s'annonce où vos thèses auront leur influence quotidienne dans notre vie économique.

Avec le temps, on apprendra tout de même qu'il y a fagot et fagot, syndicalisme et syndicalisme, coopérative et coopérative, fascisme et corporatisme. A mesure que les idées se feront jour, les lois et les institutions ne seront plus, **per accidens** et par souci électoral, du côté du bien; elles procéderont d'uni idéal social bien net, d'une conviction politique plus sûre d'elle-même. Vous aurez, messieurs, contribué substantiellement à ce changement.

Et cette contribution dans l'ordre économique aura simplifié beaucoup d'autres de nos problèmes publics, le problème social, le problème politique, le problème national. La coopération à tous ces égards deviendra plus facile. Vous avez eu, Messieurs les Semainiers, la particulière sagesse, de commencer par le bon bout.

LA LITURGIE

Les livres liturgiques

—Qu'appelle-t-on "Livres liturgiques"?

—On appelle ainsi les livres qui contiennent les règles des cérémonies et les formules des prières de l'Eglise.

—Quels sont les principaux?

—Il y en a six: le BREVIAIRE, le MISSEL, le RITUEL, le PONTIFICAL, le CEREMONIAL DES EVEQUES et le MARTYROLOGE.

—Qu'est-ce que le Bréviaire?

Le Bréviaire est le livre qui contient l'office divin, tel qu'il doit être récité par les prêtres, les religieux et les religieuses.

—Qu'est-ce que le Missel?

—C'est le livre qui contient les prières du saint sacrifice de la Messe, à l'usage des prêtres qui le célèbrent.

—Qu'est-ce que le Rituel?

—C'est un livre qui contient les prières et les cérémonies employées dans l'administration des sacrements ou dans quelques autres fonctions ecclésiastiques, telles que les processions et les bénédictions.

—Qu'est-ce que le Pontifical?

—C'est le livre qui contient l'ordre de toutes les fonctions ecclésiastiques propres seulement aux Evêques.

—Qu'est-ce que le cérémonial des Evêques.

—C'est un livre qui contient l'ordre des cérémonies dans les cathédrales et dans les églises collégiales, c'est-à-dire dans les églises où il a un évêque ou des chanoines.

—Qu'est-ce que le Martyrologe?

—C'est un livre où sont inscrits (selon le jour de leur fête) les noms des martyrs et autres saints et aussi l'annonce des principales fêtes de l'année.

—Quels livres liturgiques les fidèles ont-ils entre les mains, dans les offices de l'Eglise?

—Ce sont des extraits du Bréviaire, du Missel et du Rituel, qui prennent les noms d'Eucologe ou paroissien complet, petit paroissien, selon qu'ils sont plus ou moins abrégés.

—Quel usage les fidèles doivent-ils faire de ces livres?

—Ils doivent les traiter avec un grand respect et les parents chrétiens doivent inspirer ce sentiment à leurs enfants, leur représentant que ces livres contiennent les prières de l'Eglise, et leur apprenant de bonne heure à suivre l'office.

Les trois roses de Sainte-Thérèse

Sainte-Thérèse de France a envoyé trois roses au Saint-Père. Trois roses que le Cardinal Légat a cueillies lui-même dans le jardin du Carmel de Lisieux lorsqu'usant de sa prérogative, il rompit la barrière du Carmel.

Dès son retour à Rome, son premier geste fut de les porter au Saint-Père. Trois roses, rien que trois roses de France. Trois roses de ce rosier que la Petite Soeur affectionnait tout particulièrement. Le Souverain Pontife y aura, sans doute, respiré le souvenir de la petite fille sacrée qui passa si peu de jours sur la vieille terre française, mais lui apporta une nouvelle et immortelle auréole. Il y aura trouvé aussi le parfum impérissable du sol qui vit naître Saint-Louis et Jeanne d'Arc; du sol que quittèrent depuis des siècles tant et tant de missionnaires qui ont porté de par le monde la pensée et le pardon de Dieu. Trois roses de Sainte-Thérèse poussées en plein jardin de France sont allées mourir sur le bureau du vicaire du Christ apportant le souvenir des journées prestigieuses qui se déroulèrent à l'occasion de la venue à Lisieux du Cardinal Pacelli. Ce parfum pur, à la fois doux et fort, est demeuré, pour toujours, dans le coeur du Chef de l'Eglise.

Rappelez-vous qu'être un vrai chrétien, c'est ressembler à Jésus-Christ: c'est se donner, c'est se sacrifier, c'est s'immoler, c'est par tous ces moyens transmettre aux autres, sa foi, son espérance, son amour pour Dieu, toute la vie de son âme; en un mot, c'est être apôtre!

Abbé LENFANT.

La fécondité des oeuvres découle toujours du sacrifice.

Abbé RIMBAULT.

Les seules causes qui meurent sont les causes pour lesquelles on ne meurt pas.

— Louis VEUILLOT.

Premier établissement de la foi

—11—

Depuis 1616, les Récollets n'ont pas abandonné la vallée du Saint-Laurent; un missionnaire est monté jusqu'au lac Nipissing et il a vécu quelques mois avec les Sorciers, mais sans y établir une mission permanente. Personne n'a passé outre, de sorte que tout le vaste pan de la population indigène entrevue par le père Le Caron est demeuré en dehors de toute influence religieuse.

Mais en 1623, les circonstances se montrent plus favorables. En France le père Georges le Baillif travaille activement à l'établissement d'une mission huronne sédentaire. Il choisit d'abord le père Nicolas Viel qui "faisait de grandes instances depuis trois ans pour y aller". Puis, comme "on savait par expérience que ne s'agissant presque que d'humaniser les sauvages et les disposer à la lumière de l'Evangile, les Frères lais non-seulement n'y étaient pas inutiles, mais y servaient beaucoup", il envoie Gabriel Sagard, futur historien du Canada.

Des circonstances politiques favorisent aussi cette initiative: Champlain veut envoyer une ambassade aux Hurons "parce qu'on appréhendait que leur zèle pour les Français ne se ralentit et qu'ils ne fissent alliance avec nos ennemis". Alors la Compagnie se montre plus généreuse, crainte de perdre ses fourrures précieuses: des missionnaires établis là-bas assureront peut-être aux Français la continuation de ce commerce.

A Québec, le père Joseph le Caron attend depuis 1616 cette occasion de retourner en Huronie: il se joint donc à la petite troupe. Tous remontent le fleuve; ils visitent Trois-Rivières au passage; ils abordent au Cap de Victoire où se tient la traite et négocient avec les Hurons leur passage dans les canots. "Nos pères emmenaient deux **donnés** avec eux, dit Le Clerq, le reste était des sauvages de nos voisins, dressés aux armes à feu, qui étaient déjà médiocrement instruits". Pour sa part, Du Vernay commande une douzaine de Français.

Et alors commence ce **Grand voyage au pays des Hurons** que Sagard écrira sous peu avec tant de grâce, tant de digressions, une paresse si amusée et si souriante. Il n'aborde pas ce sujet le premier: en 1615 Champlain a déjà écrit de nombreuses pages sur les moeurs et coutumes de la nation huronne; Sagard devra, en conséquence, le répéter en de nombreuses parties, mais en y ajoutant à sa manière des anecdotes, des considérations morales et des enjolivements.

En arrivant là-bas, le père Le Caron est tout heureux de retrouver "son ancienne cabanne ou habitation dont les Français s'étaient servi en son absence, sur un petit coteau au bas duquel coulait un agréable ruisseau". On la répare, on met les trois chambres en état, et ensuite recommence l'existence monotone des missionnaires: sagamité pour unique aliment, visites continuelles des sauvages, études de langue, rédaction d'un dictionnaire, enseignement; et puis parfois, ils vont "en course pour rendre les différents offices de leur Ministère aux Sauvages". A l'occasion, ils administrent le baptême à des enfants ou à des adultes en danger de mort; et le dimanche, ils réunissent tous les Français pour les cérémonies et les prières ordinaires. Mis en contact avec un peuple sans moralité, ces derniers ne résistent pas aux tentations, et ils contrecarrent par leurs exemples l'enseignement des missionnaires.

Et ainsi la saison se passe dans les travaux. Au printemps, les trois religieux manquent des choses les plus indispensables. Sagard et le père Le Caron décident de retourner à Québec. Mais comme "il avait été résolu, qu'on n'abandonnerait point cette Mission, mais qu'au contraire on y ferait un établissement principal, d'où les Religieux se répandraient chez les nations voisines", le père Nicolas Viel demeure au poste. Par la Huronie, on peut atteindre, en effet, les Neutres, les Pétuneux, d'autres peuplades sédentaires ou nomades plus ou moins connues encore, mais dont les Indiens ou des voyageurs comme Brûlé parlent déjà avec assez de précision.

Deux cents sauvages distribués en soixante canots chargés de pelleteries accompagnent le petit groupe de Français qui revient vers la civilisation. Sagard prend des notes pour ses ouvrages futurs, le père Le Caron médite sur l'avenir des missions canadiennes.

Quant au père Nicolas Viel, il demeure seul dans sa mission lointaine. Lorsque les Hurons reviennent à la fin de l'été, ils ne lui amènent aucun compagnon. Quelques français le visitent de temps en temps. Il continue les travaux commencés, ses enseignements font quelque progrès dans les âmes. Et, puis, au printemps 1625, il doit revenir à son tour, dénué de tout; il s'embarque dans un canot avec un néophyte qui lui donne de belles espérances, Ahunstic.

De nouveau, la mission huronne est abandonnée. Un seul Récollet s'y rendra encore: le père de la Roche d'Aillon, en 1626. Mais il aura pour compagnons le père de Brébeuf et le père de Noue. Après une assez longue visite chez les Neutres, il reviendra à Québec deux ans plus tard, en 1628. Le père de Noue est revenu, au bout d'une année, lui, parce qu'il ne peut apprendre la langue. Quant au père de Brébeuf, il persévère durant trois années complètes: il ne reviendra à Québec qu'en 1629, au mois de juillet, trois ou quatre jours avant la prise de la ville par les Anglais.

Sans ce dernier religieux, ces inutiles commencements n'auraient produit pratiquement aucun fruit. Mais le père de Brébeuf fournit le lien entre la première période et la seconde. Durant ces trois années de séjour en Huronie, il a très bien appris la langue, malgré les paroles que la modestie lui inspire; il a acquis des notions précises et claires sur le pays et la nation qu'il faut convertir, il a jeté des semences que le temps ne détruira pas complètement. Aussi, en 1634, les Jésuites savent le rappeler au même endroit pour organiser définitivement les missions huronnes. Dans cet ouvrage long et difficile, il rencontrera de grands succès, et enfin le martyr.

Léo-Paul DESROSIERS.

WINNIPEG

Deux Canadiens français possesseurs de Stradivarius

Un Canadien français de Saint-Boniface, Henri Léger, 424, rue Aulneau, et un autre de Winnipeg, P. Gauthier, 339, avenue William, se flattent d'être les heureux possesseurs de violons fabriqués par le fameux luthier de Crémone, Antoine Stradivarius.

Tous deux portent la marque: "Antonius Stradivarius Cremonensis faciebat, anno . . ." L'instrument de M. Léger porte la date de 1721 et celui de M. Gauthier celle de 1717. Stradivarius naquit en 1644 et mourut en 1737.

MM. Léger et Gauthier sont convaincus que leurs violons sont vraiment des Stradivarius, mais les experts se permettent d'en douter. M. Gauthier a acheté le sien il y a plus de cinquante ans, d'un homme dont le grand-père l'avait eu en sa possession pendant cinquante autres années. Il le paya quelques dollars, le propriétaire se trouvant en difficultés financières. De son côté, M. Léger a acheté le sien il y a quarante ans ou plus, d'un homme qu'il n'avait jamais vu.

M. Gauthier est né à Lorette il y a 73 ans; il a été pendant plusieurs années à l'emploi de la "Canadian Publishers". M. Léger est né à St-Norbert il y a 66 ans. Ce sont deux vieux amis qui se visitent fréquemment pour jouer ensemble du violon.

PETITES NOTES

Le dentise P.-E. Laflèche passe une quinzaine avec sa famille à Delta Beach.

QUEBEC — Trois religieuses ursulines quitteront Québec le 7 septembre prochain pour aller se dévouer aux oeuvres d'évangélisation au Japon. Ces nouvelles élues iront rejoindre les missionnaires Ursulines parties du monastère de Québec il y aura bientôt un an pour aller fonder une maison à Sendaï, ville épiscopale de S. E. Mgr Marie-Joseph Lemieux, O.P.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiment doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A VENDRE—¾ de section, 1 mille du village, 16 milles de Winnipeg, 350 acres en culture, reste en pâturage, bâtisses sur la rivière, termes faciles. S'adresser à Donat Cormier, La Salle, Man. 13P

A VENDRE à très bon marché. Pour salon de coiffeur, 2 chaises, ameublement et miroirs. S'adresser à La Liberté, Boite 17 13-8

PERDU, le 25 juillet, sur le grand chemin de Winnipeg à Rathwell, une porte-manteau noir contenant du linge de femme. Avisez Clément Fouasse, Cardinal, Man.

NOUVELLES DE PARTOUT

Noyé en voulant sauver sa fille

SPERLING, Man. — Thomas Stewart, 44 ans, et sa fille âgée de 15 ans se sont noyés dans une mare sur leur ferme. La fillette, après avoir abreuvé les animaux, est tombée à l'eau en essayant d'atteindre des roseaux. Le père est venu à son secours, mais ni l'un ni l'autre ne sachant nager, ils étaient noyés lorsque le secours est venu.

Il est illégal pour un Canadien de s'enrôler en Espagne

OTTAWA — Le Canada, indécis sur la valeur de l'accord de non-intervention, a pris ses propres mesures pour sauvegarder sa neutralité. Des ordres-en-conseil défendent l'enrôlement des Canadiens en Espagne, interdisent l'importation de munitions dans ce pays et exigent un permis pour en exporter dans tout autre pays.

Lord Tweedsmuir échappe à un accident

FORT NORMAN, Territoire du Nord-Ouest — Le gouverneur général du Canada a échappé à un accident qui eût pu être très grave, en escaladant le pic de l'Ours, situé à une altitude de 1,500 pieds, au confluent des rivières de l'Ours et Mackenzie, non loin de Fort Norman. Tout près du sommet du pic, lord Tweedsmuir a senti soudain le roc se désagréger sous ses pieds. Sans perdre son sang-froid l'alpiniste s'est redressé et a sauté victorieusement les quelques pieds qui le séparaient du faite de la montagne.

Le partage des votes en Colombie-Britannique

VICTORIA — Le parti libéral, qui a remporté la victoire aux récentes élections provinciales de la Colombie-Britannique, a obtenu un total de 156,052 votes; le parti conservateur, 119,508; le parti de la C.C.F., 119,378; le parti ouvrier, 1,787; indépendant, 7,395; les candidats constructionnistes, 8,086; le crédit social, 4,800; le parti communiste, 567; le parti socialiste, 287.

Les libéraux ont 31 députés; les conservateurs, 8; la C.C.F., 7; le parti ouvrier, 1, et il y a un indépendant. Ce qui fait 48 députés.

Les nouveaux postes de Radio-Canada

MONTREAL — Les travaux de construction des deux nouveaux postes émetteurs de Radio-Canada à Verchères et à Hornby se poursuivent activement. Tout porte à croire qu'ils seront terminés avant le 1er octobre. C'est vers cette date que doit avoir lieu leur inauguration. On connaitra bientôt les caractéristiques des nouveaux dispositifs émetteurs.

Départ en septembre de dix prêtres de Pont-Viau

PONT-VIAU — La S. Congrégation de la Propagande a confié aux Missions Etrangères de la province de Québec un nouveau territoire de missions aux Philippines, dans la province de Davao (île de Mindanao). Malgré la fondation récente, 2 février 1921, l'institut dirige déjà trois missions: le vicariat apostolique de Szepingkai, la préfecture apostolique de Lintong, détachée de Szepingkai, et la nouvelle fondation aux Philippines.

Dix prêtres de la société partiront le 18 septembre de Vancouver; trois sont destinés au vicariat de Szepingkai et deux à la préfecture de Lintong. Les autres, dirigés par le R. P. Rondeau, se rendront aux Philippines; ils arriveront à Manille le 9 octobre, mais ils auront encore un long voyage à faire avant d'arriver à leur nouvelle mission.

La Chine envoie 50,000 hommes contre l'envahisseur

PEIPING—On annonce que le généralissime Tchiang Kai Tchek a ordonné d'envoyer 50,000 soldats de l'armée de la Chine du centre chasser du nord du pays les troupes japonaises.

Chinois et Japonais continuent de se battre sur un front de 90 milles qui s'étend de Tientsin jusque dans l'ouest de la région de Peiping. On croit que les troupes chinoises préparent une vigoureuse offensive contre les troupes japonaises qui sont autour de Peiping.

Le chômage diminue à Montréal

MONTREAL— De janvier à la fin de juillet, cette année, le coût des secours directs a diminué de $441,716, si on le compare à la même période en 1936. M. Beaudet a expliqué cette baisse très appréciable par les chiffres suivants: coût en 1936, $6,029,739; en 1937, $5,588,022.

Du 19 au 24 juillet, cette année, on a constaté également une baisse très substantielle, sur le même espace de temps, en 1936.

A la recherche du vaisseau de Cavelier de la Salle

CHICAGO — Retrouver le "Griffon," le premier voilier à naviguer sur les grands lacs, le bateau de Cavelier de a Salle qui sombra, dit-on, à la pointe orientale de l'île Manitoulin, dans le lac Huron, tel est le curieux et intéressant projet d'un explorateur et yachtsman de Chicago, Eugène-F. McDonald.

En 1679, Robert Cavelier de la Salle et Henri de Tonti construisirent le "Griffon," à la tête du lac Erié, au mois de mai. Le voilier terminé, les explorateurs français se seraient rendus jusqu'à Green Bay, Wisconsin, où ils chargèrent leur bateau de 12,000 peaux que la Salle envoya à des gens qui avaient financé ses expéditions. Mais le "Griffon" ne retourna jamais à son premier port.

Avec des scaphandriers, MacDonald est parti pour l'île Manitoulin où il va rencontrer Grant Turner, de Little Current, Ontario, car le gouvernement canadien a permis la tentative à condition qu'un Canadien accompagne l'Américain.

Si le "Griffon" est retrouvé, on essaiera de le reconstruire et de le montrer dans le port de Chicago, au cours du prochain Carnaval des Grands Lacs.

Les catholiques ont gain de cause

NOGALES, Mexique — Les catholiques qui s'étaient enfermés dans leur église, défiant les autorités gouvernementales de les en déloger, ont organisé des réjouissances, à la suite de la nouvelle que la fermeture de leur église avait été ajournée.

Des prières d'action de grâces ont été immédiatement ordonnées.

La cloche de l'église de Nogalès avait sonné tous les jours, appelant le peuple à l'aide des catholiques pour empêcher le gouvernement de fermer leur église suivant les ordonnances de la loi.

M. King membre de la Société Mark Twain

SAINT-LOUIS — Le premier ministre du Canada, M. W.-L. Mackenzie King, a accepté de devenir membre de la société littéraire internationale Mark Twain, en remplacement de feu sir James M. Barrie.

Récemment, M. Neville Chamberlain, premier ministre de la Grande-Bretagne, devenait membre de cette Société.

Le papillon de saint Antoine

Saint Antoine de Padoue, semblable en cela à son père spirituel, saint François d'Assise, aimait beaucoup la nature, les insectes, les oiseaux. Un jour, dans son jardin monacal, il méditait. Sa pensée errait sur les événements, la guerre, la famine. Il voulait que tous les hommes s'entendent et déplorait la dépravation de certains. Il désirait la paix. Un papillon vint à passer. Antoine joignit ses mains, pria. Et l'insecte vint tendrement se poser sur elles.

—C'est le mars changeant, dit-il.

Et il ajouta:

—Oh! gentil papillon, comme tu es le bienvenu! Voilà que des profondeurs de ma tristesse s'élève jusqu'à moi une aile d'espérance. L'homme n'est pas perdu, puisqu'une aile lui est donnée aussi!

Et cette aile, c'est son âme. Dieu nous donne à tous un moyen de la sauver, afin de gagner ainsi le paradis et les joies suprêmes de l'éternité. Mais au lieu de laisser planer son aile vers le ciel clément; l'humain, parfois, la ronge à plaisir pour assouvir ses instincts les plus terre à terre.

Bientôt douze papillons approchèrent du Saint. Ils appartenaient à la même famille, un manteau de velours brun alors les couvrait.

Antoine pensait:

—C'est encore un effet de la guerre; on démolit les trembles, les saules, aussi viennent-ils vers moi.

Il leur fit donc cadeau de tous ses arbres pour qu'ils s'y abritent et permettre aux chenilles d'en ronger les feuilles afin de se changer en papillons. Déjà de nouveaux vols de mars parvenaient jusqu'à lui. Essaims sur essaims, O miracle! O étonnante harmonie! O enchantement! Alors, se tournant vers ses compagnons, Antoine parla. Tout son être semblait imprégné par la sainteté. Il s'en dégageait un rayonnement si grand que les ailes des papillons se métamorphosèrent, s'irradièrent de mille lumières. Mais bientôt les insectes reprirent leur voyage aérien. Que voulez-vous, les papillons sont volages!... Ils ont un coeur d'artichaut. Ne trouvent-ils pas ailleurs pour la plupart naissance au fond de ces plantes?

Antoine se lamenta à nouveau. Il voulait la concorde dans les familles, la réconciliation des peuples, la tranquillité de l'âme. Et les hommes continuaient à s'importuner, à se molester sans cesse. La paix si attendue ne viendrait-elle que dans le tombeau ou dans le séjour éternel des justes auprès de Dieu?

Mais bientôt les papillons revinrent. Il y en avait des bleus, des irisés, des flambés, des violets, des jaunes, des orangés. Tous se groupèrent suivant leurs teintes et leurs tailles, composant ainsi un ensemble parfait et harmonieux. Antoine fut ravi de cette union symbolique. Il comprit la leçon que lui offraient ces frivoles et légères bestioles. Les papillons venaient, en effet, de former autour de lui un éblouissant arc-en-ciel. Semblable au météore apparaissant après l'orage, cet arc céleste apportait la lumière et la sérénité. Antoine se souvint de la parole de Dieu dans l'Ancien Testament: "Je ferai voir mon arc-en-ciel au milieu des nues, et il deviendra signe d'alliance entre moi et la terre... Alors, je me souviendrai de mon alliance entre moi et vous, et tout être vivant de toute chair, et les eaux ne deviendront plus un déluge détruisant toute chair."

La presse catholique aux Etats-Unis

Aux Etats-Unis, les catholiques viennent de faire une grande campagne en faveur de la presse catholique. La radio, la chaire, les réunions, les démonstrations, bref tous les moyens de propagande ont été employés.

La presse catholique américaine dispose de 10 quotidiens, 150 hebdomadaires, 162 périodiques mensuels et 34 qui paraissent quatre fois par an.

A une douzaine d'exceptions près, les feuilles catholiques principales ont toutes un caractère local ou provincial.

Les principaux périodiques sont bien America et Commonweal (deux hebdomadaires aux mains des Jésuites), mais le journal mensuel The Catholic World et Sign concurrencent les meilleurs journaux périodiques non catholiques.

Plusieurs feuilles hebdomadaires diocésaines et de petites publications religieuses ont un tirage intéressant.

Parmi les principaux éditeurs catholiques, on compte Benziger Brothers, P.-J. Kenedy and Sons et Wagner (tous à New-York) et aussi la Bruce Publishing Company à Milwaukee.

SALAMANQUE — Les quartiers généraux nationalistes annoncent que le général Franco a envoyé en son nom et en celui du peuple espagnol ses meilleurs voeux de fête au premier ministre Mussolini.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

La cohabitation est une source d'inconvénients

C'est un fait, les exigences de la vie actuelle nous obligent souvent à cohabiter: c'est le jeune ménage qui n'a pas le moyen de s'installer et demeure en attendant chez ses parents; c'est la famille un peu largement logée qui prend un pensionnaire pour augmenter ses ressources; c'est l'étudiante qui accepte une précieuse hospitalité en échange des services qu'elle pourra rendre à ses hôtes...

Pour beaucoup, cette nécessité est une épreuve; elle l'est d'autant plus qu'on s'était imaginé la chose très facile et que des conflits imprévus s'élèvent parfois entre les personnes qui s'arment le mieux. Mieux vaut établir d'avance, et d'un commun accord, une sorte de règlement destiné à défendre l'indépendance de chacun et l'intimité des familles et se rendre compte ensuite qu'on en peut relâcher la rigueur, plutôt que de se défendre après coup par des mesures qui ressemblent à des sanctions.

Voyons ensemble, si vous le voulez, les dispositions qui, selon les cas, semblent les plus favorables à la bonne entente.

"Chacun chez soi"

Si l'on ne peut avoir chacun sa demeure, au moins peut-on avoir un coin bien à soi et respecté des autres. Qu'il soit bien convenu, par exemple, que se retirer pour celui-ci dans telle pièce, pour ceux-là dans telle autre, signifie clairement qu'on y veut être tranquille et qu'à moins d'invitation formelle on n'y veut voir personne.

J'ai toujours chez moi une étudiante étrangère. En lui faisant visiter la maison, quand elle arrive, je la préviens que je n'entrerai jamais dans sa chambre et que je la prie de ne pas entrer sans raison sérieuse dans la pièce où nous vivons. Je n'ai jamais eu une indiscrétion à regretter.

Cela suppose un certain confort, non pas, comme c'est souvent le cas en province, dans une seule pièce de la maison, où la température plus douce, l'éclairage meilleur, la présence des livres et de la T.S.F. tend à grouper toute la maisonnée, mais chacun des "coins" où quelqu'un doit se sentir chez lui.

La part de chacun

La répartition des charges et travaux doit être, elle aussi, établie rigoureusement d'un commun accord. Payer chaque semaine une note, même insignifiante, qu'on estime n'avoir pas à payer, donne toujours l'impression d'être exploité. Faire des travaux qu'on ne pensait pas devoir faire accumule des réserves de mauvaise humeur. Evidemment, il reste toujours des détails auxquels on n'avait pas pensé, mais qu'au moins ceux auxquels on pense soit réglés sans malentendu possible, et ce par écrit.

De la bonne volonté

Quelles que soient les précautions prises, c'est encore la condition essentielle. Ne croyez pas, pourtant, qu'elle suffise. C'est elle seule cependant qui fera admettre à la jeunesse la terrible soif de compagnie qui dévore la vieille dame isolée: une visite gentiment annoncée et qu'on s'efforce de rendre intéressante permettra d'éviter sans froissement des bavardages trop fréquents. L'exactitude aux repas, le souci de refermer les portes et d'éteindre les lumières dont on ne se sert plus, le silence aux heures de repos, autant d'efforts faciles et qui rendent bien plus légère la vie en commun.

Beaucoup de franchise

Ce qui amène beaucoup de cohabitations à se terminer par une brouille cruellement ressentie de part et d'autre, c'est le manque de franchise. Une mise au point cordiale et loyale dès que surgit une difficulté empêche souvent que la situation ne s'envenime. Il faut avoir le courage de la faire dès qu'on en aperçoit la nécessité.

Action Catholique

La force conquérante des convictions

Nous n'y pensons pas. Notre grande indigence est peut-être notre manque de convictions.

Reproche injuste! répondrons-nous, dans un premier mouvement de fierté heurtée.

Injustice? Pas tant que cela.

Notre vie religieuse ne se résout-elle pas en des habitudes héritées, en des attitudes, en des gestes, en des formules plus qu'en une vie profonde, réfléchie, contrôlée, affermie chaque jour?

Nous appartenons à une oeuvre, à un mouvement. Est-ce bien de coeur et d'esprit que nous y sommes? Nous lui avons donné notre nom, nous y paraissons matériellement. Notre âme ne s'y livre pas.

Ne nous étonnons pas alors d'avoir un christianisme sans rayonnement, d'être une unité dans la foule amorphe, de compter parmi ceux-là qui font de leur catholicisme une affaire strictement personnelle.

Ne soyons pas surpris d'être à la remorque, d'être un poids lourd, ou tout au moins inutile, dans notre association; de n'être aucunement ou si peu prosélyte; de nous lasser bien vite et de juger tout effort comme une gène aride.

Il nous manque le grand ressort de la vie: la conviction.

Nous sommes de tièdes chrétiens, des apôtres de façade parce que nous n'avons pas cet état spirituel qui consiste dans l'adhésion totale de l'esprit à la vérité et dans la conformité pleine de la volonté aux devoirs qui découlent de cette vérité.

Il y a des convaincus par le monde. Vous les reconnaitrez à la flamme qui brûle leurs regards et met du feu dans leurs paroles. Vous en trouvez au service de l'érreur et des pires théories, sinon parmi les chefs, du moins parmi les disciples.

Dieu merci! il y en a beaucoup aussi parmi les serviteurs de la bonne cause. Il n'y en a pas assez. Pourquoi ne viendrais-je pas m'ajouter à cette élite?

Si je me décide, une bonne fois, à approfondir et à élargir en mon âme le règne de la vérité par l'étude, par la méditation, par la prière; à mettre ma vie pratique de chaque jour, en tout et partout, en harmonie parfaite avec mes pensées et mes sentiments, je deviendrai un militant, je serai digne de mon nom de chrétien.

Et le monde indifférent, rieur, futile, comptera avec moi. Dans les salons, dans les réunions mondaines, mon passage laissera de la lumière et un parfum de christianisme, sans que je m'en doute, parce que toute mon existence en est pénétrée.

Dans l'oeuvre où je viens dépenser mon zèle, je ne me trouverai jamais à l'étroit, parce que j'en comprends l'esprit et je lui donne mon amour. Comprendre et aimer: c'est tous le prosélytisme. Et donc j'irai de l'avant, j'aurai des initiatives de perfectionnement, je ne craindrai pas ma peine, je serai un apôtre de la cause.

Les convictions font les soldats vainqueurs. Je serai de l'armée des convaincus, à la suite du Christ-Roi.

LES TOUT PETITS

Hygiène purement physique, hygiène alimentaire, concourent à maintenir le petit enfant en bonne santé. Elles n'y parviendraient pas si vouse négligiez d'autres règles, non moins essentielles malgré l'apparence. Le "petit d'homme" ne saurait se contenter de soins matériels; il a, très tôt des besoins psychologiques profonds que l'on ne peut négliger sans risquer des catastrophes. Aussi faudra-t-il vous appliquer à créer autour de vos enfants l'atmosphère, le "climat" favorable à l'épanouissement de tout leur être.

Déjà, vous avez découvert que le petit enfant avait un immense besoin d'amour; avec un instinct étonnant il aime ceux qui l'aiment; une ambiance de tendresse le fait s'épanouir comme une plante au soleil. Combien sont coupables les mères qui marchandent à leurs petits cette chaude atmosphère, par égoïsme, par dureté, ou sous prétexte de faire oeuvre éducatrice! Sans s'en douter elles diminuent la force vive de leurs enfants en les obligeant à se replier douloureusement sur eux-mêmes, et à fermer prématurément leur coeur. Que l'amour soit donc à la base de votre système d'éducation; mais que cet amour soit éclairé! Pénétrez-vous bien de cette autre vérité, moins connue: l'enfant gâté est un enfant martyr. N'avez-vous pas remarqué que, dès le berceau, le bébé a un sens aigu de la justice? J'ai vu une petite fille de huit mois baisser le nez d'un air contrit lorsqu'on la grondait pour une désobéissance volontaire et réclamer avec force si l'on se permettait une réprimande alors qu'elle n'avait pas conscience d'avoir mal agi. Le pauvre enfant gâté vit sous le signe de l'injustice; pour lui, les corrections succèdent aux cajoleries selon un rythme qu'il ne saurait comprendre, puisque c'est le rythme de l'humeur inégale de grandes personnes déraisonnables. Insupportable, fatiguant, l'enfant gâté s'épuise nerveusement en pure perte jusqu'à ce que ses parents, excédés, sévissent intempestivement et déchainent en lui la révolte. Soumis à ce régime de douche écossaise, le malheureux n'essaie plus de comprendre; constamment en proie à une surexcitation nerveuse incroyable, il a toutes les chances de devenir un instable, un déficient de la volonté, sinon un névropathe.

Dominez-vous sans cesse, pour être inflexiblement juste, c'est-à-dire calme, maitresse de vous-même, attentive aux circonstances qui déterminent les actions de l'enfant pour pouvoir démêler sa responsabilité. Même au bébé de 18 mois, ne promettez pas si vous ne pouvez tenir votre promesse. Que la contradiction se glisse jamais entre votre attitude d'aujourd'hui et celle d'hier; que jamais non plus l'enfant ne puisse discerner une fissure dans le bloc de granit, que doivent former pour lui les volontées conjuguées de ses parents. Vous parviendrez ainsi à donner à l'enfant une base solide sur laquelle il avancera sans crainte. Obscurément se formera en lui la conscience d'un ordre supérieur, que n'influencent pas ses caprices — ordres qui ne lui paraitra même pas imposé par l'arbitrage des parents, mais plutôt respecté par eux—comme la succession des jours et des saisons.

Au début, c'est-à-dire environ jusqu'à trois ans, il vous faudra faire accepter cet ordre par l'autorité; c'est la période indispensable du dressage. Selon les enfants, un regard sévère, une intonation, une tape sur la main, l'envoi au lit ou dans la chambre, seront les indispensables moyens de repression. Puis vers trois ans, insensiblement vous changerez de méthode; la première éducation aura porté ses fruits et, au moment de l'éveil de la conscience vous pourrez faire appel à de plus nobles sentiments, à des sentiments humains.

La conformité à la volonté de Dieu

L'amour de Dieu produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de sa Providence, et cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers et dans une admirable égalité au milieu des grands mouvements et des cruelles vicissitudes de cette vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrons que ce qu'il voudra, et n'ayant d'autre volonté que la sienne, rien de ce qui parait le plus affligeant ne sera opposé à la nôtre, parce que rien n'arrive dans ce monde que ce qu'il ordonne ou qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme de s'unir à cette souveraine Providence, qui conserve, qui gouverne, qui arrange tout, de vouloir tout ce qu'elle veut, et de ne vouloir rien de plus; conséquemment d'être assuré d'avoir toujours tout ce qu'elle souhaite, de ne souffrir jamais que ce qu'elle veut souffrir, et de se rendre ainsi en quelque manière l'arbitre de son sort!

P. Ambroise LOMBEZ.

Le régime des sédentaires

Il est d'une importance primordiale si l'on veut garder un teint frais, délicatement nuancé, une peau fine et transparente, des lèvres saines.

Plus que toute autre, la sédentaire devra répudier le régime exagérément carné, et faire entrer dans son alimentation une grande quantité de légumes verts, de fruits frais. Le lait caillé sous toutes ses formes, les fromages non fermentés, les jus de pommes, de raisin ou d'oranges et de citron, les pamplemousses, sont excellents. Il faut se rappeler que tous les aliments riches en cellulose, en déchets, aident puissamment à libérer l'intestin de ses toxines.

Ce même régime a l'avantage d'affiner la silhouette, de l'empêcher de s'alourdir.

Comme boisson: de l'eau en abondance, additionnée de jus de citron, dont un grand verre pris à jeun le matin et le soir en se couchant.

Enfin on évitera tous les excitants du système nerveux: l'alcool, le thé, le café, qui, la plupart du temps, sont pris en quantité bien trop considérable.

Ainsi, mes chères lectrices, sans vous ruiner dans l'achat de produits de beauté, mais en suivant ces données essentielles, pourrez-vous, malgré la dure obligation du pain quotidien à gagner, conserver votre fraicheur et votre jeunesse.

Soins du visage en voyage

C'est une question un peu compliquée, n'est-ce pas, chères lectrices; et vous serez peut-être bien aises de savoir comment la résoudre pratiquement.

L'eau.—Lorsqu'on est accoutumée à l'eau de sa résidence habituelle et que l'on doit procéder à ses ablutions avec une eau dure, calcaire, qui ne nettoie pas ou qui irrite, il s'ensuit une gêne réelle. Si donc, en arrivant à l'hôtel ou chez des amis, vous vous apercevez (et il ne faut qu'une minute pour cela) que l'eau ne vous réussit pas, corrigez-la aussitôt par l'adjonction de bicarbonate de soude ou de borax en paillettes, ou encore de quelques gouttes d'ammoniaque, mais celui-ci est peu pratique à transporter. Le bouchon risque d'être vite détruit et le liquide pourrait se répandre dans la mallette. Mieux vaut donc s'en tenir au borax.

Nettoyage de la peau — Celle-ci, facilement souillée par la poussière du chemin de fer ou de la route, a besoin d'être purifiée à fond. Pour cela, rien ne vaut la vaseline que vous achèterez en tupe stérilisé. C'est un article de prix modique que vous trouverez dans les villages les plus reculés en admettant que vous ayez omis de vous en munir au départ. Laisser la couche de vaseline étendue sur le visage pendant un bon quart d'heure. L'enlever ensuite à l'eau tiède, sur une serviette, et terminer par un mélange d'eau fraiche et d'eau de Cologne, à peu près par parties égales, davantage d'eau de Cologne si l'épiderme la tolère bien.

Protection de la peau. — Plus que jamais, au cours de longues randonnées en auto ou par quelque autre moyen de locomotion, le revêtement cutané réclame d'être préservé. Le matin, après les ablutions, et avant de sortir, le visage sera oint d'une copieuse couche de crème de beauté, étendue sur la peau encore humide, et que l'on aura fait pénétrer à petits coups pressés. Laisser sécher, puis poudrer par-dessus.

La chevelure. — Il est presque impossible d'user de fréquents shampooings, et trop souvent il faut dire adieu à l'ondulation et à la mise en plis. La frisure d'une "permanente" bien faite peut subsister, mais le lavage des cheveux nécessite un agencement spéciale, sans compter le temps qu'il réclame et dont on ne dispose pas toujours. Je vous déconseille les shampooings secs, qui, s'ils sont possibles pour les blondes, donnent aux cheveux bruns un aspect terne et gris. Même réserve en ce qui concerne l'éther, en raison des dangers d'inflammation qu'il comporte. Rien ne vaut, à mon avis, le citron que vous pouvez emporter si facilement dans vos bagages et dont le jus, employé le soir, nettoiera admirablement votre cuir chevelu, laissera vos cheveux souples et brillants, sans défaire l'ondulation.

Avec ces quelques indications, vous serez sûres, mes chères lectrices, de ne pas vous trouver "sans vert", même dans les contrées les plus déshéritées, et vous n'aurez pas besoin de redouter un excédent de bagage, tout ce que je vous ai signalé pouvant se loger aisément dans une valise ou dans un sac.

RECETTES

Le lait nourrit tout en désaltérant; c'est une boisson et une nourriture. Pendant les journées chaudes de l'été, lorsque l'appétit fait défaut et que l'on ressent un vif désir de boire quelque chose de frais et de rafraichissant, les boissons au lait sont les plus satisfaisantes. Elles étanchent la soif, tout en fournissant le lait dont on doit absorber tous les jours une certaine quantité pour bien se porter.

Lait au sirop

2 à 3 c. à soupe de sirop
1 tasse de lait.

Mélangez le sirop avec le lait. Battez parfaitement. Servez bien refroidi. Une cuillerée à soupe de crème à la glace ajoutée au breuvage rend ce dernier plus riche.

On trouve maintenant sur le marché des sirops préparés dans le commerce dans des contenants qui conviennent pour l'emploie à la maison. Toutefois, si l'on préfère, on peut facilement préparer les sirops suivants à la maison:

Sirop au chocolat

½ tasse de sucre
½ tasse de cacao
2 tasses d'eau
Pincée de sel.

Mélangez le sucre et le cacao avec une quantité suffisante d'eau pour former une pâte claire. Ajoutez le reste et faites cuire 5 minutes. Refroidissez et conservez dans un bocal fermé.

Sirop à l'orange

1 tasse de jus d'orange
1 tasse de sucre
1 c. à soupe de jus de citron.

Faites bouillir le jus et le sucre ensemble pendant 5 minutes. Refroidissez.

Sirop aux fruits

Mélangez le jus de conserves de cerises, d'ananas, de fraises ou de framboises avec une quantité suffisante de sucre ou de miel pour faire un sirop aussi sucré que vous le désirez. Faites cuire jusqu'à ce que le mélange ait une consistance assez épaisse. Refroidissez. Si vous vous servez de petits fruits frais, écrasez-les et faites-les bouillir 5 minutes dans une quantité suffisante d'eau pour les recouvrir. Passez et ajoutez le sucre. Faites cuire jusqu'à ce que le mélange ait une consistance sirupeuse.

Sirop à la vanille

1 tasse de sucre
½ tasse d'eau
3 à 4 c. à soupe de vanille.

Faites cuire le sucre et l'eau ensemble pour faire un sirop moyennement épais. Enlevez du feu et ajoutez la vanille.

Juleps au lait

Mélangez 1 tasse de lait avec 2 ou 3 cuillerées à soupe de l'un des sirops recommandés pour les breuvages au lait. Ajoutez un oeuf au lait et battez parfaitement. Si on le désire, on peut ajouter de l'eau gazeuse au julep juste avant de servir.

Boisson à l'ananas

Prenez un ananas, épluchez-le coupez-le en tranches et écrasez-le jusqu'à ce que réduit en une pulpe. Prenez deux tasses d'eau, ajoutez trois quarts d'une livre de sucre, faites bouillir, écumez et versez chaud sur la pulpe d'ananas; ajoutez le jus d'un citron et laissez reposer pendant deux heures.

Le confort du pied en été

Savez-vous, madame, que c'est en vain que vous aurez mis sur votre visage les meilleures crèmes et les plus rares cosmétiques, si vous avez les pieds meurtris, fatigués? Jamais une femme ne peut avoir une figure sereine et souriante quand elle a mal aux pieds. Des pieds sensibles, des pieds souffrants ternissent l'éclat de vos yeux, creusent vos rides et tirent vos traits. Vous ne me croyez pas? C'est pourtant vrai.

Que faire? Entourez les pauvres prisonniers, les pauvres forçats de petits soins. Songez qu'ils n'ont pas d'air, pas de soleil, qu'ils sont le plus souvent comprimés et supportent tout le jour le poids de votre corps. Donnez-leur tout d'abord le confort d'une propreté parfaite et de beaucoup d'eau: eau chaude, le soir, après leur avoir donné un bon massage à la crème ou à l'huile.

Un onguent mentholé est excellent pour les pieds brûlants ou enflés qu'il rafraichit. Après avoir essuyé l'excès de cette crème, ou baigne le pied à l'eau chaude dans laquelle on a fait dissoudre 1 tasse de sel d'Epsom. Laissez tremper pendant 10 à 15 minutes. Ensuite faites couler l'eau froide abondamment sur vos pieds. Essuyez. Poudrez d'acide borique ou d'une poudre spéciale.

Les poudres spécialement préparées pour les pieds sensibles font en effet du bien si on s'en sert régulièrement, sur le pied et dans la chaussure. Elles empêchent l'humidité jusqu'à un certain point. Le soda à pâte (bicarbonate de soude), l'acide borique et l'alun font le même office.

Mes rideaux

Puisque je vous livre tous mes secrets, laissez-moi vous raconter comment j'ai lavé moi-même, hier, des rideaux de couleur. Je les ai d'abord passés dans de l'eau additionnée de quelques gouttes de vinaigre ou d'ammoniaque, pour fixer la couleur. Ensuite, je les ai lavés à l'eau tiède savonneuse, puis rincés à l'eau froide, plusieurs fois.

Pour les rideaux blancs à empeser, avant de les repasser, je les trempe dans de l'amidon (une poignée pour un verre d'eau) et, quand il s'agit des rideaux de tulle de ma chambre, je les mets à plat, très tendus, sur une table et ils se repassent tout seuls.

Les taches

Le jus de citron avec un peu de sel enlève toutes les taches, et, ce qui surprendra sans doute, on efface les taches d'encre avec du lait cru, de la feuille d'oseille, des tomates mûres ou bien même avec... des fraises. Puisque nous sommes aux conseils pratiques disons qu'on ne lave jamais les brosses à cheveux. On les frotte simplement avec du son et on utilise de temps en temps un peu d'ammoniaque pour redonner de la rigidité aux crins.

Conseils utiles

Contre les douleurs de dents

Introduisez dans la dent qui vous fait souffrir (si elle est creuse) une pincée d'alun en poudre. La douleur s'enlève au fur et à mesure que l'alun se dissout. Il ralentit les progrès de la carie dentaire, l'alun étant un des plus puissants antiseptiques connus.

Contre l'insomnie

Mangez beaucoup de laitues, les propriétés soporifiques de ce légume sont très connues. Ne vous servez pas d'oreillers trop hauts, la tête doit reposer de 2 à 3 pouces plus haut que le corps. Cette position est rationnelle et favorise la circulation du sang.

Boucles d'oreilles

Si vous avez l'habitude de porter des boucles d'oreilles et que vous vous plaigniez d'avoir les yeux cernés, il se peut qu'elles en soient la cause: les Espagnols aiment un cerne bleu autour de leurs yeux et le provoquent en portant de lourdes boucles d'oreilles.

Pour remplacer l'huile dans la salade

Certaines personnes ne digèrent pas l'huile dans la salade; on peut la remplacer par du bon beurre fondu simplement au bain-marie. Pour les personnes qui ne supportent pas le vinaigre, un jus de citron en tient lieu très avantageusement.

Taches de rouille

Mouillez bien l'endroit taché et saupoudrez-le d'acide oxalique (sel d'oseille) en poudre très fine, et plongez dans l'eau bouillante la partie tachée: si la tache ne disparait pas immédiatement, il faut renouveler l'expérience jusqu'à succès complet.

Patron de Broderie de La "Liberté"



Tabliers de Dames, Nos 4339—4340—4341—4342

Jolis dessins pour tous les goûts. Chacun à tracer, 25 sous; perforé, 50 sous; au fer chaud, 35 sous. Etampé sur coton jaune suivant qualité, 25 sous ou 35 sous. Sur broadcloth de couleur rose, bleue, jaune ou verte, ou bon coton blanc, 39 sous. Coton à broder garanti, 20 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12c. seulement par an. Catalogue général de broderie, 20c. Album de layette, 15c.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la Liberté, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Servez-vous de jolis patrons

Qui vous donnent un choix de styles

Voici le mois d'août! C'est le temps de penser à l'automne et à une nouvelle garde-robe. Si vous savez bien choisir, un patron fera le travail de trois. Voici un splendide dessin pour l'été ou l'automne.

TROIS MOYENS DE LE FAIRE

Trois robes charmantes: deux robes tuniques au choix avec collet différent et un style peplum — le tout avec ce patron. Que pourriez-vous demander de plus? Il se fait magnifiquement en soie imprimée ou unie, toile, laine légère, coton nouveauté ou mélanges de rayon.

Pointures: 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48 au buste.

La robe tunique, pointure 36, demande 5 verges ⅛ d'étoffe de 39 pouces de large.

La robe peplum, pointure 36, demande de 4 verges de 39 pouces.

No 5-C699— Prix franco 15c

Ces patrons ont été choisis spécialement pour la **Liberté**, par Mlle Jane Dee, "Styliste", de la **COMPAGNIE T. EATON**, de Winnipeg. On peut se les procurer en adressant ainsi: **THE T. EATON CO., MAIL ORDER DEPARTMENT, WINNIPEG. Ils sont mallés directement par la maison de publication des Patrons.**

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

Spectacles de vacances

L'éducation distinguée qui a fait de vous, chers lecteurs et lectrices, une élite parmi les enfants, vous incite, même pendant les vacances, à rapporter au bon Dieu vos actes, vos pensées, vos sentiments, vos impressions.

Parmi vos impressions, après celles que vous inspirent les prières ardentes, les communions recueillies, il n'en est guère de plus pures que celles dont les spectacles de la création vous apportent chaque jour les faciles éléments.

La limpidité des frais matins, les dernières lueurs du soleil spiritualisées par le silence de la nuit proche, font naitre les plus heureuses.

Mais il semble que les plus profondes, ou plutôt les plus élevées de ces impressions suggérées par la beauté de la nature proviennent de la contemplation de la nuit.

En ce temps de vacances qui nous permet de voir, avec des yeux recueillis, au plein air des campagnes, la glorieuse splendeur des nuits d'été, relisons ensemble une ravissante petite page de Xavier de Maistre, extraite de son charmant **Voyage autour de ma chambre**: "Le temps était serein, la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel, un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

"C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage ni même une simple promenade sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament.

"Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon coeur.

"Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon coeur qui s'émeut à leur aspect, leurs seraient-ils étrangers?...

"Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel et les referme pour toujours; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité."

Malgré la recherche des expressions et l'élégance des termes, il nous est facile de résumer le sens de cette page.

La magnificence du ciel étoilé, ce n'est point le hasard qui aurait pu la produire. Aussi est-elle un ravissement pour le coeur, une preuve sentimentale en quelque sorte de la tendresse de Dieu.

Remercions-le de nous avoir donné l'intelligence de ce spectacle et de nous montrer ainsi que nous avons une place à part dans l'immensité de sa création... la place des enfants dans le champ du père de famille, en attendant qu'ils méritent d'être admis dans sa maison.

Le chien "Misère"

La nuit était noire, triste et mouillée, quand Bill Bouvier sortit du cinéma et prit la direction des docks où son bateau attendait la marée matinale pour partir.

Les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il avançait à grands pas sur le pavé glissant, quand il surprit un bruit derrière lui. Il se retourna, et vit un pauvre roquet jaune, au poil sordide, qui grelottait sous un réverbère.

—D'où viens-tu? questionna Bouvier d'une voie bourrue.

La longue queue du chien, qui pendait lamentablement entre ses pattes, se dressa subitement et se mit à s'agiter avec vigueur.

—Eh bien? grommela Bill, comme s'il attendait une réponse.

Malgré son ton bourru, il y avait peut-être quelque émotion dans sa voix, car le chien avança d'un pas, une lueur d'espoir au fond de ses yeux marrons.

—Tu as faim, je vois ce que c'est.

Et, apercevant un petit café encore ouvert, Bouvier traversa la rue et revint avec un os de gigot.

—Tiens, mon vieux mange ça, dit-il en posant l'os par terre devant le chien.

Pendant quelques instants, il regarda la bête affamée commencer son repas, puis il reprit sa route. Il n'avait pas fait vingt mètres, qu'il surprit à nouveau le bruit des pattes sur le trottoir. Il fit volte-face:

—Ah! en voilà assez, maintenant; tu vas filer.

Mais, à la hauteur du réverbère suivant, il jeta un coup d'oeil en arrière: le chien était encore là avec son os dans la gueule!

—J'en ai assez, entends-tu? cria Bill...

Le chien lâcha son os et s'assit, comme s'il était décidé à écouter tout ce que Bill Bouvier aurait encore à lui dire.

—Et puis, après tout, si tu veux venir, viens, grommela Bill, quelque peu ému par cette attitude pacifique. Mais je te préviens, si le capitaine te jette par-dessus bord, tant pis pour toi.

Le dos courbé contre la pluie, il hâta le pas et, bientôt, franchissant les grilles du dock, il monta la passerelle qui reliait au quai la *Capricieuse*.

Dans la cambuse, il n'y avait personne, l'équipage prolongeait à terre sa dernière soirée. Le chien jaune, l'os dans la gueule, était demeuré près de la porte, hésitant.

—Allons, approche, maintenant que tu es venu jusqu'ici, dit Bouvier. Ce disant, il alla chercher une couverture qu'il étendit par terre devant le poêle. Le chien, sur un signe, alla s'y étendre et s'étira avec bonheur.

Quelques secondes plus tard, Bill ronflait. Il ne se réveilla qu'à l'aube, s'habilla en un clin d'oeil et grimpa laver le pont.

Le capitaine, un gros homme à la face rougeaude, surveillait l'opération.

—Allons, oustre! criait-il à tuetête... Ma parole...

Il s'arrêta net, car quelque chose de froid et de mouillé se frottait contre sa main. Baissant les yeux, il vit un pauvre animal qui le regardait tout penaud.

—D'où diable sort-il? hurla le capitaine. Eh! vous autres, qui a amené ici ce salle cabot?

Les marins regardèrent le toutou, la bouche ouverte et les yeux ronds.

—Flanquez-le à la flotte et qu'on ne le revoie plus! ordonna le capitaine en s'adressant à Bouvier.

—Je n'ai pas l'habitude de manier ces bêtes-là, protesta celui-ci. Et c'est un chien méchant, par-dessus le marché.

Soit que cette affirmation eût impressionné le capitaine, soit qu'il eût regretté son ordre un peu hâtif, il ne dit rien et reprit sa surveillance.

Dès que Bill jugea l'occasion propice, il lança un coup de sifflet discret, le toutou bondit vers lui:

—File dans la cambuse, vieux frère, et n'en bouge plus.... Tu l'as échappé belle!

Comme s'il avait compris, le chien jaune disparut au fond du bateau et s'y blottit jusqu'à ce que l'équipage fût descendu pour la soupe.

C'est alors que Bouvier expliqua sa présence en deux mots, et tous les hommes se mirent d'accord pour le garder. "Misère" (c'est ainsi qu'un marin le baptisa) devint un membre de l'équipage.

. . . .

La **Capricieuse** tenait la mer depuis quinze jours, quand le temps changea brusquement. Pendant toute la nuit, le vent souffla avec rage, les vagues géantes se ruèrent contre les flancs du navire. Au matin, les rivets cédèrent et l'eau commença de s'infiltrer dans la cale arrière. On mit les pompes en marche, mais, bien que le niveau de l'eau ne montât pas, le cargo commença à donner de la bande.

Malgré les efforts désespérés de l'équipage, il fallut renoncer à redresser le navire et le capitaine donna l'ordre de mettre les embarcations à la mer.

La première chaloupe, mal équilibrée, fut emportée par une lame de fond et coula à pic; la seconde et la troisième s'éloignèrent saines et sauves. Il était temps...

—Le navire sombre! hurla un des hommes.

En effet, la **Capricieuse** se cabrait et se retournait la quille en l'air...

C'est à cet instant que Bill Bouvier se rapela Misère. Pendant qu'il luttait de toutes ses forces pour sauver **Capricieuse**, il avait oublié son chien.

—Il a coulé avec le reste, et c'est tant mieux, remarqua le capitaine. Un pauvre vieux cabot, c'est tout ce qu'il était....

Mais, tout à coup, un des marins qui tenaient les rames heurta quelque chose de mou. Il y eut un petit cri aigu, et la tête de Misère apparut au-dessus des genoux.

Au cours de la nuit suivante, le vent tomba peu à peu. Le coeur des hommes se gonfla d'espoir et, à l'aube, ils se mirent à scruter l'océan, la main rabattue sur les yeux!... Hélas, deux heures à peine s'étaient écoulées quand une vapeur s'éleva de la mer. D'abord légère, la brume se resserra, et bientôt le brouillard se fit si dense que les deux barques, qui pourtant se tenaient côte à côte, ne se voyaient plus...

Les chances de sauvetage devenaient bien problématiques, et les heures s'écoulaient pour les naufragés dans un morne désespoir.

Un peu avant minuit, les marins furent réveillés en sursaut par les aboiements répétés de "Misère". C'était plus que leurs pauvres nerfs malades ne pouvaient supporter, et des jurons s'échappèrent de toutes les poitrines, accompagnés de menaces féroces.

—Allons, tuez ce damné cabot et qu'on n'en parle plus! commanda le capitaine.

—Maintenant, tu es perdu! souffla Bouvier à l'oreille de Misère en essayant de le faire taire.

Il y réussit pendant quelques secondes et, pendant ces secondes qui lui parurent des siècles, il entendit un bruit lointain qui fit bondir son coeur.

—Ecoutez, hurla-t-il.

Les autres se redressèrent, retenant leur souffle, et voilà qu'un faible bruit de machine, étouffé par le brouillard, se rapprocha peu à peu.

—Crions tous en choeur, commanda le capitaine.

Mais leur gorge était desséchée par la soif; il n'en sortait qu'un son aigrelet et pathétique.

—Aboie, espèce de petit cochon! Mais aboie donc! suppliait Bill.

Dressé sur ses pattes, les muscles tendus, la tête haute, Misère lança le cri d'alarme à travers le brouillard et, bientôt, une lumière fouilla la nuit, les éclairant en plein visage...

—Ohé! les gars! nous voilà! lança une voix toute proche.

Misère avait sauvé ses camarades.

D'après Alice Villeneuve
—(Paris-Soir).

Records de longévité

Du temps de la Rome antique, l'âge moyen de l'homme n'était que de 35 ans. A l'heure actuelle, grâce aux progrès de l'hygiène et de la médecine, on l'a porté à 60 ans. L'âge maximum de l'homme ne dépasse guère 100 et les prétendus vieillards de 160 ans ne sont que des imposteurs.

La durée de la vie assignée à l'homme est bien brève. Certes, le lot des animaux domestiques est encore pire (sinon meilleur, puisqu'ils mènent une vie très dure): le cheval ne dépasse pas 45 ans; le boeuf 25 ans, le chien 20 ans et le mouton 15 ans. Par contre, la plupart des bêtes qu'on dit sauvages vivent plus longtemps: l'éléphant 200, la tortue géante 300 ans, de même que le crocodile. Le perroquet atteint facilement 100 ans, et un aigle même davantage.

Mais tout cela n'est rien à côté de la longévité des arbres: 130 ans pour la vigne, 400 ans pour le pin et le sapin, 700 ans pour le peuplier, 1,000 ans pour le chêne et le tilleul, 2,000 ans pour le marronnier, 3,000 ans pour l'if et 5,000 ans pour le cyprès.

Un travailleur

Le colonel passe dans la cour du quartier, il appelle un homme:

—Hé! soldat! Savez-vous où se trouve Onésime Casimir?

—Oui, mon colonel, répond le soldat, je le sais. Il est endormi là, à l'ombre, dans le magasin, en train de chercher du travail.

Joyeuse Fête

5 août
Luc Bisson, Dunrea.
Albert Dodds, Saint-Lupicin.

10 août
Laurent Toutant, Mariapolis.
Léo Breton, Letellier.

11 août
Rolande Boulet, Dunrea.
Armand Landreville, St-Lupicin.

Le choix d'un joli prénom

Un chapeau, ça dure six mois... Une bonne paire de souliers, ça dure un an... Un costume neuf, ça dure dix semaines... Un vieux costume, ça dure quatre ans...

Mais un prénom, ça dure toute la vie...

Et c'est pour cela, n'est-ce pas? qu'il est très important de choisir un bon prénom, bien solide, bien sérieux, de bonne fabrication — un prénom qui ne soit ni trop fantaisiste, ni trop ancien, ni trop à la mode — un bon prénom, quoi!...

Aussi, quand la petite soeur de Rose-marie vint au monde, toute la famille se concerta gravement autour du petit berceau blanc:

—Comment va-t-on l'appeler?...

Grand-mère aurait bien voulu que l'on choisit Agathe, en souvenir de sa tante Agathe, qui était morte en 1829, et qui était, sans discussion, vu l'époque reculée, la meilleure personne du monde.

Grand-père proposait Léontine, sans donner d'explications — uniquement sans doute, parce que c'est le féminin de Léontin.

Tante Berthe proposait Berthe. Et tante Joséphine, Joséphine.

Mais on écarta à l'unanimité toutes ces propositions, et une sérieuse bataille s'engagea autour des prénoms de Danielle, de Sylvie, de Gisèle, de Gilberte et d'Innocente.

A la réflexion, on raya d'abord Danielle, parce que la modiste s'appelait comme ça. Gilberte parut banal. Gisèle c'était le nom d'une cousine avec qui on était fâché. Innocente risquait de faire sourire et de devenir gênant dans certains cas. Et on s'aperçut qu'il y avait déjà onze Sylvie dans la famille.

Clotilde remporta tous les suffrages pendant cinq minutes. Mais comme les parents de la petite fille s'appelaient M. et Mme Cliqueclin, on pensa que Clotilde Cliqueclin, ça faisait beaucoup de clic clic...

Monique Cliqueclin n'allait pas non plus.

Et Claude Cliqueclin, c'est presque impossible à dire, sauf pour un serrurier.

Pendant quelques heures, on crut que le pauvre petit bout rose qui reposait dans le berceau blanc n'aurait pas de nom...

Et tout à coup, Rose-Marie eut une idée de génie:

—Si on l'appelait Félicité!

Félicité!... Chacun ne tarda guère à approuver le projet.

Félicité, c'était original sans être ridicule... Félicité Cliqueclin sonnait bien... Grand-père se rappela avec émotion que c'était presque le prénom du cousin Félicien, qui avait été mangé par un lion en Afrique... Félicité est simple, gracieux, aimable — et ça dit bien ce que ça veut dire.

On opta donc pour Félicité — et quelques jours plus tard, Félicité fut baptisée.

Et depuis ce jour-là, on ne l'appelle plus que Poupoute.

JABOUNE.
—(Benjamin).

Les couleuvres qui piquent!

"Prends garde, mon petit garçon, ne touche pas à cette couleuvre: elle va te piquer avec sa lancette!"

D'abord, une couleuvre ne pique point, n'ayant ni dard, ni lancette, ni rien qui puisse piquer, si ce n'est pourtant deux rangées de fines aiguilles, avec lesquelles elle mord pour se défendre. Qu'elle morde le doigt d'un enfant qui l'agace, aussitôt le sang jaillit de la blessure et s'échappe goutte à goutte. Ce que le vulgaire prend pour une lancette, n'est pas autre chose que la langue déliée et fourchue de l'ophidien, qu'il exhibe constamment hors de sa bouche. C'est comme un organe auxiliaire qui lui permet de faire pénétrer dans son organisme une plus grande quantité d'oxygène. Ne serait-ce pas également un organe tactile fort sensible qui l'avertirait du moindre danger pour sa tête, qu'à tout prix l'animal doit protéger? Dans l'hypothèse, la langue des ophidiens jouerait le même rôle que les antennes chez les insectes, les barbes chez les chats, et les barbillons chez les barbottes.

Jos. OUELLET, C.S.V.
—(Le Devoir).

Allumettes

Il est évident que l'on n'avait pas attendu le Jurassien Claude Sauria, inventeur, en 1812, des allumettes phosphoriques, pour se procurer du feu.

Sans ajouter foi à la fable antique qui attribue à Prométhée, dieu du feu, la capture du feu céleste, on peut admettre que, dès la plus haute antiquité, les hommes se préoccupèrent de trouver le moyen d'obtenir rapidement une flamme.

Le briquet, vénérable ancêtre des allumettes fut, jusqu'au Moyen Age, cet unique moyen.

Nul n'ignore le principe essentiel de ce petit instrument. Deux pierres frottées l'une contre l'autre produisent des étincelles qu'il ne reste plus qu'à recueillir. L'amadou, connu très anciennement, servit à cet usage.

Avec un peu d'ingéniosité, on réunit les trois pièces. Le briquet était créé.

Les Romains perfectionnèrent ce système primitif. Ils fabriquèrent d'élégants briquets.

Toutefois, avant l'ère chrétienne, l'on avait moins besoin de feu qu'aujourd'hui. Chaque famille était tenue, en effet, de conserver dans sa maison un foyer allumé. Si, par malheur, on le laissait éteindre (jour néfaste, s'il en fût — ou simplement jour de grand vent...) il n'y avait plus qu'à courir au temple voisin quérir un peu de ce feu sacré sur lequel les Vestales, fidèles gardiennes, veillaient jalousement.

✦ ✦ ✦

Au Moyen Age, la découverte de la propriété inflammable du soufre permit la fabrication des premières allumettes **soufrées**. Le progrès, sans être considérable, fut pourtant réel. Il diminua l'emploi fastidieux (et irritant) du briquet, qui refuse de s'enflammer. Il permit de ne conserver qu'un seul foyer; ce qui — surtout à la campagne — n'est pas chose difficile: quelques tisons qui couvent sous la cendre et, grâce aux "buchettes ensoufrées," on pouvait porter la lumière et la chaleur dans toute la maison.

La fabrication de ces allumettes était réservée aux femmes. C'était, évidemment, une besogne assez simple. Tout au plus, le contact avec le soufre risquait-il de faire éternuer les malheureuses chargées de ce travail.

✦ ✦ ✦

L'usage du tabac, au XVIIIe siècle, amena les fumeurs à rechercher un moyen plus pratique d'obtenir du feu. On inventa les briquets phosphoriques, petits flacons remplis de phosphore fondu. Il suffisait d'y plonger les allumettes soufrées pour avoir une flamme. Ce système eut un grand succès.

Les briquets connurent aussi la vogue. Comme aujourd'hui, il y en eut de toutes formes et de toutes dimensions. Leur mécanisme resta toujours assez compliqué.

Jusqu'à la découverte de l'allumette chimique—dont l'exploitation industrielle ne date que de 1832—se procurer du feu resta chose compliquée. Malheur au pauvre hère qui laissait éteindre sa flamme, il n'avait plus, comme le héros de la chanson, qu'à recourir au voisin:

Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu;
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

Jacques LANNION.

Histoire anglaise

Une soirée très brillante. Soudain, une dame pousse un cri. La maitresse de maison accourt:

—Qu'y a-t-il, chère amie?

—J'ai perdu mon bracelet.

Tout le monde se met à chercher, mais les efforts restent vains. La pauvre dame éplorée se met à gémir:

—On me l'a volé, alors. C'est horrible!

La maîtresse de maison eut soudain une idée: elle mit sur une table un plateau d'argent et dit à ses invités:

—Je vais faire éteindre la lumière pendant cinq minutes. La personne qui aura... disons emprunté, le bracelet, n'aura qu'à le déposer dans le noir. Personne ne le verra, et ainsi ce lamentable incident se terminera sans ennuis.

On éteignit cinq minutes.

Quand on ralluma, le plateau avait disparu...

Jeux innocents

Avez-vous de la mémoire?

Les joueurs forment cercle et le maitre de jeu dit à toutes les personnes de la société:

—Messieurs et mesdames, il est temps de ne plus cacher votre tristesse.

Chacun soupire donc, à plusieurs reprises et en divers tons, puis le maitre du jeu demande à chacun pourquoi il soupire:

—Moi, parce que j'ai déchiré ma robe,... dit Lucienne.

—Moi, parce que j'ai cassé ma montre,... dit Jean.

—Moi, parce que j'ai mal aux dents, dit Marcel, etc., etc.

Chacun ayant ainsi déclaré le sujet de ses soupirs, l'un des joueurs recommence à soupirer et dit pourquoi il soupire, mais en ajoutant, cette fois-ci, la cause des soupirs des autres...

—Je soupire, dit-il, parce que mon poisson rouge est mort, parce que Marcel a mal au dents, parce que Jean a cassé sa montre et parce que Lucienne a déchiré sa robe, etc.

Le joueur suivant doit ajouter une cause nouvelle à son soupir et reprendre celles de tous les autres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des joueurs se trompe ou jusqu'à ce que tous les joueurs aient mal à la tête...

Elle était sincère

Elle—J'admets que je ne suis pas parfaite. Je sais que j'ai mes défauts.

Lui—C'est juste.

Elle—Hein? J'ai des défauts? Je voudrais bien les connaitre. Nommez-m'en un seulement.

Le chevreuil merveilleux

(Suite et fin)

Le prince exécuta à la lettre les ordres de Victoire. Il remplit d'eau les deux arrosoirs qu'il rapporta à l'écurie.

Victoire prescrivit:

—Prenez l'un des arrosoirs. Aspergez d'eau le bois des deux bûchers et dépêchez au roi un messager, le priant de vous accorder dix minutes de grâce.

Ainsi fit le condamné.

—Versez maintenant sur votre corps le contenu du second arrosoir, prescrivit en outre Victoire, surtout prenez bien soin de ne pas laisser sur toute votre personne grand comme l'ongle de sec.

Le prince était maintenant prêt au sacrifice. Le roi mit le feu aux bûchers. Toute la cour assistait à l'exécution.

Entre les deux bûchers incendiés, s'élança le prince de toute la vitesse de ses jambes. A sa grande surprise, les flammes qu'activait sa course, léchèrent sa peau sans la brûler. Au lieu de rouir, sa chevelure devint d'or brillant.

Le vieux roi poussait des cris d'admiration.

—Quelle métamorphose! Comme il est beau! On dirait Apollon radieux.

L'artificieuse princesse se pencha vers le roi:

—Sire, si vous traversez les flammes à son exemple, vous deviendrez jeune et beau comme lui.

Ivre d'exaltation, le roi y courut; mais la force du charme était dans l'eau du rocher. Il s'y consuma. En un clin d'oeil, il ne fut plus qu'un cadavre calciné.

Libre enfin de disposer de son coeur et de sa vie, la princesse se donna en mariage au vainqueur du Chevreuil Merveilleux. Le prince étranger ramena avec lui en Orient la dame de ses pensées, celle pour qui il avait allègrement couru de si nombreux périls.

Le Grand Vizir, cupide et ambitieux, épousa la fille du roi, dont il convoitait l'or et la couronne, tandis que Victoire, la jument enchantée, suivit le prince, son maître, au pays du Levant.

Victoire y coula de longs jours et connut comme son maitre, en compagnie de l'heureuse princesse, les douceurs d'une constance et d'une félicité sans mélange.

Marie-Rose TURCOT.
—(Au Pays des Géants et des Fées).

Pierre Radisson

(Donatien Frémont)

Editeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières.
Illustrateur: Fleurimont Constantineau, Montréal.
Commentateur: Léovide Francoeur, M.D., St-Tite, (Laviolette)



Au printemps de 1661 un nouveau voyage s'organisa sous la direction de M. La Vallière et deux Jésuites. Radisson fut invité. Il refusa net. Lui qui venait pour ainsi dire sauver le pays de la banquerout, lui offrir un emploi subalterne!.... Ah! Non.... "Je ne veux plus, se dit-il."

Cette expédition échoua. Elle ne dépassa pas le lac Saint-Jean. Entre temps, deux guide indiens des pays d'en haut se trouvaient à Montréal. Groseilliers les fit venir aux Trois-Rivières pour les avoir sous la main. On organise une randonnée.

Pour faire la traite des fourrures, il fallait une permission du gouverneur général. De plus, le fisc se réservait le quart de la valeur des peaux vendues. On demanda la permission, M. D'Avangour accepte à condition de lui donner la moitié des profits.

36



Ils refusèrent catégoriquement de se laisser exploiter. Les pourparlers duraient encore quand les Indiens d'en haut, montés dans sept canots, débarquèrent aux Trois-Rivières. Ceux-ci invitèrent les deux explorateurs de revenir faire la traite chez eux.

Radisson et Groseilliers partent à l'improviste pour aller rejoindre les autres sur le lac St-Pierre. Ils emmènent avec eux François Larivière. Au rendez-vous, les Indiens étaient repartis. Alors, on rame jour et nuit pour les rattraper.

A Montréal, les deux Français évitent de se montrer sur la rivière Outaouais; à un tournant ils aperçoivent cinq de leurs canots, juste à temps pour les esquiver. I... re rêve qu'il est tombé entre les mains des Agniers, pousse un cri.

Autour de la Ferme

LES MAUVAISES HERBES SONT UN DANGER POUR LES ENDROITS DE VILLÉGIATURE

L'herbarium des plantes indigènes, qui est confié aux soins du Service de la botanique, à la Ferme expérimentale centrale, du Ministère fédéral de l'Agriculture, constitue une superbe collection de végétaux. Quelques-unes des plantes qu'il renferme ont une valeur économique comme produits alimentaires, oléagineux ou textiles ou comme drogues, tandis que d'autres sont toxiques ou véneneuses. L'herbarium est une source précieuse de renseignements pour tous ceux qui désirent connaitre les plantes; c'est aussi un excellent instrument de protection pour le public canadien. Par exemple, l'ambroisie, vulgairement nommée herbe à poux, est la cause principale de la fièvre des foins, et tout récemment un agent du Service de la botanique qui s'occupe de recueillir des graines de semences pour l'herbarium dans l'Est du Canada, a profité de l'occasion pour faire une enquête sur la fréquence de l'herbe à poux et du sumac vénéneux, mieux connu sous le nom d'herbe à la puce, spécialement dans le voisinage des endroits de villégiature.

Il n'a trouvé ni herbe à poux ni herbe à la puce dans l'Ile d'Anticosti, pas plus qu'à Brackley Beach et Summerside dans l'Ile du Prince-Edouard. Par contre, il a trouvé de l'herbe à poux dans tous les endroits qu'il a visités en Nouvelle-Ecosse: Chester, Port Mouton, Yarmouth, et Digby, et également de l'herbe à la puce à Port Mouton. Il se dépense beaucoup d'argent sur l'amélioration des chemins pour attirer les touristes, mais il ne semble pas que l'on fasse quoi que ce soit pour extirper l'herbe à poux. L'investigateur en question a trouvé également une petite colonie d'herbe à poux à St. Andrews, N.-B., que l'on pourrait facilement extirper. L'herbarium reçoit beaucoup de demandes de renseignements au sujet des champignons et il a reçu un grand nombre de collections de ces plantes pour identification ainsi que d'autres collections.

Le plan fédéral d'engraissement des agneaux

La quatrième année du plan fédéral d'engraissement des agneaux a été un grand succès. Les prix des agneaux sont restés fermes tout l'hiver de 1936, ainsi qu'au printemps de 1937, les bénéfices sur les agneaux gras ont été plus élevés que les années précédentes et les cultivateurs qui s'étaient chargés de cet engraissement, aussi bien que les ranchers qui avaient fourni les agneaux, ont fait de plus gros profits que d'habitude. La province de Québec s'est mise à cet engraissement cette année, et elle a obtenu des résultats si encourageants qu'une expansion du projet est indiquée pour la saison suivante.

Les membres de l'Association des producteurs de laine du sud de la Saskatchewan, qui ont toujours soutenu énergiquement le projet depuis son inauguration et prêté leur concours au Ministère fédéral de l'Agriculture, ont expédié 5,643 agneaux en 1936. Ces agneaux ont été placés chez 45 cultivateurs qui n'avaient pas fait d'engraissement jusqu'ici, et les fonctionnaires du Ministère se sont chargés cette année encore de la sélection et de l'approbation des nourrisseurs. Sous le plan fédéral, les cultivateurs approuvés comme nourrisseurs d'agneaux n'ont pas à payer d'argent comptant. Les frais de transport jusqu'au parc d'engraissement sont payés d'avance par le Ministère fédéral de l'Agriculture, qui se fait rembourser sur le produit de la vente lorsque les animaux sont vendus. Le rancher reste propriétaire des agneaux jusqu'à l'époque de la vente, et le rancher et le nourrisseur reçoivent ainsi leur part respective du produit net.

Un résumé du projet de 1936-37 par A.-A. MacMillan, Service de campagne du Ministère fédéral de l'Agriculture, montre que les ranchers et les nourrisseurs avaient convenu d'accepter une valeur de $4.00 les cent livres sur le poids officiel pris à Moose-Jaw. Les agneaux achetés complètement ont rapporté aux ranchers de $4.75 à $5.25, pesés à la station des herbages, déduction faite d'une perte de poids de 3 pour cent. Sous ce projet, outre la valeur nominale de 4 centins la livre, le rancher recevait les quatre-dixièmes de l'écart. L'écart est ce qui reste de la valeur nette de vente, après déduction faite de la valeur des agneaux à $4.00 les cent livres, de la valeur de l'augmentation de poids et des frais de transport. Le nourrisseur reçoit ainsi les six-dixièmes de l'écart.

Expositions mondiales de blé d'un bout de l'année à l'autre

Voici les dates approximatives des jours où les expéditions de blé commencent à arriver en quantités importantes aux ports des pays importateurs.

Blé venant de l'Amérique du Sud, en janvier et février; de l'Argentine et de l'Australie, en février et mars; de l'Inde et de l'Afrique du Nord, en juin; des Etats-Unis et de la Russie (blé d'hiver), en août; des Balkans et de la Russie (blé de printemps), en septembre; des Etats-Unis (blé de printemps), en octobre; et du Canada, en novembre.

Les mois de la récolte du blé sont les suivants: Inde, mars et avril; Chine, Japon et Afrique du Nord, mai; Etats-Unis (Etats du sud) et sud de l'Europe, juin; Etats-Unis (Etats du centre)et Europe centrale, juillet; Canada, Etats-Unis (Etats du nord) et Nord de l'Europe, août; Afrique du sud, novembre; Argentine, Australie, décembre.

Les chevaux canadiens sont recherchés

Il existe une demande pour les chevaux canadiens dans bien des pays. Parmi les dernières expéditions qui ont été faites sur les Antilles britaniques, la plus nombreuse se composait de 70 superbes chevaux pour le marché de Londres, qui se vendaient à des prix variant de $200 à plus de $500. Vingt-et-un de ces chevaux, qui étaient de gros animaux à jambes sèches et pesant chacun en moyenne plus d'une tonne, ont été l'objet d'une vive demande.

Cinq chevaux canadiens ont été expédiés dernièrement sur les Barbades, Antilles britanniques, pour le service de la police.

Conseil au sujet des engrais chimiques

En ces derniers temps, et plus spécialement l'année dernière, certains fabricants d'engrais chimiques ont recommandé aux cultivateurs d'ajouter d'autres minéraux à ceux qui ont été régulièrement employés jusqu'ici comme l'azote, l'acide phosphorique et la potasse. Ces autres minéraux comprennent le calcium, le magnésium et le soufre, que les fabricants emploient déjà en quantités assez considérables, et le bore, le cuivre, le manganèse, l'iode, le zinc, le fer, etc., dont on fait usage en petites quantités.

Il est possible qu'après de longues années de culture certains de ces minéraux aient à peu près disparu du sol, mais on croit cependant que la plupart des sols en contiennent encore bien suffisamment pour les besoins de la récolte, dit le Chef du Service des engrais de la Division des semences du Ministère fédéral de l'Agriculture. Lorsque c'est le calcium ou le magnésium qui fait défaut, la pierre à chaux dolomite, finement broyée, peut combler le déficit à peu de frais. Le sulfate d'ammoniaque régulier et le superphosphate, qui sont les ingrédients les plus communs des mélanges d'engrais chimiques, contiennent également suffisamment de soufre pour la plupart des récoltes. Quant aux autres ingrédients comme le magnésium, le bore, le cuivre, le zinc, l'iode, etc., il est rare que l'on en ait besoin, et il suffit, pour corriger toute lacune de ce genre, de faire une seule application de la substance qui manque.

La morale de cette histoire, c'est que les cultivateurs ne devraient jamais écouter les gens qui les engagent à acheter des minéraux dont ils n'ont pas besoin, surtout lorsque le prix demandé pour l'engrais chimique est beaucoup plus élevé que d'habitude à cause de la présence de ces minéraux. Qu'ils se fassent toujours une règle, dans les cas de ce genre, de consulter la station expérimentale la plus près de chez vous.

Une petit terrain bien cultivé est plus productif qu'un grand terrain négligé.

PALLADIUS.

Coin de la ménagère

RECETTES

Desserts aux fruits

On peut faire d'excellents desserts aux fruits tous les jours de l'année au moyen de fruits frais pendant la saison de récolte, et des fruits en conserves aux autres époques de l'année. Dans la plupart des recettes qui suivent, les fruits indiqués peuvent être remplacés par d'autres.

Bagatelle aux framboises

2 t. de mies de gâteau rassis
2 t. de jus de framboise
2 c à soupe d'eau froide
1 t. de framboises
1 c. à soupe de gélatine.

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide. Faites chauffer le jus de framboises et versez-le par dessus les framboises. Disposez les mies de gâteau et les framboises dans un plat de service. Versez la solution de gélatine chaude par-dessus. Mettez de côté pour laisser prendre. Glacez et servez avec de la crème cuite. Suffisamment pour six.

Soufflé aux abricots

2 t. d'abricots frais ou en conserves
½ tasse de jus d'abricot
3 c. à s. de sucre
2 oeufs
½ tasse de lait.

Passez les abricots à travers un presse-fruits ou un gros tamis. Incorporez-y les deux blancs d'oeufs battus en neige très ferme. Glacez bien. Faites une sauce à la crème cuite, avec le jus de fruit, le lait, le sucre, et les deux jaunes d'oeufs. Glacez et servez avec le mélange d'abricots.

Tapioca aux pêches

1 t. de tapioca
1 t. de jus de pêches fraiches ou en conserves
½ c. à thé de sel
1 tasse de pêches fraiches ou en conserves, en tranches
3 tasses d'eau.

Faites tremper le tapioca dans l'eau une nuit. Ajoutez le jus de pêche et faites cuire au bain-marie jusqu'à ce que ce soit clair — environ une heure. Ajoutez les pêches et versez dans un moule froid et humide. Glacez, démoulez, servez avec de la crème ou de la crème cuite. Suffisamment pour six.

Confitures aux framboises

Pendant la saison des framboises, la recette suivante pour la fabrication des confitures aux framboises pourrait être utile. Mettez les framboises au feu dans une casserole, sans ajouter d'eau. Faites chauffer à feu lent jusqu'à ce que le jus soit extrait des fruits, portez au point d'ébullition et laissez bouillir trois ou quatre minutes. Mesurez les fruits et ajoutez trois tasses de sucre par quatre tasses de fruits bouillis, en remuant constamment jusqu'à ce que tout le sucre soit dissout. Faites mijoter 20 minutes, en remuant de temps à autre pour empêcher de prendre au fond. Otez du feu et versez dans des bocaux stérilisés et chauds.

Une leçon d'amour de la terre de France

C'est du coeur même de sa Touraine que M. Maurice Bedel donne cette leçon de **Géographie de mille hectares**, ou plutôt cette leçon d'amour de la terre de France, de confiance en cette terre et en toutes les vertus qui y poussent et y demeurent enracinées. Il la donne au Français des jours de doute et d'inquiétude; il le force doucement, mais irrésistiblement, à se pencher sur le sol ancestral et à y voir, avec les richesses matérielles qui s'y accumulent, les forces spirituelles qui y fermentent.

Une leçon? Oui, assurément, mais qui n'a pas l'air d'une leçon et n'en est que meilleure, qui est toute poésie, l'épopé tranquille de la terre de France, un chant:

"Je chante, dit M. Maurice Bedel, la terre qui colle à la semelle de tes souliers, ô, laboureur de France... Je chante ici quelques arpents de cette terre-là, mille hectares, moins que rien, trois centimètres de la carte qui nous est à tous la plus familière, à peine de quoi remplir une flânerie d'une heure: bref, de l'extrait de France. Ce sont des avoines, des topinambours, des sainfoins et du trèfle; c'est la vigne; c'est un pré clos de haies où paissent trois vaches et deux brebis; c'est un étroit potager où pousse tout ce qu'il faut pour faire une soupe, garnir un pot-au-feu, accompagner un rôti; c'est une ferme, c'est une mare à canards, ce sont des pommiers et des noyers, un figuier, à l'angle d'un mur, un néflier à la lisère d'un bois; c'est un curé qui bêche son jardin; c'est une voiture de laitier avec sa bâche verte et les pots qui s'entre-choquent; c'est une caille qui rappelle; c'est un ruisseau bordé de prêles et de salicaires; c'est une bouffée de menthe qui vient d'un lavoir, mêlée à l'odeur du savon et au bruit des battoirs; c'est le facteur qui passe sur sa bicyclette au guidon rouillé; c'est un géranium sur le bord d'une fenêtre, une rose trémière au seuil d'une maison pauvre.

C'est peu de chose, mille hectares. Et pourtant c'est un morceau de la terre des hommes où beaucoup de vertu peut trouver sa place: là fleurissent avec la chicorée sauvage et le chardon-Marie, la patience, la sagesse, la prudence, l'acceptation des maux."

Voilà de quelles couleurs est peinte et de quel esprit est vivifiée la **Géographie** de M. Maurice Bedel. Voilà comment il est délicieux et profitable de le suivre dans ce petit carré vert et jaune de son châtelleraudais, l'un de ces mille petits carrés, tous un peu différents et en même temps tous par quelque côtés pareils, dont est faite la douce France.

Eaux et coteaux, chemins et horizons, plantes et bêtes, village et parler paysan: autant de voix qu'il écoute et qu'il sait faire écouter. Les ruisseaux, en roulant leurs sables, racontent la lointaine élaboration de la terre; mais ils n'apportent pas seulement ce message du passé, ils ont la vie, le mouvement, les vols de libellules, les plongeons de grenouilles, l'éclair bleu du martin-pêcheur, le fer de javelot de la sagittaire, la quenouille du roseau; ils ont le narcisse, le saule et le peuplier, les arbres dont les noms disent les origines humaines de notre vieux pays: l'alisier celtique et la vergne gauloise; ils ont les plaisirs du lavoir, "l'agora des femmes, leur estaminet, leur petit café où l'on tient journal des faits du village."

Point de montagnes dans le Châtelleraudais. La plus belle altitude qui s'y trouve est de 139 mètres, au bois de la Martinière. Ce n'est qu'un mouvement de terrain, un coteau, ce que l'on appelle dans le langage du vieux terroir, un peu. "Un coteau est un tout; il a sa vie propre et ne dépend de rien ni de personne." Il a sa faune à lui, ses grillons, ses vers blancs, ses musaraignes, ses lézards, et, le soir, son grand-duc. "La France, dit M. Maurice Bedel, est faite de mille Martinière et chaque Martinière est peuplée de cent et cent mille créatures." La France n'est pas seulement ses terres cadastrées et ses hommes dénombrés. "La France, c'est bien autre chose. La France, ce sont aussi les oiseaux du ciel, les lapins, les cerfs et les chevreuils, les poulets et les dindons de la ferme..." Le couple de pies qui bâtit son nid à la cime d'un pin, est pour M. Bedel "quelque chose comme tel vers de Racine, telle phrase musicale de Debussy."

Quel apaisement donnent les plantes! Il faut les quatre saisons pour les connaître; l'hiver pour les écorces, l'été pour admirer toutes ces fleurs dont le rôle est d'être belles. M. Maurice Bedel fait aussi l'inventaire de la pharmacie des champs. Il dit les vertus du chiendent, du genêt, etc.

Jardin de la garde-barrière, du retraité des postes, du curé de village, jardin du petit propriétaire, jardin du vigneron bourguignon ou du maréchal ferrant picard, jardin de la vieille dame qui met des gants pour couper ses roses, jardin de l'auberge du Soleil d'Or. Ils sont tout de mêmes graines et de mêmes oignons.

M. Maurice Bedel les aime, ces jardins campagnards; il y retrouve le Français fidèle aux plantes qui ornaient les courtils et les ouches des ancêtres: roses trémières, oeillets de poète, verveines, héliotropes, touffes de lis à la royale, roses France, pied de jasmin, etc., fleurs sans pose et sans artifice.

Il n'oublie pas non plus les bêtes, les taupes de la Martinière, les grillons et les sauterelles, la fourmi portefaix, l'araignée et ses dentelles des matins de brouillard, le rucher, le lézard, arrière-petit-cousin du dinosaure, etc. Et les oiseaux! Le loriot, le coucou, le rouge-gorge qui se perche sur le brancard de la brouette du jardinier; le roitelet assis au bord du pot de fuchsia que l'on vient d'arroser; les poules, les coqs et les poulets qui accourent aux "p'tits! p'tits! p'tits!" de la fermière; la mésange qui, dans la vigne, dit au vigneron qui bine: "Bin's-tu? Bin's-tu?"

Il prend franchement la défense de son village, un village de 21 feux, sans industrie ni commerce: un boulanger, un épicier, un charpentier, deux couturières, deux maréchaux-ferrants, l'un de droite, l'autre de gauche, deux cafetiers-aubergistes, l'un à l'enseigne de la Gaieté, l'autre à celle du Soleil levant. Il y trouve l'amour de la liberté et le sens de la justice.

Dans la boutique de l'épicier entre ces attrape-mouches et ces brosses de chiendent, il reconnait sa vieille France, lente à pratiquer le progrès qu'elle invente, lente à s'éloigner des anciennes coutumes, et qui malgré cent cinquante ans de système métrique, dit toujours "une livre" et "un sou".

Il écoute l'instituteur plus occupé dans ses conversations, des problèmes de la paix et de la guerre, que de l'enseignement de la grammaire et de l'arithmétique, et toujours prêt de disserter sur le fascisme, le trotkysme, le stalinisme et l'anarchisme. Il va voir le curé et le trouve, l'outil à la main, en train de se construire une voiture automobile:

C'est, dit-il, un homme fort cultivé, qui en sait plus à lui seul que tous les parlant haut de sa paroisse. Il est fin, un peu aérien, comme tous ceux qui fréquentent les anges; sa voix est en accord avec son langage: elle vient de ces régions de l'être qui sont aux limites de l'humain et du divin; il est, à ma connaissance, la seule âme du village. Mais c'est une âme qui sait bien se tirer d'affaire dans les embarras de la vie terrestre et qui manie admirablement la scie à métaux et le vilebrequin.

M. Maurice Bedel estime que ceux qui désertent le village ont bien tort: "Là est la vie facile, là est le commerce de petit grain, régulier, quotidien, à l'abri des tempêtes de l'agio et de la spéculation; là se survit l'artisan, fine fleur du jardin des métiers..."

C'est l'âme de la France qui parle par toute cette terre, toute cette douceur, toute cette beauté, et M. Maurice Bedel traduit ainsi le commandement de cette mère: "Aime également le juste, le beau et le bon... Tiens pour respectables les idées qui ne sont pas les tiennes, tant qu'elles sont au service du bien... Cultive ton jardin après l'avoir entouré d'une solide haie... Travaille, tu trouveras la récompense de ta peine dans la qualité de ton ouvrage..."

Une sagesse est enseignée par la beauté même, l'harmonie, le travail de la femme française. C'est la même sagesse aimable, rassurante, paisible, que l'on aperçoit dans les délicieux croquis, les images simples et vraies de ce livre, comme une clématite blanche au milieu de la haie, ou comme, à la branche d'un arbre, un beau fruit dans son bouquet de feuilles.

Charles BAUSSAN.

—(La Croix).



Poursuites pour infraction aux règlements sur les oeufs

A Morden, Man., le 11 juillet, Fast & Thiessen, Rossefeld, ont été condamnés à une amende de $50.00 et aux frais pour avoir acheté des oeufs à prix uniforme, sans classement.

D'autres condamnations pour des délits de même nature ont été obtenues contre James Todd, Crandall, Sam Sweid, Hamiota, L. S. Findlay, McConnell, Walley & Son, Birtle, R. Whitman, Ridgeville.

REGINA — Des amendes de $25 et les frais ont été imposées pour infraction au règlements sur les oeufs à J. D. Derenfeld, Wynyard; J. Tesky, Wynyard, et la Springside Trading Company, Springside.

EDMONTON — T. B. Lett, Nacmine, et D. G. Innes, Craigmyle, ont été condamnés dernièrement à l'amende pour infraction aux règlements sur les oeufs.

NEWMARKET — W. J. Knowles & Fils, Aurora, ont été condamnés ici à une amende de $10.00 et les frais, pour infraction aux règlements sur le classement des oeufs.

OSHAWA — A. Murison et Fils, Columbia, ont été condamné à une amende de $10.00 et aux frais, pour infraction aux règlements sur le classement des oeufs.

La zone de sécheresse au Manitoba

La moisson est déjà faite dans cinq ou six municipalités du Manitoba adjoignant la Saskatchewan. C'est la région que l'on peut considérer comme la partie manitobaine de la zone de sécheresse; elle comprend de 1,000 à 1,500 fermes. Toutes les récoltes y ont beaucoup souffert. Les animaux paissent dans les champs de blé les plus éprouvés, mais le rendement sera généralement de 4 à 10 ou 12 minots (même davantage en quelques endroits) et la qualité sera bonne.

On ne moissonnera probablement qu'environ la moitié de l'orge et de l'avoine.

Une ligne partant de Melita et passant par Newdale, Gilbert Plains et Winnipegosis marque à peu près la limite à l'est de la région affectée par la sécheresse. A l'est de cette ligne, les récoltes varient naturellement beaucoup, mais en moyenne, elles ont plus de paille que la normale depuis dix ou quinze ans.

Cours du grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG TEL. 93 452

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Juillet	26	27	28	29	30	31
BLE						
Nord No 1	139⅝	138⅝	138⅞	140⅛	141⅛	137
Nord No 2	136⅝	135⅛	135	136⅛	137⅝	133
Nord No 3	132⅝	131⅝	131¼	132⅝	133⅝	129½
No 4	126⅝	126⅝	126⅝	127⅝	127⅛	124
No 5	115	115⅝	116¼	115⅝	116⅞	116
No 6	109	109⅝	110¼	109⅝	110⅞	110
Fourrage	93	93⅝	94¼	93⅝	94⅞	94
Sur voie net	134	134⅝	134¼	133⅝	134⅞	134
No 1 Durum	122	121⅝	121¼	120⅝	123⅞	123
No 2 Durum	117	116⅝	116¼	115⅝	118⅞	118
No 3 Durum	115	114⅝	114¼	113⅝	114⅞	114
Inférieur Nord 1	138⅛	137⅛	137⅝	138⅝	139⅝	135½
Inférieur Nord 2	134⅞	133⅝	133½	134⅝	135⅞	131½
Inférieur Nord 3	131⅛	129⅞	129¾	130⅞	132⅛	128
Charbonneux 1	134⅛	132⅞	132⅝	133⅝	135⅛	131
Charbonneux 2	131⅛	129⅞	129⅝	130⅝	132¼	127
Charbonneux 3	128⅛	126⅞	126⅝	127⅝	129 ⅛	124
Rej. Nord 1	132⅛	130⅞	130⅝	131⅝	133⅛	127
Rej. Nord 2	129⅝	128⅝	128⅛	128⅞	130⅝	125
Rej. Nord 3	126⅛	124⅞	124⅝	125⅝	127⅛	121⅛
Printemps 1	126	126⅝	127¼	126⅝	127⅞	127
Printemps 2	124	124⅝	125¼	124⅝	125⅞	125
Printemps 3	121	121⅝	122¼	121⅝	122⅞	122
AVOINE						
C.W. No 2	57½	59¼	58	56⅞	55	51½
C.W. No 3	54½	56¼	55	53⅞	52	48½
Fourrage No 1	52½	54⅝	53⅛	52	50⅛	46½
Fourrage No 2	45½	47¼	46	44⅞	43	41½
Fourrage No 3	40½	42¼	41	39⅞	38	37½
Sur voie net	51⅝	52⅝	50⅝	49⅝	49⅞	49½
ORGE						
C.W. Na 3	66¾	69¼	71¾	71	70¼	62⅞
C.W. No 4	62¼	64¾	67¼	66½	65⅝	59⅞
C.W. No 5	61½	63¾	66¼	65½	65⅝	58⅞
C.W. No 6	60½	62¾	65¼	64½	63⅝	57⅞
Sur voie net	64½	66¼	66	65½	65½	52⅞
LIN						
C.W. No 1	175½	176	176½	178	178	176⅝
C.W. No 2	171½	172	172½	174	174	172⅝
C.W. No 3	155½	156	156½	158	158	153⅝
C.W. No 4	150½	151	152½	153	153	148⅝
Sur voie net	175½	176	176½	178	178	176⅝
SEIGLE						
C.W. o 2	148	150	152¼	156¼	160	94⅝
C.W. No 3	143	145	147¼	151¼	155	89⅝
C.W. 2 rej.	90⅝	90⅝	91⅝	91¾	92	86⅝
C.W. No 4	87⅝	87⅝	88⅝	88¾	89	86⅝
Ergot rej. X	85⅝	85⅝	86⅝	86¾	87	84⅝
Sur voie net	95⅝	95⅝	94⅝	94¾	94	92⅝

OPTIONS — WINNIPEG

BLE						
Juillet	139⅛	137⅞	137⅝	138⅝	140⅛	135⅛
Oct.	131a131⅛	131⅜a½	132¼	131⅜a⅝	132⅞a133	132
Déc	127¾a¾	128a8⅛	129	128¾	129⅝	128¼a⅝
AVOINE						
Juillet	57½	55¼	58	56⅞	55	52⅛
Oct.	48¾	49⅝a¾	48⅝	47¾a⅞	47⅞	47½
Déc	44¾	45⅞	44¾	44¼a⅝	44¼	43⅝
ORGE						
Juillet	66½	68¾	71¼	70½	69¾	65
Oct.	62½	64¼	65	64½a⅝	64½	62⅝
Déc	61	62⅝	63	62½	62½	61½
LIN						
Juillet	175½	176	176½	178	178	177⅛
Oct.	177¼	178½	178⅛	180	180	178⅝
Déc	175¼	176¾	176⅝	176⅝	176¾	176
SEIGLE						
Juillet	148	150	152¼	156¼	160	162⅛
Oct.	92⅝	92⅝	93⅝	93⅝	94	92⅝
Déc	89⅝	90	91⅝	90¾	90⅝	89⅝

Feuilleton de la "Liberté"

Quand on aime...

par H. A. DOURLIAC

NUMERO 5

(Suite)

Vous le connaissez peut-être, Madame? C'est le fils du Docteur Marchal, de Theil.

Obéissant à l'appel du curé, l'enfant approchait, en rougissant un peu, et Sonia sourit au bambin qui l'avait parfois si singulièrement dévisagée. Naturellement, elle n'y fit aucune allusion et s'efforça de le mettre à l'aise avec quelques mots bienveillants; puis, on l'envoya jouer avec Marie, plus délurée, qui lui prit la main, comme une grande soeur.

Il était pourtant plus âgé, mais si chétif, que la fillette robuste, alerte, saine et vigoureuse, semblait presque son aînée.

—C'est le grand souci du docteur! soupira le prêtre; il ne vous en a jamais parlé, Madame?

—Non; il s'occupe uniquement de sa malade et vous savez qu'elle a horreur de poser des questions.

—Ce n'est pas comme sa voisine, Sidonie, qui n'est pas mieux renseignée pour ça, du reste!

—Elle nous avait dit cependant que le docteur avait un petit garçon très délicat et sans mère.

—En brodant là-dessus toutes sortes de vilaines histoires, dont il n'y a pas un mot de vrai! déclara l'abbé, péremptoire. C'est une paroissienne dangereuse et que je changerais volontiers contre le docteur! Je n'y perdrais pas!... bien qu'il ne soit guère plus pratiquant!... mais il a tant d'excuses!

La jeune femme l'écoutait avec plaisir; d'abord, elle n'aimait guère le dénigrement; puis, malgré sa réserve froide et presque distante, le médecin et l'homme lui étaient plutôt sympathiques; enfin, la vue du pauvret dont il était le père lui inspirait une compassion attendrie. Elle eût été si malheureuse, s'il lui eût fallu trembler ainsi pour sa fille!

—Le docteur a cependant l'apparence de la santé! La maman était plus fragile, sans doute?

—Sans doute!

Il se tut, suivant d'un oeil paternel les ébats du petit monde répandu dans l'enclos autour des pommiers. Au contact de sa jeune compagne, le garçonnet se laissait gagner un peu à l'entrain général, riant, courant, folâtrant, comme les autres stimulé par le désir de faire honneur à sa partenaire qui l'encourageait gaiement.

—Marie sera une charmeuse comme vous, sans en avoir l'air, dit le vieillard, qui s'amusait des petits manèges enfantins.

—Moi? Par exemple! il avait fallu toute la bonté de mon cher mari pour me dénicher dans mon petit coin! Et je n'ai jamais fait d'autres conquêtes!...

—Et celle de votre belle-mère, pourquoi donc la comptez-vous?... Elle était autrement difficile que celle d'un godelureau!

—Vous croyez que j'ai un peu gagné son coeur?

—Ne vous en êtes-vous pas aperçue?

Elle hésita un instant:

—Franchement, j'en avais l'espoir, Monsieur le Curé... Et si vous le confirmez....

—Complètement.

—Alors, ce n'est pas une illusion? J'en suis bien heureuse! Voyez-vous, Monsieur le Curé, j'ai beaucoup réfléchi depuis la mort de Bernard, et je crains de n'avoir pas été une bonne épouse?...

—Vous?

—Oh! je l'aimais de tout mon coeur... Mais ça ne suffit pas! L'amour conjugal, je le comprends un peu tard, ne devrait pas être exclusif, mais s'attacher à tout ce qui touche le mari: religion, famille, patrie, carrière... L'histoire de Ruth et Noémi n'est-elle pas l'exemple à méditer?

—Et vous l'avez religieusement suivi!

—Je m'y applique! C'est le suprême témoignage d'amour que je peux donner à mon époux et qui continue notre vie plus intime moralement, depuis qu'il n'est plus là, puisque maintenant je partage tous ses sentiments... Et depuis que maman m'appelle "Sonia," comme il le faisait lui-même, et avec la même inflexion tendre, il me semble que c'est lui qui me dit: "C'est bien!"

—Oui, il y avait déjà détente; maintenant, c'est non seulement entente parfaite, mais encore véritable affection. On apprend à aimer à tout âge, et Mme Lepreux aura reçu de vous sa dernière leçon. Elle vous aime peut-être autant que son fils, mais certainement mieux.

—Non!

—Je veux dire de façon meilleure. Sans s'en douter, elle l'aimait surtout pour elle; sans s'en douter, je crois qu'elle vous aime déjà pour vous!

Des cris aigus les interrompirent. Les enfants avaient imaginé de faire la chasse aux hannetons, très nombreux cette année-là, et qui dévastaient le potager. La cuisinière les y avait encouragés et leur avait donné quelques récipients pour les mettre dedans et chacun s'y employait avec ardeur. Marie, qui s'intéressait aux succès de son jeune compagnon, lui désigna tout à coup le coeur d'une rose... Bien vite il y porta la main et poussa un cri déchirant pendant que l'insecte s'envolait: c'était un bourdon!

On s'empressait autour de la victime défaillante; le saisissement ajoutait à la douleur, il devenait tout pâle, sa tête s'inclinait sur sa poitrine et il perdait connaissance.

Affolés, les enfants le croyaient déjà mort, et Marie, sanglotante, s'était jetée dans les bras de sa maman en répétant:

—C'est ma faute! C'est ma faute!

Sonia essayait de la rassurer, tandis que M. le curé, rappelant chacun au calme, transportait le petit garçon sur un lit et lui faisait respirer de l'alcali, pansait sa main gonflée, lui bassinait les tempes:

—Il est si nerveux! Sur lui, tout prend des proportions!...

La syncope se prolongeait plus que de raison pour un si petit accident, et les lèvres blêmes laissaient passer un souffle si faible, que la servante, alarmée, proposait d'aller quérir le docteur.

—Il est à Paris, dit le curé... Du reste, voilà les couleurs qui reviennent et les yeux qui s'ouvrent...

En effet, l'enfant revenait à lui et promenait un regard vague sur ceux qui l'entouraient... Rencontrant celui de la jeune femme, il eut un sourire heureux et murmura faiblement:

—Maman!

. . . .

—Il n'en parle guère, mais y pense toujours! C'est son idée fixe, expliqua le prêtre, voyez-vous, Madame, et ça le mine, cet enfant!

La conscience revenait, il s'excusait gentiment de l'embarras causé.

—Tu te sens mieux, maintenant, Denis?

—Oh! oui, Monsieur le Curé.

Mais, quand il voulut se tenir debout, il chancela, étourdi et courbaturé, avec un grand mal de tête.

—Il aurait besoin de son lit; mais sa bonne ne devait le venir chercher qu'à 6 heures, et il ne pourrait faire le chemin à pied... Si vous voulez prêter votre voiture à ma servante pour le reconduire?

—Mais je le reconduirai moi-même, si vous voulez, Monsieur le Curé?

—Oh! bien volontiers, Madame.

Denis ne dit rien, mais il eut une expression de joie, et on put l'installer entre Marie et sa maman sans provoquer de nouvelles défaillances.

—Ca va, mon petit?

—Ca va très bien, Monsieur le Curé...

Carabi, plus docile qu'à l'ordinaire, partit au petit trot, sans se faire prier, et bientôt on atteignit les premières maisons de Theil, parmi lesquelles était celle du docteur.

Au coup de sonnette, le jardinier vint ouvrir et se récria devant le petit malade encore bien pâle:

—Et Mathilde qui n'est pas là! Elle comptait prendre M. Denis en revenant...

Heureusement la maison n'était pas fermée, et l'enfant put monter à sa chambre, soutenu par la jeune femme, pendant que le jardinier courait à la recherche de la servante.

En ouvrant la porte, la première chose qui frappa le regard de Sonia fut un portrait de femme, placé au chevet du lit et lui ressemblait tellement, qu'elle eut la fugitive vision d'un miroir... Mais la dame était tête nue, et elle, avait son chapeau...

—Maman!... murmura le petit garçon en le désignant d'un geste timide.

Elle avait compris... C'était cette ressemblance qui l'attirait, pauvre petit! C'est si triste d'être orphelin, sans maman! Et si sa petite Marie eût été ainsi, loin d'elle...

Attendrie, elle aida le pauvret à se coucher, et quand le visage pâlot se posa sur l'oreiller, elle lui mit au front un baiser maternel.

Comérages

Le cabriolet du Dr Marchal était arrêté à la grille des "Ronces"; il en repartit bientôt, et il n'avait pas fait deux kilomètres que Mlle Sidonie se faisait annoncer chez sa voisine.

Elle ne quittait pas encore son fauteuil, et se borna simplement à poser son tricot pour accueillir la vieille fille empressée.

—Vous n'êtes pas plus souffrante, chère amie?

—Nullement.

—Et personne autour de vous?

—Personne.

—Ah! tant mieux! En voyant, par hasard, la voiture du docteur Marchal, j'avais craint!...

—Vous voilà rassusée.

—Il venait en ami, alors?

—Si vous l'avez vu entrer, vous avez pu constater que sa visite n'était pas longue.

—Mme Bernard n'était pas là?

—Non.

—Il venait sans doute la remercier de son obligeance.

—Justement.

—C'est très beau ce qu'elle a fait là!

—Vous savez, reconduire un enfant dans sa voiture, ça n'a rien d'héroïque!

—Enfin, vous n'êtes pas intimes!

—Il n'est pas besoin d'être intime pour être charitable. Tout le monde en aurait fait autant.

—Tout le monde, non; mais les étrangères se préoccupent moins de l'opinion.

—Il y a des opinions qui comptent, d'autres qui ne comptent pas, dit tranquillement Mme Lepreux, en chassant d'un souffle un flocon de laine égaré sur son tricot.

—Et Mme Bernard est si bonne infirmière! Le docteur lui doit peut-être la vie de son petit garçon!

—Ne dramatisons pas pour une piqûre de frelon!

—Avec un autre enfant, on ne ferait qu'en rire... Mais ce pauvre petit est si impressionnable! Il paraît qu'il a des crises inquiétantes pour la moindre des choses... des sortes de convulsions!

—Pourquoi pas d'épilepsie!

—Enfin, je n'aurais jamais osé rester seule, avec lui, toute une nuit!...

—Vous êtes mal renseignée, ou votre... bienveillance... exagère un peu... Ma belle-fille est restée une heure avec le petit malade, en attendant le retour de sa bonne qui a l'habitude de le soigner... et c'est tout.

—Excusez-moi... on m'avait dit!... Il y a tant de bavards!

Il y eut un silence. Mme Lepreux comptait ses points. Mlle Sidonie ruminait une nouvelle attaque.

Elle avisa une carte dans une coupe:

—Vous avez vu le successeur du Dr Renaud?

—Vous ne devez pas l'ignorer.

—C'est un jeune, un garçon très fort, qui ne se cantonne pas dans la routine, et dont on dit le plus grand bien.

—Tant mieux pour lui!

—Et pour ses malades... Lui donnerez-vous votre clientèle.

—Il l'aurait eue certainement, s'il était arrivé plus tôt; mais — il l'a parfaitement compris — j'ai eu trop à me louer du Dr Marchal pour en prendre un autre.

—Vous avez peut-ête tort!...

—C'est votre avis... ce n'est pas le mien; et j'ai la mauvaise habitude de m'en rapporter à moi.

—Et à Mme Bernard, qui a toute votre confiance.

—Toute ma confiance... appuya fermement la vieille dame.

—Oh! elle la mérite! Je l'admirais, pendant ces longs mois de réclusion!... La maison marchait comme si vous eussiez été là!...

—Mieux.

—Elle avait l'oeil à tout, "comme si c'était à elle!" Et elle ne vous laissait jamais seule!... Le médecin venait tous les jours...

—Si vous voulez vérifier sa note?

—C'est un homme fort agréable.

—Un médecin dévoué et un chirurgien capable, dont la conscience égale le désintéressement; il ne voit dit-on?

que la maladie et le malade.

—Oui... on le dit très discret, trop discret... Un peu fermé et distant... Pas avec vous, sans doute?

—Vous savez, je ne fais pas de confidences, mais je n'en réclame pas non plus.

—Sans doute; mais, dans la conversation, il aurait pu vous dire ce qu'il va faire, chaque mois, à Paris... On en jase un peu...

—Je ne le lui ai pas demandé, Mademoiselle.

—Il n'y aurait pas d'indiscrétion... de votre part!

—J'estime toujours indiscret de poser des questions.

—Vous avez raison, quand c'est par curiosité; mais quand c'est dans l'intérêt des personnes...

Elle attendait: "Quelles personnes?"

Mais, habituée à ses petits manèges, Mme Lepreux ne lui donnait pas volontiers la réplique et s'absorbait dans son ouvrage...

Elle n'en sentait pas moins, dans l'air, cette vapeur malsaine entourant certains silences, plus venimeux que les pires insinuations.

Dépitée de son insuccès, Mlle Sidonie reprit avec componction:

—On ne peut pas se boucher les oreilles! — C'est parfois bien fâcheux! pensa la mère de Bernard. — Et sans écouter, on est bien forcé d'entendre.

—Malheureusement!

—A la campagne, les langues marchent si vite!

—A la ville aussi.

—On ne peut voir un homme, jeune encore, et une jeune femme, rapprochés par les circonstances, sans leur prêter des projets... des intentions très honorables! quand ils sont libres tous deux! Mais enfin!...

Cette fois, l'allusion était trop transparente pour la laisser passer sans avoir l'air de comprendre, et, posant ses aiguilles, dont l'activité un peu fébrile trahissait un certain agacement, la vieille dame releva ses lunettes et planta ses yeux clairs dans ceux de son interlocutrice légèrement troublée:

—Vous m'étonniez de n'avoir encore rien trouvé à dire contre ma belle-fille.

—Je ne l'ai pas nommée!

—Le docteur non plus, c'est entendu!

—Mais je n'y vois aucun mal!

—Il n'y en aurait aucun! Sonia est aussi libre que vous! Seulement, vos aimables suppositions ne reposent sur aucun fondement. J'approuve la conduite de ma belle-fille, en toutes circonstances et particulièrement dans cette dernière, où j'aurais agi absolument comme elle. Quant au Dr Marchal, non seulement il n'est venu ici qu'en médecin, mais encore il a décliné une simple invitation à dîner que j'avais cru devoir lui faire. Etes-vous rassurée?

—Mon Dieu! ma bonne amie, ce que j'en disais, c'était dans l'intérêt de cette chère petite, et le vôtre!...

—Trop bonne!

—Je suis enchantée de votre affirmation. Il paraît y avoir, dans la vie du Dr Marchal, des points obscurs qui auraient pu inquiéter votre prudence... Au contraire, le romanesque séduit souvent les jeunes imaginations, surtout avec la mentalité slave, italienne, facilement inflammable! Puisque vous la croyez invulnérable, toutes mes félicitations! Au moins, il n'y aura pas d'intrus entre vous et la veuve de notre pauvre Bernard!

Et, sur cette flèche de Parthe, elle se retira comme elle était venue.

Mme Lepreux s'était bornée à hausser les épaules.

Sonia! Le docteur!

Elle tombait bien, cette méchante crécelle!

Certainement, le père du petit Denis n'avait rien de déplaisant; elle rendait pleine justice à son mérite; à sa correction; il devait bien porter l'uniforme, et l'homme du monde perçait sous le savant... Avec sa malade, il avait su montrer une autorité douce, une volonté patiente, et elle lui gardait une sincère reconnaissance de ses bons soins... Sonia aussi...

Seulement, elle n'avait pas été sans le remarquer, la présence de la jeune femme lui était plutôt pénible; elle n'exerçait pas, sur lui, son attirance ordinaire; il ne s'attardait jamais quand elle était là, et, tout à l'heure encore, il avait certainement été plus charmé que déçu de ne pas la rencontrer.

Etait-ce vraiment instinctif, réserve voulue, défiance de soi ou des autres, rancune contre un sexe qui lui avait peut-être causé des déboires, des chagrins? S'il y avait quelque chose de vrai dans les racontars?

Avait-il eu réellement des tristesses conjugales laissant une douloureuse empreinte dans sa vie? C'était possible!

Quant à Sonia, il lui était parfaitement indifférent. Depuis qu'elles vivaient ensemble, dans une intimité de jour en jour plus pénétrante, la mère de Bernard avait pu lire dans cette âme limpide, dont le fond était aussi transparent que la surface. Incapable d'oubli, toute sa vie et tous ses actes étaient subordonnés au contrôle de son époux, comme s'il était présent.

Simple et droite, sans aucune coquetterie, elle aurait dû désarmer la médisance... si la médisance pouvait jamais désarmer!

La châtelaine des Soucis, elle-même, la proclamait "incombustible!" et ce n'était pas un glaçon comme le Dr Marchal qui pourrait provoquer l'étincelle!

Une vie brisée

Peu d'existences avaient, cependant débuté sous de plus heureux auspices que celle d'Etienne Mar-
Fils d'un médecin de province jus-
chal.
tement estimé, et neveu d'un brave officier d'Afrique, il avait fait de brillantes études, passé par les hôpitaux, et promettait une belle carrière.

Il avait choisi la médecine militaire, satisfaisant ses doubles aspirations, laborieuses et aventureuses, en le délivrant des préoccupations matérielles. Sa solde suffisait à ses besoins modestes, et il pouvait consacrer ses loisirs à la science pure, dont il était plus avide que de richesses.

Très homme du monde avec cela, il était fort recherché dans les milieux militaires et scientifiques et dans la colonie algérienne. Le maréchal Pélissier, qui ne justifiait généralement pas son nom "Aimable," lui témoignait une bienveillance particulière; il lui avait fait épouser une jeune parente orpheline, et le bonheur parfait semblait gîter sous les palmiers de la jolie maison de Mustapha, où gazouillait déjà une mignonne petite fille.

Mère passionnée autant qu'épouse tendre, Mme Marchal la nourrissait elle-même, la confiant le moins possible à des mercenaires.

Un jour, elle rentrait de promenade avec son mari; la bonne d'enfant jouait, sur la terrasse, avec la petite. Elle l'éleva dans ses bras, pour faire risette à ses parents...

Un faux mouvement... un cri...

Le pauvre bébé était venu s'écraser aux pieds de sa mère affolée, qui perdit connaissance en relevant le petit cadavre. Un transport au cerveau, suite de la violente commotion, mit sa vie en danger, et sa raison demeura chancelante. Une seconde maternité pourrait-elle la raffermir? On l'espéra un instant, et la naissance du petit Denis semblait double promesse.

Cependant, quand on avait voulu le mettre dans ses bras, la mère avait eu un mouvement de recul... Et l'on avait jugé plus prudent de lui donner une nourrice, ce qui, du reste, n'avait provoqué aucune jalousie maternelle.

Indifférente, la jeune accouchée regardait bercer, allaiter la petite créature, sans faire d'observations ni témoigner le moindre intérêt.

—Quand elle embrassera son enfant, nous serons sauvés! avait déclaré un éminent aliéniste... Mais il ne faut rien brusquer.

Une fois, rentrant à l'improviste, le père la surprit penchée avidement sur le petit berceau... Elle se redressa bien vite, et il feignit de n'avoir rien vu pour ne pas l'effaroucher....

Un nouvel accident faillit tout compromettre, le nouveau-né ayant été retrouvé à demi-étouffé sous son oreiller, et le major, doublement angoissé, recommanda la plus attentive surveillance. La jeune femme était maintenant remise et paraissait tout à fait bien.

Un soir, le major reconduisait un visiteur, quand ils entendirent des cris déchirants.

Poursuivie par la nourrice affolée, la jeune mère courait sur la terrasse, son petit dans les bras, et le brandissait au-dessus du vide...

A la vue de son mari, elle eut le même mouvement de recul que devant le berceau, quand il l'avait surprise, et elle demeura hésitante...

Le coeur grelottant, mais se forçant au calme, il la maintint sous son regard, en lui parlant doucement, tandis que l'on se glissait prudemment derrière elle, et on put lui enlever son léger fardeau sans qu'elle opposât de résistance...

Mais hélas! le mal était irrémédiable, et, découragé, le major donna sa démission pour se consacrer exclusivement à la malade et à son petit enfant.

Il aurait voulu la garder toujours près de lui; mais, en dépit de toutes les précautions, sa présence était un danger incessant pour l'enfant, objet de son aversion, qui lui tendait vainement ses petits bras; et il fallut se résoudre à l'internement dans une maison de santé.

Vieilli avant l'âge et tremblant pour son frêle rejeton, le docteur était venu s'établir dans cette région, dont on lui vantait l'air salubre et le climat apaisant.

—Voilà toute la simple et triste vérité qu'il m'a autorisé à vous révéler, en vous demandant le secret, ma chère dame, dit le bon curé, en achevant ce cruel récit, écouté avec émotion par Sonia. Le docteur redoute beaucoup moins les suppositions et les commentaires plus ou moins malveillants, qu'une indiscrétion, peut-être dangereuse pour son fils, dont vous avez pu, vous-même, juger l'émotivité.

—Ce n'est que trop visible!

—D'un autre côté, votre bienveillant intérêt et vos soins délicats vous donnaient droit à la reconnaissance et à la confiance du docteur Marchal, qui se soucie peu de bien des opinions, mais non de la vôtre.

—Vous pouvez l'assurer de mon silence, de mon estime et de ma sympathie, Monsieur le Curé.

—Je n'en doutais pas, ma chère dame, et, vous connaissant comme je vous connais, je me suis même permis de lui faire espérer davantage.

—Quoi donc, Monsieur le Curé?

—Que vous voudriez bien vous intéresser encore à cet enfant sans mère? Aucun soin matériel ne lui manque, son père y veille, et la nourrice qui l'a élevé est une personne sûre et dévouée; mais le pauvret n'en aurait pas moins besoin de certaines délicatesses féminines et du contact enfantin, sans brutalité. Celui de Marie, robuste et saine, lui serait salutaire, si vous vouliez qu'il vienne jouer quelquefois avec elle, avant sa rentrée au collège: elle le rendrait moins craintif.

—Oh! Monsieur le Curé, c'est bien facile! Et si maman n'y voit pas plus d'inconvénient!... D'elle-même, elle avait invité le docteur...

—Je sais; mais il vit en cénobite; vous en comprenez maintenant la raison.

—Parfaitement, et nous n'insisterons pas davantage. Pour son petit garçon, je vais en parler aujourd'hui à maman, et je ne doute pas de sa réponse.

—Le docteur vous en sera bien reconnaissant... et moi aussi.

Mme Lepreux ne souleva aucune objection, mais elle demeura sur une certaine réserve, et sa belle-fille la connaissait trop bien pour ne pas s'en apercevoir:

—J'ai peut-être été un peu vite, maman? Mais je ne vous ai nullement engagée, et, si cela vous contrarie le moins du monde, M. le curé le comprendra très bien. Au fond, ne serait-il pas préférable d'en rester là? Cette mission un peu délicate et pour laquelle je n'ai pas grande confiance dans mes aptitudes!...

—Vous avez tort, Sonia; je ne douterais de vous en rien, et vous êtes capable de tous les miracles! Si vous pouviez rendre un peu de santé à cet enfant débile, j'en serais charmée pour son père et pour lui.

En bonne terre

Pourquoi cette légère hésitation qu'elle se reprochait déjà? La fille du colonel Bernard n'était pas d'un caractère à se soucier beaucoup de sots commérages, dont elle ne s'était jamais inquiétée pour elle-même.

Mais y prêtait-elle autant? et sa nature virile avait-elle ce charme féminin qui attire les hommages... et les soupçons?

Evidemment, Sonia était plus vulnérable à cet égard. Ce n'était pas de sa faute! On ne pouvait lui en faire aucun grief ni lui adresser aucun reproche...

Cependant, fallait-il la laisser s'exposer inconsidérément à de nouvelles suspicions, si injustifiées fussent-elles? Peut-être serait-il préférable de l'avertir?

Mais ne serait-ce pas bien de l'honneur pour de misérables insinuations, aussi méprisables qu'une lettre anonyme?...

Le soupçon est chose basse, diminuant ceux qui l'accueillent plus encore que ceux qu'il effleure... "Faire confiance" est plus digne.

Décidée à garder le silence, Mme Lepreux se montra très bienveillante pour le petit Denis, d'abord un peu intimidé, qu'elle invita elle-même à revenir jouer avec sa petite-fille pendant ses vacances, à sa grande joie et son grand bénéfice!

Les prévisions du bon curé se réalisaient pleinement.

Le pauvret s'épanouissait comme une plante étiolée, mise en bonne terre grasse.

Silencieux, craintif, retardataire au physique et au moral, Denis avait la sensation, plus cruelle encore à cet âge, de n'être pas "comme les autres."

L'homme s'en énorgueillit parfois, sans raison!

L'enfant s'en afflige souvent à tort!

Denis n'avait ni facilité ni entrain. Son esprit lent et paresseux, son apathie, sa maladresse le reléguaient aux dernières places dans les compositions comme dans les jeux, et, dédaigné, rebuté, il accueillait presque avec soulagement indispositions, maladies, qui lui procuraient des vacances forcées.

—En voilà une idée! protestait Marie, autrement combative; tu n'es ni bête ni manchot! Pourquoi ne te défends-tu pas?

Avec elle, en effet, il n'était plus ni endormi ni indolent! Et c'étaient des courses folles à travers bois, prairies; des assauts au portique, des parties interminables, des travaux salubres. On s'amusait de tout, partout: à grimper aux arbres, à sarcler les pommes de terre, à dévaliser les groseillers, à donner à manger aux poules, à cueillir les fraises, à faire de l'équitation sur le dos de Carabi, à écosser les pois, à faire la classe aux poupées, à jouer aux dominos, à faire la lecture...

Qu'il fît beau ou laid, que l'on fût lâché au jardin ou confiné dans la maison, on ne s'ennuyait jamais; et les cris, les rires, fusant à tout propos, tout dénotait un afflux de sève, un débordement de vie dans l'organisme atrophié du petit garçon, revigoré par contagion.

—Vous faites du bruit comme dix! grondait gaiement la maman. Moi qui vantais votre sagesse!

—Laissez donc, Sonia! Mon fils en faisait bien d'autres quand il amenait ses amis!

Et Denis était fier du rapprochement!

Tout en aimant beaucoup son père, il ne se sentait pas à l'aise avec lui. Sa tristesse mettait une barrière entre eux; et il n'avait pas le réconfort d'une foi consolante qui met de l'espoir dans les pires épreuves. Malgré sa force d'âme, il oscillait entre ces deux figures lamentables: sa femme démente, son fils débile. Sans vaines récriminations ni plaintes stériles, il cherchait le seul dérivatif, digne d'un noble caractère, dans un dévouement absolu à ses malades et une conscience professionnelle encore plus scrupuleuse et plus haute. Mais, en se donnant davantage à ce devoir supérieur, il diminuait forcément un peu la part des siens; et, s'il ne négligeait rien pour leur santé et leur bien-être, il s'arrachait à la préoccupation exclusive, qui eût tourné fatalement à l'idée fixe.

Avec sa sensibilité maladive, le petit Denis en avait une intuition vague, et "son papa était trop grand pour lui"! Il avait beau se pencher, il ne pouvait l'élever jusqu'à lui ni diminuer sa taille... tandis que le coeur d'une maman est toujours au niveau de celui de son enfant. Il se figurait la sienne comme celle de sa gentille amie, si maternelle, si douce, si simple! sans rien qui pût l'effaroucher! Il se dilatait sous son regard amical, quand il folâtrait avec Marie comme avec une soeur; et il rentrait, de la joie dans les yeux, du rose aux joues, un sourire aux lèvres...

Et son père l'embrassait comme il ne l'avait jamais embrassé, avec une lueur d'espoir au fond de son regard triste, heureux de le voir ainsi, vivant, vibrant, de l'entendre raconter les faits et gestes de la journée radieuse qui lui laissait une lumière au front.

Aussi, quelle reconnaissance émue pour celle qui faisait ce miracle... et ce n'était pas seulement la petite Marie! Elle était d'autant plus profonde qu'il ne cherchait pas à l'exprimer; et si l'on avait pu craindre un détour adroit, pour pénétrer dans l'intimité de la villa des "Ronces," derrière son petit garçon, sa conduite y donnait le plus absolu démenti. Il n'y apparaissait qu'à peine, selon les strictes exigences de la politesse, et il fallait toute l'ingéniosité méchante de Mlle Sidonie pour en conclure "qu'il y avait certainement quelque chose là-dessous."

Les vacances passèrent comme un rêve pour le jeune collégien, mais aussi quel chagrin d'en voir la fin!

—Je n'ai jamais eu autant de peine! disait-il, le coeur bien gros, à sa petite confidente. Vois-tu, il me semblait que ta maman devenait un peu la mienne... Ca ne te fâche pas?

—T'es bête!

—Maintenant, je vais redevenir malheureux, comme avant!

(A suivre)